

LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

M. BENNETT ET L'ÉTHIOPIE

par OLIVAR ASSELIN

On trouvera dans une autre partie de la RENAISSANCE la reproduction d'un résumé, paru dans le FIGARO du 5 septembre, du mémoire présenté par l'Italie au Conseil de la Société des Nations. Tout n'a pas la même importance dans ce mémoire. Le lecteur, s'il le désire, n'en pourra retenir que les actes de violence dont des agents consulaires de l'Italie furent l'objet à diverses reprises et qui visaient évidemment au vol de leur correspondance, tout comme si les auteurs de ces sévices avaient été de simples agents de l'Intelligence Service britannique. Il y en a assez, cependant, pour montrer que les émissaires du Canada à Genève auraient toute raison de ne pas suivre les instructions que semble leur avoir données M. Bennett de marcher dans cette affaire avec la délégation anglaise. M. Woods, M. Montpetit et la charmante Miss Winnifred Kydd auront-ils assez d'indépendance pour apprécier les faits à leur manière, comme envoyés d'un gouvernement souverain ? Ce qui s'est passé aux séances antérieures de l'assemblée et du Conseil de la S. D. N. nous justifie malheureusement d'en douter. Prenons note seulement que notre pays, qui n'en peut plus pécutiairement et qui dépense \$300,000 par année pour aller voir ce qui se passe à Genève, aurait bien des raisons de vouloir connaître le fond de cette histoire d'Éthiopie. Que l'Angleterre en effet s'engage seule dans la voie des sanctions ou qu'elle y entraîne derrière elle les pays auxquels elle aura forcé la main par ses chantages, M. Bennett trouvera bien quelque raison de pousser le Canada à la suivre, et cela nonobstant sa parole de ne pas risquer dans cette aventure la vie d'un seul soldat canadien. M. Woods, Miss Winnifred Kydd, trouveront cette question de l'Éthiopie bien peu sérieuse quand le conseil de la S. D. N. peut faire de si bonne besogne en guerroyant contre la traite des blanches sur les marchés sud-américains. M. Montpetit y verra peut-être plus clair, mais un « Frenchman » du Canada, c'est-à-dire un Canadien de seconde zone, n'osera probablement pas élever la voix contre des hommes comme sir Samuel Hoare, et le mémoire analysé dans le FIGARO subira certainement dans la presse anglaise de notre pays le sort de toutes les pièces qui se produisent à la S. D. N. et qui ne sont pas favorables à l'Amppâre.

Le truquage des chiffres

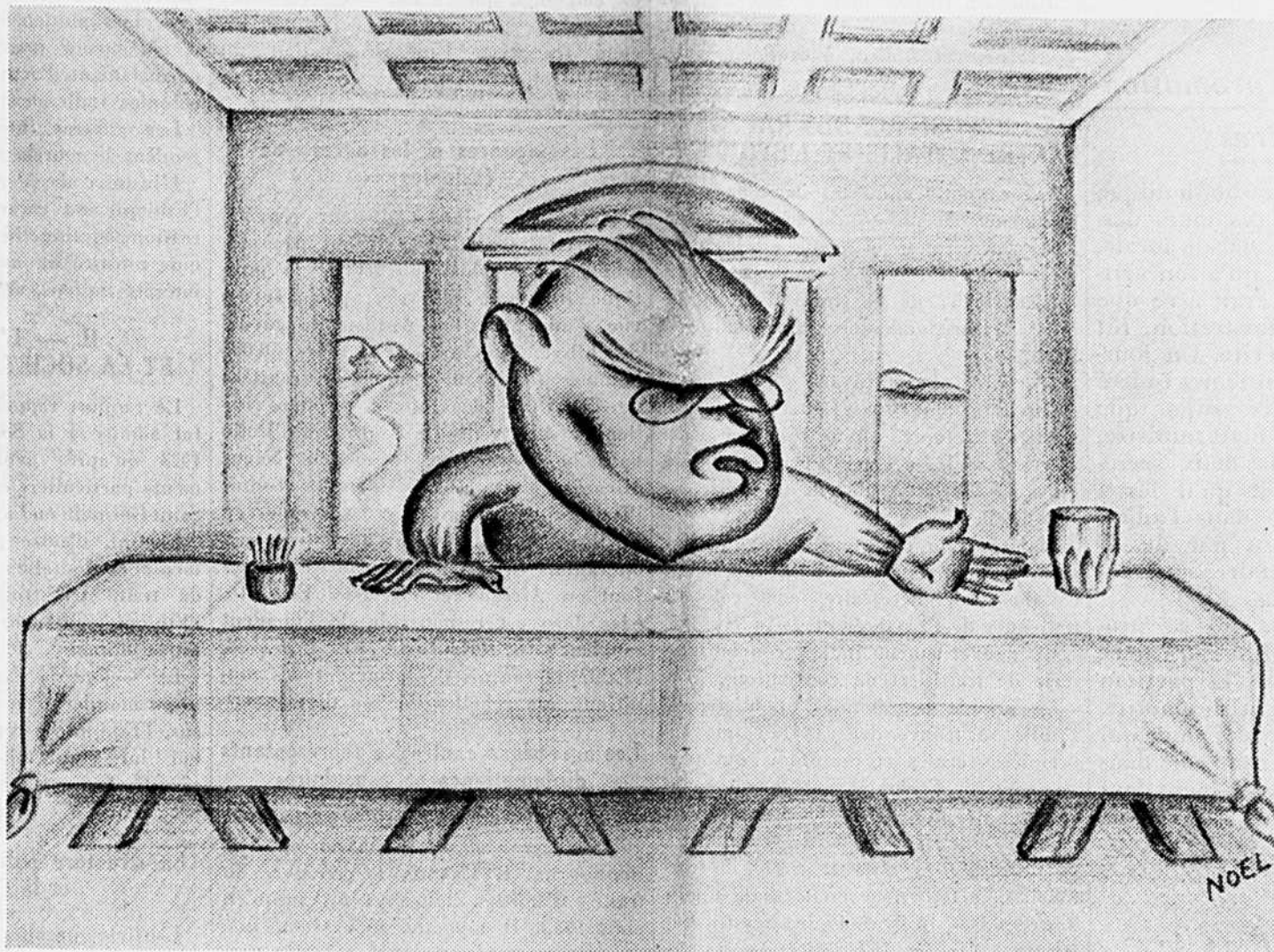
M. Bennett en est encore à sa prétention que le Canada a conservé son rang dans le commerce international. M. Bennett continue de calculer en dollars, comme avant 1930. Mais le dollar ayant baissé de 35 à 40%, tout le calcul serait à refaire : seuls peuvent avoir conservé leur place les pays qui mesurent la valeur de leurs importations et de leurs exportations avec le même étalon monétaire : pour les autres, toute comparaison ne peut reposer que sur un truquage.

Et c'est pour la même raison qu'on ne saurait accorder la moindre importance aux éloges que la Renaissance canadienne (pas la nôtre) fait de M. Bennett pour avoir conservé au Canada une « monnaie saine ». La « monnaie saine » que nous avons aujourd'hui, c'est une « monnaie » qui ne compte plus que pour soixante pour cent de sa valeur nominale dans les pays à monnaie d'or et que l'Angleterre nous incite à maintenir au cours actuel — qui correspond à celui de la livre sterling — pour pouvoir commercer avec nous. Exprimé dans la même monnaie qu'avant la crise, la baisse de notre commerce serait de 40 pour 100 plus considérable.

Le réseau routier de la province de Québec

Il n'y a pas bien des années que toute circulation hippomobile ou automobile sur le réseau routier de la province de Québec à cette saison de l'année eût été virtuellement impossible. Cette année et jusqu'au 14 octobre inclusivement la campagne électorale pourra battre son plein et les candidats se véhiculer d'un bout à l'autre de la province sur des routes qui, telles la cigarette, seront un velours... pour le derrière. Non seulement ces routes seront faciles de circulation mais, à travers les rivières et les fleuves, elles rassembleront des régions que la nature avait largement séparées. Par les ponts de l'île d'Orléans (qui devait coûter \$3,500,000 mais qui a coûté exactement \$2,955,230), de Caughnawaga, de Gaspé, de Sorel, d'Yamaska, de Chicoutimi, de Cartierville, on accèdera en quelques instants à des endroits qui restaient autrefois sinon inaccessibles, du moins difficiles d'accès. Les électeurs qui usent de ces moyens de communication réfléchiront-ils que le mérite en revient à un gouvernement qui a tout fait cela presque sans lever d'impôts ? La campagne fédérale devrait être pour le gouvernement de M. Taschereau la meilleure des réclames.

BENNETT ET SES DISCIPLES. — LA DERNIÈRE CÈNE



L'émigration britannique au Canada

A la suite d'un congrès qui vient de se tenir en cette ville, le maire de Newcastle-on-Tyne, M. Dalglish, a été chargé de soumettre au cabinet britannique l'idée d'un « Office de placements et d'émigration dans l'Empire », qui serait subventionné à même les économies à réaliser sur les allocations de chômage grâce à la nouvelle politique. La dépêche qui nous apprend cela ajoute que « des copies du plan seront ensuite communiquées aux premiers ministres des Dominions, aux hauts-commissaires et agents généraux, avec une lettre du lord-maire de Newcastle réclamant leur collaboration à un effort tenté pour réaliser « la plus grande entreprise encore tentée pour repeupler l'empire avec des familles et des groupes venant du Royaume-Uni. »

Il semble donc que ce soient des chômeurs, que l'on se propose d'envoyer au Canada. Comme nous en avons nous-mêmes quelques-uns à placer, il faudra voir si le placement se fait à notre désavantage.

La presse conservatrice a insisté sur le fait que M. King avait importé plus de Britanniques que M. Bennett. La belle foutaise ! La loi constante de l'immigration britannique au Canada, depuis quarante ans, c'est qu'elle est active en temps de prospérité et inactive en temps de crise économique. La loi qui devrait prévaloir, c'est que notre pays peut parfaitement se suffire à lui-même, et que, quelle que soit la situation économique, tout émigrant britannique qui vient au Canada est de trop.

Une opinion impartiale

Robert-L. Cru est le correspondant du TEMPS à Londres. C'est, croyons-nous, un protestant, comme presque tous les collaborateurs du TEMPS. Mais cela ne l'empêche pas de prendre des choses de l'empire britannique une vue très haute et très impartiale. C'est la raison pourquoi nous avons fait des arrangements avec lui pour utiliser, sous le pseudonyme de Montmeyran, le double d'une correspondance qu'il assurait à un journal hebdomadaire de Brest. Ce service coûtait quatre livres (en chiffres ronds, \$25) par mois, nous nous sommes résignés à l'abandonner quand un de nos confrères, qui évidemment se servait « à l'œil » à l'aide des ciseaux et du pot de colle, commença à reproduire ses lettres du TEMPS. Mis au courant de notre situation, il a très gentiment convenu de la légitimité de notre attitude, et depuis ce temps nous ne publions d'articles ni de Montmeyran ni de Robert-L. Cru.

Dans un de ses derniers articles du TEMPS, qui portait sur les élections canadiennes, M. Cru disait :

Le parti libéral canadien, non sans quelque raison, s'attend à un succès éclatant aux élections d'octobre. Non seulement il peut faire valoir les échecs relatifs, mais multiples, de la politique dite d'Ottawa, mais encore il lui est permis de se réclamer, et il ne s'en fait pas faute, de la thèse soutenue par M. Baldwin lui-même à la conférence d'Ottawa en 1932, à savoir, qu'il vaut mieux développer les relations interimpériales en abaissant les tarifs qu'en les élevant : en d'autres termes, que, tout en conservant la préférence impériale, le salut économique du monde est dans une réduction, et non dans une augmentation des entraves au commerce international. Dans un des premiers discours de sa campagne, M. Mackenzie King a pu dire que, si, il y a trois ans, on avait suivi l'avis de M. Baldwin, la crise mondiale serait peut-être maintenant un souvenir. Il a ajouté que, s'il arrive au pouvoir, lui et ses collègues libéraux se mettront en rapport avec le premier ministre britannique pour élaborer une politique dans ce sens ; en même temps, le libéralisme canadien instituera un programme de travaux publics pour les sans-travail, et créera une assurance-chô-

mage dans le Dominion ; en outre, en établissant une banque centrale, il combattra avec énergie le désordre financier et monétaire.

On considère en Angleterre que, si les libéraux canadiens l'emportent, un tel programme pourra donner le signal d'une orientation nouvelle non seulement dans l'empire, mais dans le monde, contre le nationalisme protectionniste qui a créé en partie et qui perpétue la crise actuelle de l'économie internationale.

On observera que ces vues sont, à peu de chose près, celles que nous exprimions dans un dernier numéro de la RENAISSANCE au sujet de la liberté du commerce canadien par opposition au prétendu régime de préférence inauguré par M. Bennett.

Les libéraux canadiens semblent éviter pour la plupart toute allusion au résultat du commerce interbritannique inauguré en 1932. Il ne faut pourtant pas grande imagination pour comprendre que si on élève suffisamment les barrières douanières tout autour de l'Empire le commerce doit forcément être d'autant plus actif au dedans qu'il l'est moins au dehors. C'est ce que nous avons dit et il n'y avait rien dans cette manière de voir qui ne fût raisonnable : qui ne fût non plus compatible avec la déclaration faite par M. King lui-même en 1932 au Reform Club de Montréal après la conférence d'Ottawa : à savoir que, s'il revenait au pouvoir, son premier souci serait d'annuler ces soi-disant arrangements de préférence pour rendre au commerce canadien toute sa liberté.

La pension de vieillesse

Dans un discours prononcé à Saint-Grégoire de Montmorency en faveur de M. Wilfrid Lacroix, M. Taschereau a déclaré qu'il établirait si M. King était porté au pouvoir, et même si le gouvernement fédéral n'exécutait pas la promesse de M. Bennett de la payer intégralement.

Notons cette promesse, car M. Taschereau est connu pour tenir les siennes.

Et souhaitons en même temps que M. King assume toute la charge de la pension, pour empêcher que M. Taschereau ne fasse une différence entre un premier-ministre libéral et un « premier » conservateur, quant il s'agit de faire rendre à Ottawa une partie des millions qu'il arrache à la Province de Québec pour la donner à ses favoris des autres provinces.

M. Stevens et les chemins de fer

M. Stevens veut le maintien du réseau de l'Etat. Il disait l'autre jour à Smiths Falls (Ontario), en parlant de nos chemins de fer :

« Ils ont surtout besoin d'un trafic plus intense, et nous ne pourrions leur donner ce trafic qu'en assurant des prix équitables aux cultivateurs, des salaires raisonnables aux salariés, et du travail aux chômeurs, afin d'accroître le pouvoir d'achat du public. »

Un peu de commerce avec l'étranger ne nuirait pas non plus. Mais, durant les quatre années qu'il a fait partie du cabinet, M. Stevens s'est imaginé, avec son chef M. Bennett, que moins nous ferions commerce avec l'étranger plus notre pays serait prospère et plus nos chemins de fer pourraient vivre par eux-mêmes.

La semaine prochaine La Renaissance paraîtra sur 14 pages et commencera la publication d'un grand reportage inédit sur le « camp de chômeurs » de Valcartier.

SOMMAIRE

En page deux :	
Chez nous et ailleurs	OLIVAR ASSELIN
En page trois :	
Les yeux vers l'est	ANDRÉ BOWMAN
En page quatre :	
Nous qui voulons toujours raison garder	JULES BAZIN
En page cinq :	
Mozart	ANNETTE LA SALLE-LEBUC
En page six :	
La grève des flots	HÉLÈNE ROLLIN
En page sept :	
Pour avoir de beaux bras	MICHEL ARBAUD
En page huit :	
La montée de l'astre noir	JEAN-ROBERT BONNIER
Esquisse d'une histoire du sport	MARCEL BERGER
En page neuf :	
Tovaritch	LOUIS PELLAND
Technique du cinéma	LÉONIDE MOGUY
En page dix :	
Un roman d'amour chez les Habsbourg	GUSTAVE SZAMOSI
Une monnaie d'or sans or	A. L. JEUNE
En page onze :	
Les travaux d'Hercule	CHARLES CARRY
A travers l'Exposition de Bruxelles	HÉLÈNE ROULANS
En page douze :	
Tous contre Bennett !	GEORGES LANGLOIS
Le parrain éconduit	JEAN-MARIE FORTIER
Un chevalier moderne, le marquis d'Andigné	PHILIPPE BERTAULT
En page treize :	
Une faillite de la S.D.N.	JEAN-MARIE NADEAU
Chronique financière	AUGUR
En page quatorze :	
Nos instincts	DR G. A. SÉGUIN
L'Idole	LÉON LORTIE

Encore une semaine avant la fin de

notre concours

Qui gagnera aux élections fédérales ?

Les réponses qui continuent à affluer nous portent à croire que les libéraux l'emporteront tant au Canada que dans la province de Québec.

Il reste une semaine complète avant la fin de notre concours et il est encore temps d'envoyer vos coupons-réponses. Nous répétons que vous avez droit à autant de réponses que vous voulez. Remarque que celui qui envoie son coupon au cours de la dernière semaine a autant de chances que celui qui l'a fait dès le début du concours.

Des lettres et réponses de toute sorte continuent de nous arriver de tous les coins de la province et nous constatons que les pronostics sont indiscutablement favorables aux libéraux.

Certains gens accompagnent leur coupon d'une lettre où ils donnent plus amples détails sur le résultat probable du vote du 14 octobre. Inutile de dire que nous ne pouvons pas tenir compte de tous ces détails dans notre compilation. Les concurrents n'ont en effet qu'à indiquer (par 4 croix) quel parti, à leur avis, sera élu au Canada, dans Québec et dans leur comté respectif, et combien de sièges le vainqueur (au Canada) remportera dans Québec.

D'après les réponses reçues jusqu'ici, comme nous le disions plus haut, nos lecteurs (et pas nécessairement nous) sont d'avis que les libéraux auront une victoire complète. De fait, non seulement 50% des réponses accordent aux libéraux au delà de 50 sièges dans la province (quoique cela nous paraisse un peu exagéré), mais des partisans nous écrivent avec de l'encre rouge. Disons tout de même que l'encre bleue est encore plus à la mode. D'ailleurs, le 14 octobre, on saura une fois pour toutes qui a raison.

D'ici cette date, chacun a encore le temps de concourir. Les prix sont intéressants. Pourquoi ne seriez-vous pas un des gagnants ?

Les réponses déjà reçues donnent les résultats suivants :

Partis	Au Canada	Dans Québec	Dans les comtés
Libéral	85%	93%	83%
Conservateur	10%	5%	14%
de la Restauration	5%	2%	3%

Chez nous et ailleurs

M. Francoeur se déboultone

M. Louis Francoeur, candidat de la Restauration dans Saint-Jacques, disait samedi dans son discours-programme :

« Je ne sais mentir ni en public ni en privé, je vous dis ceci : Puisque la stérilité impuissante des bleus a lancé contre moi l'infâme rumeur que je pourrais me retirer de cette lutte pour une considération, je vous jure sur la tête de vos enfants et du mien que même la certitude de perdre mon dépôt, que même une pneumonie double compliquée de pleurésie, que même la mort d'une des personnes qui me sont les plus chères au monde, ne me feront pas retirer. Je viendrai vous voir jusqu'au 14 octobre, dussé-je venir en brancard.

« Et s'il vient devant vous quel que bleu que ce soit qui vous tienne ces propos, vous lui direz en pleine figure : « Vous avez menti ! Francoeur peut se tromper. Francoeur peut avoir une foi trop ancrée dans un certain idéal canadien-français, mais Francoeur n'a pas de prix. Et je tiens à rendre justice à mes adversaires libéraux. Ils ont eu le bon sens et la dignité de ne pas croire à cette naïveté méchante que seules les cervelles desséchées de tories, stupides et bornés, ont pu éjaculer. »

Morbleu ! que voici de grandes phrases, et solennelles, pour dire que M. Francoeur n'est pas à vendre et qu'il ira jusqu'au bout.

Quant à la prétention de M. Francoeur qu'il représente dans la lutte actuelle les aspirations du peuple canadien-français et que c'est M. Stevens qui mérite sa confiance, elle est trop folichonne pour mériter une discussion sérieuse.

M. Francoeur aurait, paraît-il, écrit il y a deux mois à M. Bennett que les Canadiens-Français n'avaient pas dans l'administration la place à laquelle ils avaient droit. Et le Premier-Ministre lui aurait répondu : « I do not think your letter deserves a reply. » On peut ajouter foi à cette réponse de M. Bennett.

M. Francoeur accompagna M. Bennett dans son premier voyage à Paris, et à ce moment il n'avait pas assez de louanges pour le Premier-Ministre : mais M. Bennett a pu changer depuis, tout en restant le même. — OL. A.

« Steel of Empire »

« Rail d'Empire », comme on pourrait dire en français, est un ouvrage de près de 500 pages, relié toile et enrichi de plus de 150 illustrations et cartes en noir et en couleurs, qui vient de paraître simultanément chez McClelland & Stewart, à Toronto, et chez Bobbs-Merrill, à New-York, sous la signature de M. J. Murray Gibbon, directeur de la publicité au Canadien-Pacifique.

Dans ce livre, remarquablement documenté, l'auteur fait l'histoire non seulement de ce réseau ferré depuis ses pénibles débuts jusqu'à nos jours, mais encore des divers moyens de transport en usage au Canada depuis les temps les plus reculés. L'époque de la traite des fourrures sous le régime français y fait le sujet d'un chapitre très intéressant, tandis que la période des grandes explorations de l'Ouest y est décrite par le détail, d'une

façon non moins instructive. M. Gibbon montre que la recherche du fameux passage de l'Ouest n'a pas peu contribué à la création du premier chemin de fer qui a relié les deux océans. M. Gibbon, à l'emploi de la compagnie depuis longtemps, et littérateur de mérite, était plus que tout autre en état de faire de cette histoire du Canadien-Pacifique, ou du C.P.R., comme on dit, un des chapitres les plus vivants de l'histoire du Canada. Il a atteint son but.

M. Stevens et la promotion des fonctionnaires

Dans un discours radiophonique prononcé à Ottawa ces jours derniers pour la consommation locale, M. Stevens déclarait qu'à son arrivée au pouvoir il verrait à ce que chacun, dans l'administration, fût promu selon son mérite. Un journaliste qui a vraiment le nez fourré partout révèle à ce sujet que M. Stevens, quand il était ministre, a eu successivement deux secrétaires particuliers, et qu'il les a casés l'un et l'autre dans l'administration, en passant par dessus la tête de fonctionnaires qui auraient dû être promus.

Ce sont des abus qui se produisent, dans nos administrations. Mais que M. Stevens, le partisan de la seule promotion au mérite, s'en soit rendu coupable, voilà qui déçoit M. Stevens dans Saint-Jacques et M. Calder dans Chambly-Verchères, sans parler de M. Louis Durand dans les Trois-Rivières.

« Si nous perdions le marché britannique »...

M. Dunning demandait en 1930 :

« Tous les principaux marchés d'Europe nous sont maintenant fermés comme résultats des tarifs prohibitifs d'après-guerre.

« Un seul reste, le marché britannique. Si nous perdons ce marché, nous n'en trouverons pas un autre. Si nous le perdons, les cultivateurs de la Saskatchewan seront ruinés. »

C'est M. Bennett qui nous a conservé le marché britannique, dit l'ILLUSTRATION.

Mais l'Angleterre n'a pas voulu nous le laisser : quand le prix du blé argentin est tombé assez bas, elle l'a acheté sans se soucier des avantages que M. Bennett avait entendu nous ménager. — OL. A.

Les prix littéraires

Le prix de prose française est attribué en entier (\$1700) à M. Claude-Henri Grignon pour son roman, *Un homme et son péché*, et le prix de vers français à une demoiselle Jolicœur, de Québec, pour des vers inédits qui doivent n'être pas sans mérite, puisque, comme l'autre, ce prix n'est pas partagé. Inutile de dire que le succès de Grignon, qui fut un des collaborateurs les plus vivants de l'ORDRE, ne nous est pas insensible, et que nous espérons bien que ces \$1700 aideront à Valdombre, présentement publiciste au ministère de la Colonisation, à se fixer dans son pays du Nord pour y écrire l'histoire du curé Labelle et un roman social de ces populations qui commencent à pratiquer les Labelle et les docteurs Grignon.

Divers journaux ont rattaché Grignon à Québec pour que, avec Mademoiselle Jolicœur, ci-devant du couvent de Sillery (oh ! ces vers de couvent), cela fit deux. En réalité ce « Vieux Chêne » est de Sainte-Adèle, où il a toujours vécu jusqu'à son départ pour Québec. Lui qui n'a rien d'un « Laurentien », nous lui souhaitons de retourner bientôt dans son pays, pour continuer d'y produire des œuvres fortes, comme il les aime.

Olivar ASSELIN

M. Georges Langlois

Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que l'Institut Royal du Canada vient d'attribuer une bourse de recherches à notre collaborateur M. Georges Langlois. M. Langlois fera porter ses travaux de recherche démographique spécialement sur la question des origines de la population canadienne. Notre collaborateur aura l'avantage d'effectuer toutes les recherches requises à l'Institut de Statistique de France et en Angleterre.

Nous applaudissons à la distinction dont M. Langlois vient d'être l'objet et que ses travaux antérieurs lui ont amplement méritée.

Voici un résumé sommaire officiel du mémorandum qui a été déposé, par le gouvernement italien, à la Société des Nations :

I. — EXPOSITION DES RAPPORTS ENTRE L'ITALIE ET L'ETHIOPIE

Les rapports entre les deux pays ont commencé au milieu du siècle dernier. Leur consécration officielle est le traité du 2 mai 1889.

L'article 17 de ce traité fixait nettement la prépondérance de l'Italie en Ethiopie.

L'article fut notifié aux puissances. Aussitôt après la signature de ce traité, l'Ethiopie commença une série d'actes hostiles à l'Italie, actes qui, s'aggravant sans cesse, portèrent au conflit de 1895-1896.

Malgré cette expérience, le gouvernement italien reprend une politique de collaboration nécessaire aux colonies italiennes de l'Erythrée et de la Somalie.

Le gouvernement italien conclut une série de traités et de conventions.

La preuve des bonnes intentions de l'Italie se trouve dans le fait que les premières armes et munitions qui parvinrent en Ethiopie sont fournies par l'Italie, notamment 4.000 fusils, 1.000 mousquetons, 1.000.000 de cartouches, 24 mitrailleuses avec 1.000.000 de cartouches, le tout pour un total de 1 million 900.000 lires dont le Négus doit encore à l'Italie 846.000 lires.

Les violations de traités italo-éthiopiens

Quatre ordres de faits caractérisent ces dernières quarante années de rapports entre les deux pays :

1° Refus éthiopien de délimiter la frontière avec les colonies italiennes et occupation illégale de territoire italien par les troupes éthiopiennes ;

2° Injures quotidiennes à l'immunité diplomatique du représentant italien ;

3° Offenses permanentes à la vie et aux biens des sujets italiens en Ethiopie, auxquels fut interdite toute initiative de caractère économique ;

4° Offenses à la vie et aux biens italiens sur des territoires italiens.

Les frontières

Le gouvernement italien, montrant sa bonne volonté, a voulu à tout prix délimiter ses frontières. Le gouvernement éthiopien lui a toujours opposé une politique dilatoire et même de refus.

Le mémorandum cite ensuite des exemples où l'Ethiopie a voulu considérer des tribus comme lui appartenant, alors que les traités les attribuaient à l'Italie, par exemple la tribu de Cunama.

Il cite également le cas de la frontière entre l'Erythrée et le Tigre, envisagée par le traité de 1900.

Le traité d'amitié italo-éthiopien de 1928

La plus grande preuve d'amitié italienne a été donnée par la signature du traité d'amitié de 1928 qui a une durée de vingt ans, durée exceptionnelle.

Il confirme les intentions pacifiques italiennes.

La clause principale de ce traité qui, entre autres, assure un débouché à la mer à l'Ethiopie, contient, pour les deux pays, l'obligation « d'amplifier et de faire prospérer le commerce entre les deux pays ».

L'obstruction éthiopienne à ce sujet a été constante. Parmi tous les conseillers éthiopiens engagés par l'Ethiopie, un seul était italien.

Le traité d'amitié de 1928, qui devait faire de l'Italie la nation la plus favorisée économiquement, en a fait, au contraire, la moins favorisée.

Le traité Klobukowski pour la garantie des étrangers

Une autre violation éthiopienne est celle du traité Klobukowski. Ce traité règle les droits des citoyens ou sujets des Etats européens en Ethiopie. Toute violation de ce traité constitue donc, en ce qui concerne l'Italie, un manquement au pacte d'amitié. Or, les Ethiopiens ont interdit aux étrangers et aux Italiens de posséder des terres, de s'établir sur le sol éthiopien avec des contrats à longue échéance. Bien que le traité Klobukowski accorde aux étrangers la pleine liberté, à plusieurs reprises des étrangers se sont vu interdire la libre circulation. Exemples : le consul britannique de Mega et celui britannique de Dancala n'ont pas pu, en 1933, effectuer les voyages qu'ils voulaient faire.

Le traité garantit également la liberté de commerce, qui ne doit pas être entravée par l'institution de monopoles. En fait, l'Ethiopie a accordé le monopole

de l'alcool à une société belge en 1922 ; en 1930, le monopole du sel à une société française. Une protestation du corps diplomatique, faite en septembre 1930, n'a donné aucun résultat.

Les menaces et les agressions éthiopiennes

L'Ethiopie a violé à plusieurs reprises les territoires italiens, surtout dans les moments les plus délicats de la politique italienne. Elle s'est préparée en vue d'une agression pendant la guerre de Libye. En mars-avril 1914, 50.000 hommes s'avancèrent jusqu'à la frontière de l'Erythrée dégarinée de troupes italiennes. A la veille de l'entrée de l'Italie dans la guerre européenne, le Négus Micael réunit 150.000 hommes contre l'Italie, qui doit envoyer des troupes en Erythrée et ne peut prendre part aux opérations que les puissances alliées font en Afrique et en Asie. En 1916, Ligg Jasu est responsable de l'incident sanglant de Bullo-Burti. En 1925-1926, l'Ethiopie fournit des armes et des munitions aux rebelles de Somalie.

Les agressions contre les représentants diplomatiques et consulaires

Le mémorandum donne une liste de 26 cas d'agression accomplis en sept ans, depuis mai 1928, après la signature du traité d'amitié italo-abyssin, jusqu'en août 1935. Il rappelle auparavant, une attaque accomplie en 1916 à la légation d'Italie à Addis-Abeba, où des Ethiopiens armés tirèrent contre les fenêtres du salon de la légation. Parmi les épisodes les plus saillants de cette série d'agressions figure l'agression des courriers postaux de l'agence consulaire italienne d'Adoua, qui furent assaillis et dépouillés de tout leur courrier (20 mai 1928). Les coupables ne furent jamais retrouvés ; une invasion avec vol d'armes et de documents du consulat de Gondar (25 mai 1928) et aucune intervention répressive de la part des autorités locales ; l'arrestation à Loratas, maintenue pendant 5 jours, du conseiller de la légation italienne à Addis-Abeba, M. Porta, au cours d'un voyage pour le compte de la légation (janvier 1929) ; l'arrestation et l'agression à Buia (4 décembre 1929) des courriers italiens se rendant à Adoua ; l'attaque d'Abyssins armés contre les Ascari de la garnison du consulat de Gondar (26 janvier 1930) ; l'invasion armée de l'habitation du consul de Harrar par des Abyssins armés (13 mai 1930) ; l'invasion du consulat de Dessie où fut blessé un sujet italien (novembre 1931) ; l'assassinat du courrier du consulat de Gondar, à qui on voulait voler le sac postal (27 décembre 1932) ; agressions répétées contre les caravanes et les courriers du consulat de Gondar (juin-juillet 1932) ; arrestation d'un Ascari en uniforme et du conseiller pour les affaires indigènes, le sujet italien Jasim Jussuf, du consulat de Harrar (mars 1933) ; la saisie du matériel porté par une caravane de la suite du chancelier Polizzotto, du consulat de Gondar, près du Setit (mars 1933) ; l'arrestation de trois courriers du consulat de Adoua (10 décembre 1933) ; l'arrestation dans le Tacarre d'un sujet italien de la caravane du consulat de Gondar qui fut blessé (21 mars 1934) ; fusillade et attaque du consulat de Gondar le 4 novembre 1934 ; les coupables sont bientôt relâchés et l'Italie n'obtient pas satisfaction ; attaques diverses des inspecteurs et des courriers ; arrestation du consul de Adoua en juin dernier...

Actes de violence contre la vie, les biens et les intérêts italiens

Les sujets italiens en Ethiopie n'ont pas eu la sécurité qui était pourtant l'avantage minimum que devaient leur assurer les traités. Le mémorandum cite quinze cas de violences caractérisées. En particulier en novembre 1924, un groupe de notables érythréens sont assaillis à Biara, en Abyssinie ; une caravane de 700 chameaux est attaquée en mai 1929 ; un sujet italien, Alfredo Peluso, est assassiné en 1932 ; de nombreuses razzias ont lieu, etc...

L'anarchie et les querelles intérieures en Ethiopie et les dommages qu'elles causent aux colonies italiennes

L'Ethiopie est dans de telles conditions de désordre intérieur et a une structure politique, économique et culturelle si arriérée qu'elle ne peut faire à elle seule les profonds remaniements qui pourraient la mettre en état de ne plus constituer un danger permanent pour les colonies italiennes.

Le conflit italo-éthiopien

Le conflit italo-éthiopien ne s'est pas montrée digne de la confiance qui l'avait fait admettre à Genève

éthiopien ne donne aucune garantie pour le maintien des engagements pris et n'a aucune possibilité de développer normalement l'activité économique des colonies italiennes.

Les guerres intérieures éthiopiennes rendent le marché éthiopien peu sûr.

L'histoire des dernières dix années de l'Ethiopie est caractérisée par une succession continue de luttes intestines qui constituent une menace pour les intérêts italiens, anglais et français.

II. — L'ETHIOPIE ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Le rapport rappelle que l'Ethiopie ne fut admise à la Société des Nations en 1923 qu'après avoir pris des engagements particuliers à l'égard du traité de Saint-Germain-en-Laye de 1919.

Faisant, d'autre part, l'objet du protocole anglo-italien de 1891 et 1894 et du traité tripartite anglo-franco-italien, l'Ethiopie est dans une situation juridique mineure.

La Société des Nations a le devoir de se demander comment, depuis douze ans, l'Ethiopie a répondu à la confiance qui lui était faite, comment elle a rempli les engagements qu'elle avait pris.

La structure politique de l'Ethiopie et le Covenant

L'article premier du Covenant pose comme condition, pour être membre de la Société des Nations, le fait que le gouvernement doit être capable d'exercer effectivement son autorité sur toute l'étendue du territoire. Or, l'Ethiopie se compose de deux régions : l'Etat éthiopien proprement dit a des frontières connues, mais, hors de ces frontières, se trouvent la région du Harrar, le royaume de Taffa, le royaume de Uualama, le sultanat de Djimma, véritables colonies de l'Ethiopie et différant de celle-ci par la religion, la langue, la structure politique, la race, etc...

Certaines de ces régions ont été dépeuplées complètement par la barbarie des Ethiopiens.

Violation des engagements pris par le gouvernement éthiopien envers la Société des Nations

L'esclavage

Le gouvernement italien fait état de nombreux rapports fournis par ses représentants diplomatiques pour montrer que l'esclavage n'a pas été aboli en Ethiopie.

Les édits qui ont pu être pris par le ras Tafari en vue de l'abolition de l'esclavage n'ont eu d'autre effet que de

susciter à la révolte des mécontents. Tous les chefs, les grands seigneurs et les riches Ethiopiens possèdent des esclaves. Le nombre de ceux-ci témoigne, au contraire, de leur rang social.

Les juges eux-mêmes, chargés de la répression de l'esclavage, en possèdent tous.

Le rapport cite de nombreux cas de trafic d'êtres humains.

Le mémorandum italien conclut :

1° Que l'Ethiopie reconnaît l'esclavage comme condition légale ;

2° Que les raptés et les captures d'individus destinés à l'esclavage continuent sur une large échelle ;

3° Que la traite des esclaves continue encore actuellement ;

4° Que le gouvernement éthiopien y prend part directement ;

5° Qu'à côté des esclaves existent les Ghechbar dont sont victimes les nombreuses populations réduites en servitude ;

6° Que l'Ethiopie n'a tenu aucun compte des engagements qu'elle avait pris à l'égard de la Société des Nations.

Les mœurs barbares

Enfin, le rapport, après avoir détaillé les violations de la part de l'Ethiopie des traités et conventions qui réglementent le commerce des armes et des munitions, fait un tableau des mœurs barbares de ce pays, incompatibles avec le fait d'être membre de la Société des Nations, notamment la castration, non seulement des adultes, mais des jeunes garçons, afin de pourvoir le commerce des eunuques ; les pratiques atroces comme l'anthropophagie, les tortures et les supplices dans un but de magie ; l'absolue indifférence pour la vie des lépreux, le système de condamnation à mort et la vie des prisonniers enchaînés.

Le mémorandum conclut que l'Ethiopie ne s'est pas montrée digne de la confiance qui l'avait fait admettre à Genève, et que, puisque d'elle-même elle s'est mise hors de la Société des Nations, sa place ne peut plus y être sans nuire au prestige de cette Assemblée de nations civilisées.

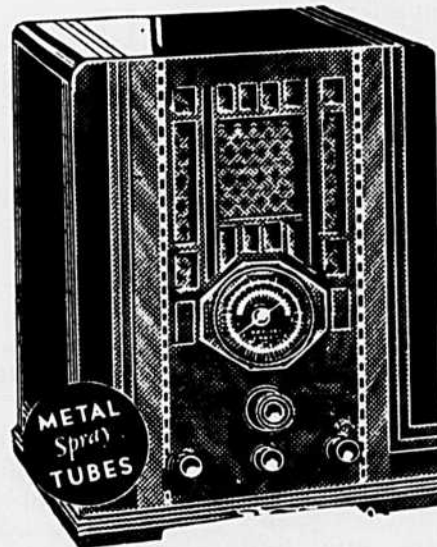
(Du FIGARO du 5 septembre)

Annonce de crise

INTELLECTUEL DIPLÔMÉ CHÔMEUR ACCEPTERAIT MANGER QUANTITÉ RECORD DANS RESTAURANT OU MUSIC-HALL. FAIRE OFFRE À « VENTRE CREUX », ADMINISTRATION JOURNAL.

(D'un journal de Budapest).

Quel temps fera-t-il le 14?



Peu importe si vous avez un bon radio : sinon nous vous suggérons un

Nouveau radio DE FOREST CROSLEY

10 MODELES, DEPUIS

\$49.95

Pendant des années à venir

Réception mondiale — Concerts — Théâtre — Nouvelles — Sports — Etc., Etc.

Lampes garanties et service gratuit pendant 90 jours. Installation complète. — Indicateur de postes.

GRATIS!

LOUEZ UN NOUVEAU RADIO

\$1

PAR SEMAINE, ACHETE UN RADIO

L.C. BARBEAU LTD.
281 CRAIG O. LA. 1167

ON NE PEUT EMPECHER

aucun compétiteur d'annoncer "la plus grosse allocation en ville, pour votre vieux radio"; mais voulez-vous faire un réel bon marché? N'hésitez pas,

Venez chez **BARBEAU**

LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique et littéraire
180 est. rue Sainte-Catherine, Montréal
Case postale 4618 Tél. : PL 8511
Directeur : OLIVAR ASSELIN

ABONNEMENT : 1 an 6 mois

Espagne		
Royaume-Uni	\$3.50	2.00
France		
Etats-Unis		
Canada		
Autres pays	\$4	2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur : Pierre ASSELIN

Directeur de la Publication : F.-X. Lizotte

• POLITIQUE EXTÉRIEURE •

Les autres problèmes de l'heure

Les yeux vers l'est

Ce sont souvent les événements d'apparence très secondaire qui décident de la tournure d'une politique ou même d'une époque. C'est ainsi que les élections de Memel, ce pauvre petit district perdu sur les rives de la mer Baltique, peuvent avoir les répercussions les plus grandes. Les élections qui eurent lieu, il y a quelques mois, à Dantzig, faillirent, elles aussi, mettre le feu aux poudres. Seul l'échec de la tentative allemande de réforme de la constitution de la Ville Libre prévint une explosion. Quelques voix de plus aux nazis, et c'eût été inévitablement un conflit avec la Pologne.

Il en sera peut-être de même à Memel. La situation se complique du fait que le district en question est le seul débouché de la Lithuanie sur la mer et que Memel peut devenir une question russe, au même titre que l'incident d'Agadir, au Maroc, devint en 1910 une question internationale et non plus seulement un conflit franco-allemand.

Il y a un parallèle frappant entre les deux questions. L'Allemagne du Kaiser cherchait visiblement, il y a vingt-cinq ans, à provoquer un incident pour justifier un conflit éventuel. Au congrès nazi qui vient de se tenir à Nuremberg, le chancelier Hitler a parlé en termes non équivoques des visées allemandes sur ce pauvre petit territoire qui n'est rien pour le Reich, mais qui est tout pour la petite république lithuanienne, surtout encerclée, et dont la moitié du sol est occupée par la Pologne. Berlin ne veut récupérer Memel que pour tenir en laisse le gouvernement de Kaunas.

C'est la raison pour laquelle on attend avec impatience en Allemagne les résultats du vote qui a eu lieu dimanche et lundi. Car si, d'une part, les élections sont favorables à la Lithuanie, Berlin conservera un objectif de conquête, au nom d'un germanisme jamais assouvi, et pourra toujours parler d'irréductible baltique, et si, d'autre part, les Allemands du territoire emportent le morceau, la situation sera bien vite intenable, comme elle l'a été à Dantzig avant que les Allemands et les Polonais fussent devenus « bons amis ». Une victoire nazie à Memel, c'est l'établissement d'un directoire national-socialiste qui n'aura de cesse que lorsque le territoire sera rentré dans le giron du Vaterland. Même si cette réunion n'a pas lieu immédiatement, un gouvernement allemand à Memel pratiquera une politique systématique d'obstruction. On aura une sorte de réédition de la bataille des cochons noirs entre l'Autriche et la Serbie, avant le conflit mondial. La Serbie ne pouvait exporter ses fameux cochons noirs que par la voie autrichienne et chaque fois qu'un différend surgissait entre Vienne et Belgrade, l'administration de la Double Monarchie fermait les frontières et faisait chanter la petite Serbie. Cet état de chose créa chez les Slaves du sud un sentiment populaire intensément anti-autrichien et contribua singulièrement à déclencher le conflit.

Comme on peut le voir, la querelle de Memel a une signification et une portée considérables. Comme dans le cas de la Serbie attaquée, la Russie serait entraînée à soutenir une Lithuanie menacée, et il n'en faudrait pas beaucoup pour fournir à l'Allemagne un prétexte de guerre dans l'est européen.

En considérant la question sous cet angle, on voit toute l'importance d'une entente sincère des États baltiques en vue de maintenir leur précaire indépendance contre des tiers. Dans une région excentrique où l'aide anglaise pourrait difficilement se faire sentir, les voisins immédiats ont tous les avantages.

L'entente baltico-scandinave est donc une nécessité. Mais se fera-t-elle ? Et surtout, se fera-t-elle à temps ?

Un Memel-Serajévo, vers 1936 ou 1937, n'est pas improbable. Il

aurait sans nul doute les mêmes répercussions qu'un simple Serajévo.

La presse parisienne reconnaît toute l'importance du problème de Memel, et l'INTRANSIGEANT écrit : « Hitler déclare avec force que Memel a été volé aux Allemands et qu'il faut le leur rendre. De son côté, M. Beck, au nom de la Pologne, soulève un incident contre la Russie. Prenons garde ! Ce n'est pas vers l'Afrique que le monde devrait tourner les yeux, mais vers ce qui se complotte à l'est de l'Europe. »... Libre aux aveugles de continuer à prendre Addis-Abéba pour le centre du monde.

Le JOURNAL dénonce les visées allemandes en montrant les appuis dont Berlin dispose dans cette entreprise de marche vers l'est et explique quelques-unes des raisons de l'Allemagne : la première raison est que les puissances garantes ont reconnu que la Lithuanie n'observe pas régulièrement le statut de Memel. L'Allemagne a donc des appuis. La seconde raison est qu'en se tournant vers Memel, l'Allemagne laisse de côté le couloir polonais et donne satisfaction à Varsovie, d'où le discours du colonel Beck. La troisième raison est que derrière la Lithuanie se trouvent les Soviets, qui sont les adversaires acharnés de l'hitlérisme.

Enfin, M. Emile Buré dit le dernier mot lorsqu'il écrit dans l'ORDRE :

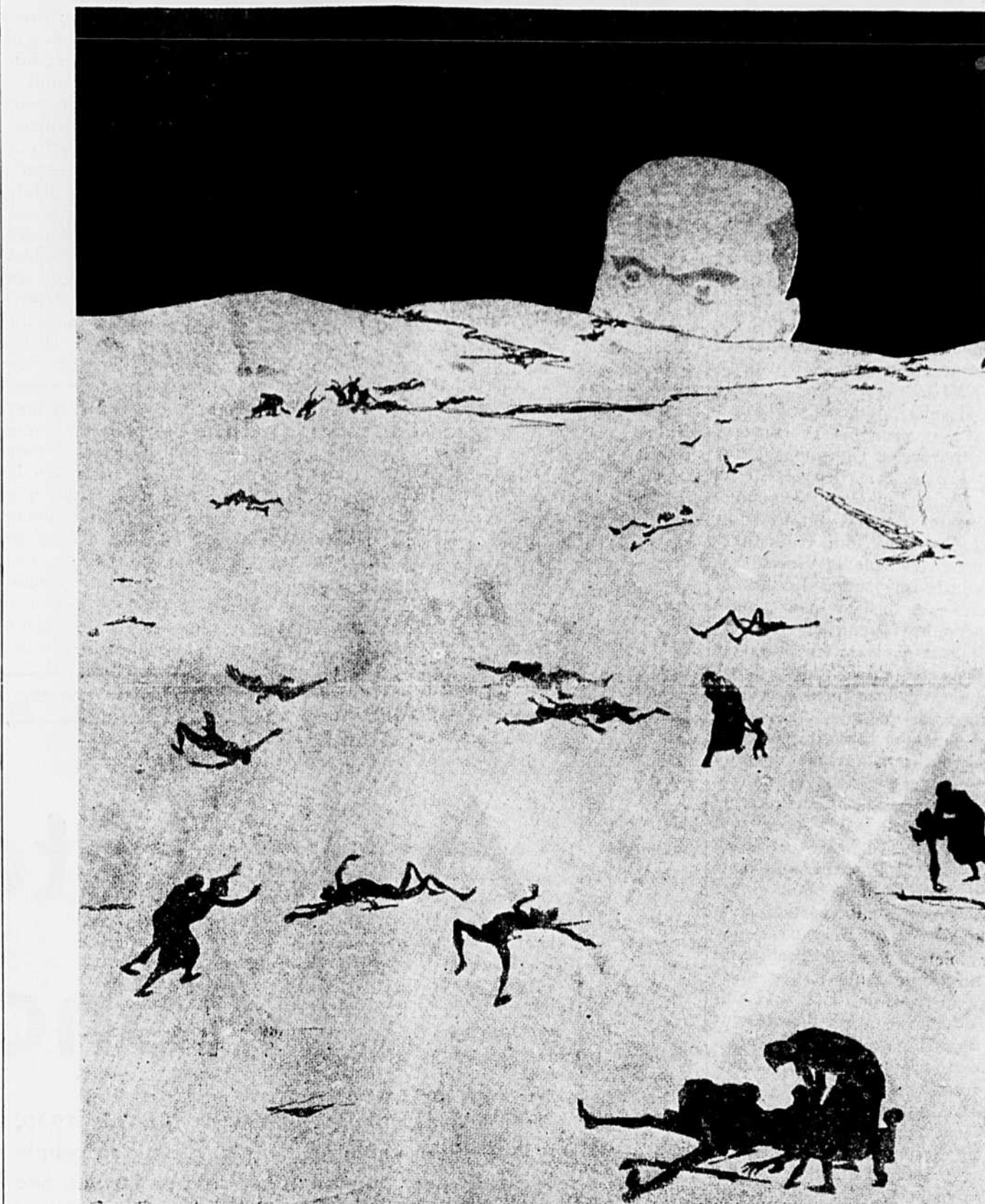
« Le chef du gouvernement nazi s'est bien gardé, dans son discours au Reichstag, de parler de l'Italie, mais soyez sûr qu'il a hâte de la voir entrer en campagne pour devenir vraiment l'arbitre impérial de l'Europe. Déjà son von Papen est à l'œuvre en Autriche, il mine M. Schuschnigg, il cherche à constituer, avec ou sans l'agrément de celui-ci, un gouvernement nazi à Vienne. Mussolini a dit, je le sais, qu'il était en mesure de conquérir l'Éthiopie sans manquer à ses obligations européennes. Qui a pu le croire ? Assurément pas M. Schuschnigg, et il est alors à craindre que le chancelier autrichien ne fléchisse en même temps que s'affaiblira la garde du Brenner. Que les Allemands s'installent à Vienne, la pax germanica sera en marche et c'en sera fait de l'indépendance italienne comme de l'indépendance française.

« Malheureusement, beaucoup d'Italiens et même de Français n'en ont pas encore la conviction. Ils se régalaient des déclarations anticomunistes de Nuremberg et ils en arrivent à considérer que si le Führer renversait Staline, il aurait droit, malgré tout, à leur reconnaissance. Ainsi se prépare un nouveau Sadowa. Quand la Reichswehr se mettra en marche, qu'elle attaque à l'est ou qu'elle attaque à l'ouest, notre pays et ses alliés de la grande guerre seront également menacés de vassalisation : voilà ce qu'il conviendrait d'admettre à Londres, à Rome et aussi à Paris. »

L'armée et la politique

Le journal des milices catholiques autrichiennes, le STURM UEBER OESTERREICH, publie, sous la signature du capitaine Karl Felsen, ancien officier du grand état-major allemand, actuellement réfugié à Vienne, un très intéressant article sur les intrigues qui se livrent au sein de l'armée du Reich et sur ce qui est devenu, depuis, « l'affaire Reichenau ». Il suffit de lire en détail cette série d'articles pour se rendre compte de la gravité de la crise que traverse l'armée allemande, depuis l'arrivée au pouvoir du parti hitlérien. Cette crise est caractéristique du régime, qu'il faut bien se garder de juger sur les apparences, et elle peut mettre en danger l'armée que les dirigeants professionnels ont essayé depuis 17 ans de tenir en dehors des convulsions politiques du pays.

Au lendemain de la guerre, le traité de Versailles transforma l'armée de conscription en armée de métier, dans le but de limiter la puissance militaire de l'Allemagne. Inutile de dire que les chefs de la Reichswehr, comme



MUSSOLINI : L'Italie se tient derrière ses fils en Afrique.

elle s'est appelée jusqu'à ces derniers temps, ont essayé de tourner les uns après les autres, les articles du traité limitant la force de l'armée du Reich. Ils ont réussi, en partie seulement, et ils ont besoin de quelque temps encore pour reforcer entièrement l'armée nationale avant de se lancer dans quelque aventure militaire, à l'ouest ou à l'est. L'état-major allemand, très vite réorganisé, n'a eu qu'un but : reconstituer l'armée, en dehors de toute influence politique et surtout civile. C'est pourquoi l'armée n'est jamais intervenue directement pour détruire le régime républicain qu'elle abhorrait.

Or, depuis l'accession au pouvoir de Hitler et du parti nazi, il a été de doctrine constante que l'Etat et l'armée ne font qu'un seul et même corps. D'où ingérence du gouvernement dans les affaires militaires, ingérence qui s'est traduite à plusieurs reprises par un malaise très sérieux. Il en est résulté une tension qui s'aggrave de jour en jour et qui finit par éclater dans « l'affaire Reichenau ».

A la fin du mois d'août, le général von Reichenau, un nazi d'entre les nazis, était relevé de ses fonctions de directeur des affaires militaires au ministère de la Reichswehr. A quelques milliers de milles de distance, cette mutation semble n'avoir aucune importance pour le commun des mortels, quoiqu'elle soit grosse de conséquences pour ceux qui savent lire entre les lignes et qu'elle puisse changer profondément le cours des événements en Allemagne, pour plusieurs années à venir.

En deux mots, « l'affaire Reichenau » est une victoire des militaires sur les généraux politiques, un succès de l'armée sur l'élément civil. Une fois de plus, la tentative de « nazification » de l'armée a échoué ; la Reichswehr conserve son indépendance et Hitler lui-même est obligé de s'incliner devant les militaires tout-puissants. Reichenau est relégué à un commandement quelconque et von Fritsch, commandant en chef, reste le maître incontesté de l'armée.

A première vue, je le répète, cette victoire semble n'être qu'une question d'ordre intérieur allemand. En réalité, il en est tout autrement.

Il existe à Berlin, comme partout du reste, deux écoles militaires qui se disputent le pouvoir.

L'une, celle des militaires de droite, des hommes de métier, est favorable à une entente avec la Russie ; l'autre, au contraire, celle des généraux politiques, ne veut plus d'aventures à l'ouest et compte obtenir des compensations dans l'est de l'Europe, aux dépens de la Russie, bien entendu. Ces généraux politiques s'accordent en cela avec les chefs de l'hitlérisme, ennemis jurés de Moscou. Suivant qu'un parti ou un autre aura le dernier mot, l'Allemagne s'orientera soit du côté de l'ouest, soit du côté russe. On voit donc que la victoire d'une clique sur une autre peut avoir les conséquences les plus sérieuses pour le maintien de la paix sur le continent européen.

Quels que soient les résultats définitifs de cette lutte pour la suprématie en Allemagne, il est intéressant d'étudier de plus près « l'affaire Reichenau », ne serait-ce que pour se faire une idée de ce qui se passe dans les coulisses de l'armée allemande du Troisième Reich.

Selon le capitaine Felsen, le régime a fixé de tels buts à l'armée que tout devient subordonné à leur atteinte. Tout devient possible, même un coup d'Etat de la part de la Reichswehr. L'auteur de l'article est persuadé que lorsque le national-socialisme aura rempli sa tâche, qui est, aux yeux de l'armée, de reconstruire la puissance militaire du Reich, l'armée saura bien se débarrasser des nazis et restaurer l'ancien état de chose allemand.

A ce propos, il est bon de noter que le capitaine Felsen, qui doit savoir de quoi il retourne, fait une distinction très nette entre le nazisme et le régime hitlérien. L'armée soutient celui-ci, qui n'a, depuis longtemps, plus rien de commun avec le nazisme proprement dit. L'arrivée au pouvoir du chancelier ayant marqué l'avènement de la « réhabilitation militaire » de l'Allemagne, l'armée jugea qu'il y avait lieu de soutenir un mouvement qui servait si bien ses desseins. Mais cette sympathie ne va pas plus loin.

Or, à côté des militaires de carrière, il se trouve dans l'armée allemande des militaires d'antichambre ministérielle. Le général von Reichenau appartient à cette dernière catégorie et, depuis deux ans et demi, a fait beaucoup de politique et noué beaucoup d'intrigues. On assure même que Reichenau aurait été de connivence avec Göring pour essayer d'in-

fluencer le grand état-major en faveur du national-socialisme et que le commandant en chef de l'armée, le général von Fritsch, aurait demandé sa tête pour cause d'indiscipline grave. Le ministre de la Reichswehr, von Blomberg, grand partisan de Hitler, aurait essayé d'arranger les choses, mais sans succès. Fritsch a cependant fini par avoir le dernier mot : le directeur des affaires militaires au ministère de la Guerre a été déplacé et pourvu d'un simple commandement.

L'intrigue ne s'arrête pas là. Göring aurait de son côté tenté d'abattre le commandant en chef, mais devant l'opposition unanime de l'état-major, Hitler lui-même a été obligé de s'incliner et d'approuver le renvoi de Reichenau. Et le seul général vraiment nazi de l'armée allemande a été « limogé » comme un simple lieutenant.

Voilà qui en dit long sur l'influence réelle de l'armée sur la politique du pays, même sous un régime totalitaire et absolu. Mais en même temps, cet incident, qui fait beaucoup de bruit en Allemagne et à l'étranger, montre que l'hitlérisme n'a nullement fait disparaître les intrigues qui minent l'armée allemande et qui faisaient dire à un officier japonais, lors de la déclaration de la guerre : « Ne vous laissez pas prendre à la façade. L'armée impériale a des faiblesses profondes qui la tuent. »

A vingt-et-un ans d'intervalle, les choses n'ont pas changé.

André BOWMAN

L'inauguration d'une capitale

Les nombreux hôtes conviés à l'inauguration de Lusaka, la nouvelle capitale de la Rhodésie du Nord, en Afrique, ont pu visiter l'hôpital, les écoles communales indigènes, le « village du gouverneur », ensemble d'habitations réservées au personnel et aux membres du Conseil exécutif, enfin le nouvel aérodrome. Les constructions de la ville neuve ne sont pas complètement terminées, faute de ressources suffisantes. Cependant on a beaucoup fait pour l'embellissement de la localité au cours de ces quatre dernières années de préparation. On s'est arrêté à un style d'architecture nouveau pour l'Afrique sous-tropicale. La résidence du gouvernement comprend déjà de beaux jardins, et les services des eaux, de l'électricité et des égouts fonctionnent normalement. On a tenu à assurer également le confort des indigènes.



Voguez sur QUATRE MERS du Globe

95 JOURS — 23 PORTS
DÉPART DE NEW-YORK
LE 25 JANVIER

Si vous désirez visiter un monde nouveau, aux mœurs étranges, où le voyageur ne s'aventure que rarement, effectuez la croisière de l'Empress of Australia en Afrique et en Amérique du Sud l'hiver prochain. Vous aurez l'avantage de voir les cités riantes et ensoleillées de la Méditerranée... puis le Caire, Mombasa, Dar-es-Salaam, Zanzibar. Puis viendront tour à tour le pays des Zoulous, Durban, et Le Cap. Vous entreprendrez ensuite la traversée de l'Atlantique-Sud et visiterez les gaies cités de l'Amérique latine. Cette merveilleuse randonnée se terminera par des escales en divers ports des Antilles. Croisière unique en son genre, au cours de laquelle il vous aura été donné d'étudier sur place les us et coutumes de peuples différents.

Le paquebot Empress of Australia réunit à la fois le luxe et le confort. La cuisine y est tout simplement exquise et le service impeccable. Les distractions abondent : promenades, concerts, sauteries, cinéma, rien n'y manque. \$1,350 et plus (cabines avec bain, à partir de \$2,350) y compris le programme régulier des excursions à terre.

CROISIÈRE en AFRIQUE et en AMÉRIQUE DU SUD Empress-Australia

Visitez les COINS reculés du monde

130 JOURS — 31 PORTS
DÉPART DE NEW-YORK
LE 9 JANVIER

La croisière autour du monde qu'entreprend chaque année l'Empress of Britain est la randonnée par excellence pour ceux qui désirent se renseigner sur les mœurs des pays exotiques. Le luxueux paquebot fera escale dans huit ports de la Méditerranée... en Terre Sainte et en Egypte... aux Indes et à Ceylan. La merveilleuse île de Bali réserve une agréable surprise aux excursionnistes. Puis viendront la Chine, le Japon, les îles Hawaï et le retour par le canal de Panama et les Antilles.

Une croisière mondiale, effectuée sur l'Empress of Britain dans des conditions semblables, revêt un charme tout particulier. Les appartements sont spacieux et sont munis de garde-robes, de lits moelleux et de téléphones qui permettent de communiquer à terre en aucun temps. Prix de passage, \$2,150 et plus (appartements avec bain \$3,800 et plus), y compris le programme régulier des excursions à terre.

CROISIÈRE MONDIALE Empress-Britain

S'adresser au Bureau maritime, gare Windsor, ou à M. D. R. Kennedy, 201 rue Saint-Jacques — Plateau 2211.

PACIFIQUE CANADIEN



Nous qui voulons toujours raison garder

Il est bien tard pour rendre compte d'un merveilleux petit livre que M. Gabriel Boissy, l'éminent directeur de COMEDIA, a publié en décembre dernier¹, mais son importance et sa qualité nous amènent à dire tout le bien que nous en pensons et à en recommander instamment la lecture à tous les amis de notre ancienne mère-patrie, de cette France réelle qui n'est pas, à beaucoup près, selon la juste distinction maurassienne, le pays légal.

Ce précieux *Art de gouverner selon les Rois de France* comprend plus de deux cents citations tirées des œuvres, lettres, mémoires et écrits divers d'un certain nombre de rois, et complète, en quelque sorte, les *Pensées choisies des Rois de France* que M. Boissy a fait paraître chez le même éditeur en 1921.

Les citations sont précédées d'une *Introduction à la sagesse de France* dans laquelle l'auteur a tracé en une vingtaine de pages magistrales les grandes lignes de l'évolution politique et sociale de l'histoire de la monarchie française qui devait presque définitivement sombrer dans l'ignoble tragédie de 80. Cette évolution, selon M. Boissy, serait caractérisée par une lutte sourde mais constante entre le peuple et une classe de conquérants, de privilégiés, venus au moment des invasions des barbares, et qui devait organiser à son profit le système féodal subséquent.

Nous croyions que les travaux de Fustel et de ses élèves avaient, sauf erreur, fait justice de cette interprétation de l'histoire de France que nous estimons erronée parce qu'en plus de répondre à un besoin la féodalité ne s'est pas établie de la manière que l'auteur l'indique. De plus, si elle était juste, non seulement cette interprétation éclairerait, comme il le dit, l'histoire de France, celle de ses Rois, pères et défenseurs du peuple, et expliquerait la Révolution française et la révolution actuellement en œuvre, mais elle justifierait, sinon politiquement du moins sentimentalement, les bandits et les illuminés qui ont fait la grande Révolution.

Malgré son importance, ce n'est pas sur ce point que nous voulons insister, mais sur le but du coordinateur qui, après avoir, dans un premier volume, entrepris de changer par des textes l'opinion établie parmi les Français — et même parmi un trop grand nombre de Canadiens — sur la personne de leurs rois au moyen d'un ensemble bien réglé de déformations politiques et historiques, nous présente aujourd'hui un corps de sagesse qui présente sous son vrai jour la plus vieille maison royale et, avec elle, le « pays tout entier dont cette maison fut à la fois l'émancipation et le guide ».

Il nous plairait de nous attarder longuement sur cette magnifique et lumineuse introduction, mais le cadre de cet article nous force à en venir immédiatement à l'*Art de gouverner*. Il nous faudra, malheureusement, ne faire mention que des citations les plus courtes, et encore, ne pourrions-nous en transcrire qu'un petit nombre alors que nous voudrions les recopier presque toutes.

Un autre point de vue qu'il aurait fallu pouvoir envisager est la forme de ces citations. En effet, on ne peut pas ne pas être frappé par la beauté littéraire de cette Somme de la royauté française. Elle se traduit parfois par des formules ramassées dignes des meilleurs écrivains, parfois, chez Louis XIV particulièrement, par des périodes d'un style vraiment royal, c'est-à-dire d'une élévation, d'une richesse et d'un goût insurpassables.

L'*Art de gouverner* se caractérise surtout par la modération, la compréhension, la raison. Cette dernière, dont l'expression revient sans cesse comme un leitmotiv, nous paraît tellement dominer — avec le souci de la justice — la politique royale que nous voulons commencer par elle. (Remarquons, incidemment, avec l'auteur, que la monarchie s'inspire toujours d'un même esprit. Il est notable, en effet, que certains chapitres se lisent comme s'ils étaient l'œuvre d'un seul alors qu'ils réunissent la pensée de plusieurs monarques².)

Le texte qui sert de titre à notre compte rendu est de Philippe le Bel. En voici quelques autres : « Nous commettrons bons et grands personnages pour les ouïr et leur faire réponse telle (aux députés d'un empereur allemand) que par raison et

honneur vous y devrez contenter et que chacun connaîtra que nous aurons mis Dieu et raison de notre part... » (Charles VIII). « L'impression du monde que je crains le plus qui entre dans le cœur de mes sujets est que je me gouverne par autre chose que la raison » (Henri IV). « Que la suite de (nos) actions (fasse) connaître que pour ne rendre raison à personne nous ne gouvernons pas moins par la raison » (Louis XIV). « Il est dans la nature de tout gouvernement de consulter la raison et d'interroger la justice » (Louis XVI).

Cette dernière citation nous ramène au soin principal et constant de la monarchie : assurer une prompte justice dans les états. Et d'abord, goûter quelques enseignements de saint Louis à son fils Philippe III ; ils nous font irrésistiblement évoquer le chêne de Vincennes : « Sois si juste que tu ne déclines ni ne déroies de justice pour nulle chose qui puisse avenir » ; « A justice tenir et à droiture sois loyal et roide envers tes sujets sans tourner à droite ni à gauche, mais va droit et soutiens la querelle du pauvre jusques à tant que la vérité éclate » ; « S'il advient que quelque querelle qui soit mue entre riche et pauvre vienne devant toi, soutiens plus le pauvre que le riche » Les successeurs de Louis IX ne laissèrent pas de l'imiter : « Les Rois sont établis pour rendre justice, et non pour entrer dans les passions des particuliers » (Henri IV). « Je m'assure... que vous emploierez votre sang et votre vie à l'exécution d'une justice toute nécessaire au repos de l'Etat » (Louis XIII). « La faveur est directement opposée à la justice qui est la principale vertu du prince » (Louis XIV). « La justice est, sur la terre, une autorité antérieure aux lois, un pouvoir dont elles n'ont été que les agents, et qui remua toujours les âmes avant même qu'elles fussent intimidées par les juges » (Louis XVI).

Louis-Philippe Ier, lui, avait de drôles d'idées. Qu'on en juge : « L'éducation rend les hommes meilleurs. Loin d'un souverain la pensée qu'il faut que les hommes soient ignorants (ignorants !) pour que les gouvernements soient solidement établis ! » Curieux, n'est-ce pas ? Il écrivait même à l'intention de nos demo-chrétiens et autres socialistes sur les limites de l'intervention de l'Etat : « Les rois ne doivent pas exiger une plus grande étendue de pouvoir que celle qui est nécessaire à l'exécution des lois, au maintien de l'ordre public et à la défense de l'Etat. » Il est vrai que la démocratie centralisatrice n'avait pas encore poussé ses plus belles fleurs. Savourez, en passant, la malice d'un joli raccourci de Henri IV sur une matière voisine : « L'on assemble un grand nombre de personnes quand on a envie de ne rien faire qui vaille. »

Le problème de la liberté, qu'il ne faut pas confondre avec l'anarchie qui favorise, en régime électif, la formation d'oligarchies fondées sur l'argent, n'a même pas été oubliée sous la monarchie de droit divin ! Voici, de Louis XVI et de Louis XVIII respectivement, deux belles maximes : « La liberté d'un souverain n'est pas différente de celle de ses peuples : il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut ; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit » ; « C'est venger la liberté que de réprimer la licence ; c'est affranchir la nation que de rétablir la force publique, sans laquelle elle ne peut être libre. »

On voudrait citer, citer toujours. Mais il faut se borner pour ne pas lasser la patience du lecteur. Contentons-nous donc de transcrire encore quelques textes sur des sujets d'une brûlante actualité : la guerre et les gens de finance. L'on verra qu'à la différence de nos démocraties, génératrices de guerres d'enfer (d'origine républicaine), les rois de France s'efforçaient d'épargner le sang de leurs soldats qui, le plus souvent, n'étaient pourtant que des mercenaires — tels ces admirables gardes suisses odieusement massacrés le 10 août 1792 ; l'on s'assurera de même que les richesses des financiers ne leur assuraient pas la honteuse impunité qu'on leur voit aujourd'hui. Aussi bien, ces temps mal éclairés bénéficiaient-ils d'une justice égale pour tous.

Sur la guerre : « S'il venait qu'il te fallût faire guerre... commande diligemment que les pauvres gens, qui n'ont point coopéré au forfait, soient gardés, (...) Et pourvois qu'avant que tu meuves guerre, tu aies eu bon conseil que la cause soit bien raisonnable, et que tu aies bien admonesté le malfaiteur, et que tu aies attendu autant que tu devras... »

(Saint Louis). « Benois seront les rois qui seront nombrés avec ceux qui auront aimé la paix en terre » (Charles VI). « Je veux et désire qu'on tâche à mettre la meilleure peine que l'on pourra à faire la paix la plus ferme et perpétuelle qu'il sera possible » (François Ier). « C'est l'honneur et le devoir d'un prince généreux et vraiment chrétien que d'épargner le sang humain et empêcher de tout son pouvoir l'oppression de l'innocent » ; « Pitié, confusion, désordres, misères partout. Et voilà le fruit de la guerre » (Henri IV). « La victoire que j'ai obtenue, qui m'est d'autant plus douce qu'il y a plus d'ennemis en mon pouvoir que de sang répandu » (Louis XIII). « Ne disons point que nous voulons la paix, mais désirons-la comme le plus grand bien, pourvu qu'elle puisse durer longtemps » ; « J'ai toujours voulu attendre que ce fût la justice qui me mit les armes à la main » (Louis XIV). Et enfin, cette dernière, magnifique : « Voyez tout le sang que coûte un triomphe ! Le sang de nos ennemis est toujours le sang des hommes ; la vraie gloire, c'est de l'épargner » (Louis XV) ³.

Quant aux financiers, voici quelques considérations que nos gouvernants, si dévoués pour le bien de nos bonnes populations, pourraient méditer avec fruit : « Ruiner le peuple,

c'est se défaire soi-même de sa main » ; « Tenez ferme contre les financiers, car si une fois ils étaient remis, ils nous mettraient le pied sur la gorge » (Henri IV). « Il n'y a que le prince seul qui doive en (finances) avoir la souveraine direction, parce qu'il n'y a que lui seul qui n'ait point de fortune à établir que celle de l'Etat... point d'amis à enrichir que ses peuples... Et pour parler encore plus chrétiennement, peut-il s'empêcher de considérer que ces grandes sommes, dont un petit nombre de financiers composent leurs richesses excessives et monstrueuses, proviennent toujours des sueurs, des larmes et du sang des misérables dont la défense est commise à ses soins ? » ; « Ce n'est qu'au dépens des faibles et des misérables que tant de gens prétendent élever leurs monstrueuses fortunes. Au lieu d'un seul roi que les peuples devraient avoir, ils ont à la fois mille tyrans, avec cette différence pourtant que les ordres du prince légitime ne sont que doux et modérés parce qu'ils sont fondés sur la raison, tandis que ceux de ces faux souverains n'étant inspirés que par leurs passions déréglées sont toujours injustes et violents » (Louis XIV). « Les tributs, les subsides ou les impôts sont une sorte de salaire que les peuples paient à l'Etat, et non au souverain personnellement. L'objet en est la défense de leurs vies et de leurs biens » (Louis XVI). Ne vous paraît-il pas que les rois de France savaient défendre leurs sujets contre les entreprises de la fortune « anonyme et vagabonde » et qu'ils auraient été plus justifiés que le néfaste Aristide de dire : *Moé, la France !* puisque le mot célèbre : *L'Etat c'est moi !* que l'on prête à tort au roi-soleil n'a jamais été prononcé par lui ?

Pour finir, extrayons de *Mémoires* du même Louis le Grand tout un programme « social » bien indigne, ma foi, de nos démagogues modernes, mais qui n'en marque pas moins un certain souci du bien public : « Si Dieu me fait la grâce d'exécuter tout ce que j'ai dans l'esprit, je tâcherai de porter la félicité de mon règne jusqu'à faire en sorte, non pas à la vérité qu'il n'y ait plus ni pauvre ni riche, car la fortune, l'industrie et l'esprit laisseront éternellement cette distinction entre les hommes, mais au moins qu'on ne voie plus dans tout le royaume ni indigence, ni mendicité, je veux dire personne, quelque misérable qu'il puisse être, qui ne soit assuré de sa subsistance ou par son travail ou par un secours ordinaire et réglé. »

Concluons, avec l'auteur — républicain, remarquons-le — que si, de cette sagesse prismatique, infinie, il

ne se dégage pas un corps de doctrine, on y trouve un puissant et prenant climat de civilisation, les mille aspects d'un équilibre constant entre sensation et raison. Et, en terminant, résumons, toujours avec lui, les caractères principaux de cette sagesse : le pragmatisme et la souplesse des applications, sans opportunisme aucun ; le sens aigu, permanent de la relativité des choses et la notion de la mesure, de l'équilibre ; le sentiment, ou plutôt, le besoin passionné et comme consubstantiel de la durée, sublimé par l'appel chrétien vers l'éternel.

Jules BAZIN

³ M. Boissy écrit en note : « Nous avons placé exceptionnellement en tête de ce chapitre cette sentence dorée car elle devrait être inscrite en lettres d'or sur les Palais consacrés au culte ou à la recherche de la paix. Tout y est : la fatalité des guerres, leur grandeur et leur horreur, enfin le véritable humanisme. Ce fut le sort de la victoire de Fontenoy, alors qu'il parcourait le champ de bataille avec le Dauphin, que Louis XV, pour son immortelle gloire, la prononça. Elle fut transcrite le soir même par le jeune prince sur ses cahiers d'études. »

A la Tête du Monde Entier!

DANS son programme électoral de 1930, l'honorable M. Bennett promit au peuple canadien de poursuivre, en tout et partout, une politique du Canada d'abord.

Il a pleinement rempli cette promesse. Il l'a même dépassée. Dans toutes ses négociations avec les pays étrangers (Conférences impériales, Conférence internationale de Londres, Conférence internationale du blé, Canalisation du Saint-Laurent, etc.), son premier souci a été de protéger les intérêts du Canada d'abord.

Cette politique patriotique a maintenu le

Canada au premier rang de toutes les nations dans la reprise des affaires.

Le volume d'affaires pour le monde entier est tombé de \$68 milliards en 1929 à \$23 milliards en 1934, soit une chute de 66%, suivant les statistiques de la Ligue des Nations. Tous les pays du monde, grands et petits, en ont également souffert. Mais les statistiques officielles de tous les pays prouvent que, dans la reprise des affaires, c'est le Canada qui a remonté le plus vite et qui a le plus fort pourcentage. Voici à ce sujet des témoignages impartiaux et désintéressés qui en disent long :

"DANS LA REPRISE INDUSTRIELLE LE CANADA EST A LA TETE DU MONDE ENTIER"

Rapport officiel de la Ligue des Nations, 1934.

"LE RELEVEMENT CONTINUE AVEC PLUS DE PROGRES AU CANADA QU'AUX ETATS-UNIS"

Le colonel Ayer, l'économiste le plus considéré des États-Unis, dans le Bulletin du Cleveland Trust, Cleveland, Ohio, E.-U., 15 novembre 1934.

"DE TOUS LES PAYS DU MONDE, LE CANADA EST L'UN DE CEUX QUI EST SORTI LE PLUS VITE DE LA CRISE"

Statistiques de Roger W. Babson, New-York, 14 novembre 1934.

"LE REDRESSEMENT ECONOMIQUE EST BEAUCOUP PLUS PROMPT AU CANADA QUE DANS LA PLUPART DES AUTRES PAYS"

Revue "France-Amérique", Paris, avril 1935.

"LES MINISTRES D'ANGLETERRE SE SONT FAIT ROULER PAR M. BENNETT, LORS DES NEGOCIATIONS DES ACCORDS D'OTTAWA"

Lloyd George, ex-premier ministre et chef du Parti Libéral d'Angleterre, automne 1934.

"M. BENNETT EST UNE DES GRANDES FIGURES DU MONDE POLITIQUE INTERNATIONAL"

Pierre-Etienne Flandin, ex-premier ministre de France, août 1934.

"LA CONFERENCE INTERNATIONALE DE LONDRES A ETE SAUVEE GRACE A LA SAGACITE ET AU GENIE POLITIQUE DE M. BENNETT"

Cordell Hull, secrétaire d'Etat des États-Unis, juillet 1933.

Aucun chef d'Etat canadien n'a, jusqu'ici, attiré sur sa patrie et sur sa personne de pareils témoignages. Ceux-ci nous prouvent, de la part de hauts personnages compétents, que le Canada est en bonne posture et que ses affaires sont en très bonnes mains avec M. Bennett.

Votez pour que le progrès continue. Votez pour la sécurité du pays et votre propre sécurité.

VOTEZ POUR BENNETT

Publié par l'Organisation Centrale Conservatrice.

¹ Paris, Editions Bernard Grasset, 1934; XXXV-126 pp.

² Afin de « dépersonnaliser » encore la sagesse de France, l'auteur renvoie, par des chiffres, à une table des références qui découvre l'anonymat des citations.

ARTS et LETTRES

SUR MOZART¹

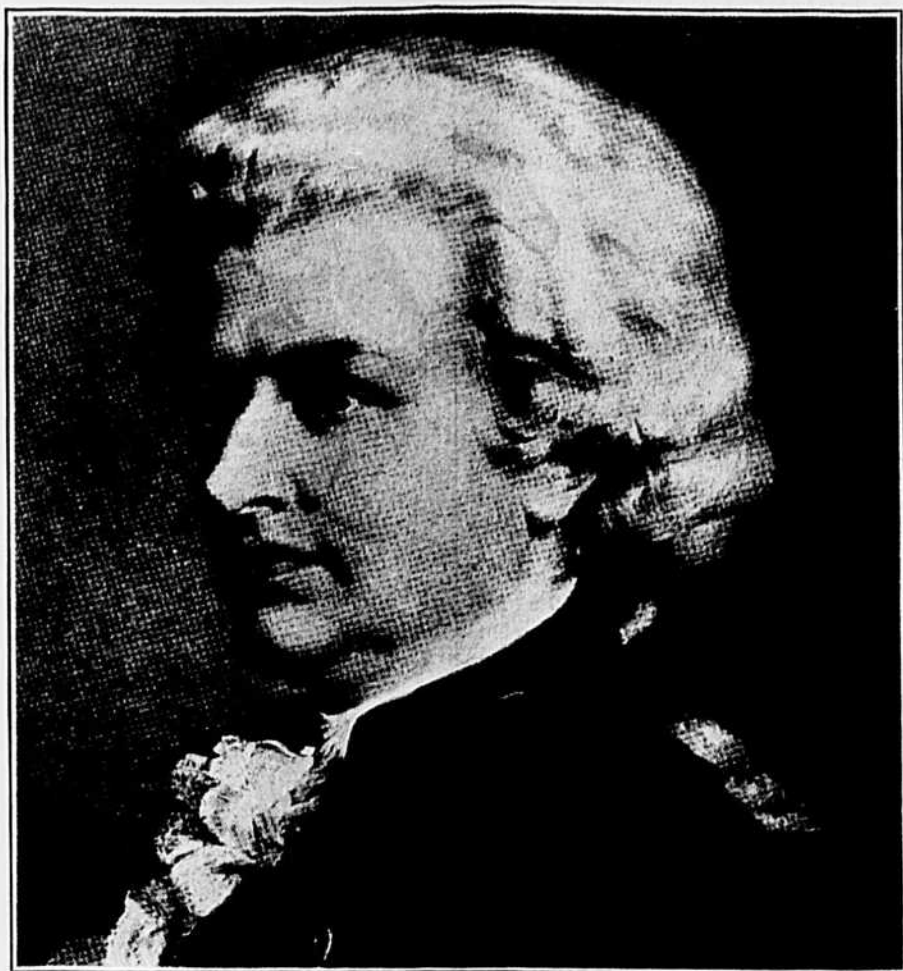
Les révélations les plus étonnantes sur Mozart, c'est un très vieux petit livre de l'édifiant «bibliothèque Mame» qui me les a fournies. Permettez-moi d'en extraire un paragraphe qui fit ma joie: «Quoique Mozart montrât dès son jeune âge une grande maturité dans son art, il resta enfant toute sa vie pour les autres choses. Jamais Mozart n'apprit à se commander; il n'avait ni esprit d'ordre ni économie, et ne savait mettre aucune borne à ses caprices et à son goût pour les plaisirs. Cet homme si distrait était tout autre lorsqu'il était assis devant un piano: alors son intelligence s'éveillait, son attention se concentrait sur le seul objet pour lequel il semblait être né, sur l'harmonie musicale. Souvent même, se mettant à son piano, le soir, il y restait jusqu'au lever du soleil. Sa femme était, pour ainsi dire, obligée de l'en arracher pour lui faire prendre ses repas ou quelque repos. En général, il se livrait à ses travaux de composition de six à dix heures du matin, et de préférence dans son lit; le reste de la journée s'écoulait pour lui dans la douce farniente des Italiens, à moins qu'il n'eût à exécuter des travaux urgents. On ne lui connaît pas d'autre passion que celle du billard.»

Ce biographe un peu saugrenu n'aime apparemment pas le mystère qui entoure comme d'un halo toute vie d'artiste. Mais laissons là ces aperçus sur un Mozart en pantoufles, et essayons de nous rapprocher un peu plus près de son merveilleux génie.

À côté de Haydn, de qui il reçut les leçons et dont il renouveau la manière en l'élargissant et en lui conférant une plus grande part d'humanité, je crois qu'il n'est pas exagéré de situer Mozart non loin de Bach et de Beethoven, et qu'entre le classicisme du vieux maître et le romantisme beethovenien, il incarne pleinement l'esprit du XVIII^e siècle. Si la production mozartienne n'est pas égale en puissance à ces temples immortels que l'auteur de la *Passion* selon saint Mathieu et l'auteur

de la *Neuvième Symphonie* élevèrent à la musique — l'un empruntant à la majesté des cathédrales leur sérénité rigoureuse, l'autre, marquant profondément l'œuvre qu'il édifiait du sceau de son âme tourmentée et pathétique, — ne pourrait-on pas, poursuivant la comparaison, dire de la musique de Mozart, lorsqu'elle déroule ses arabesques, qu'elle fait songer à quelques-unes de ces architectures exquises et quasi fabuleuses où le gothique flamboyant jeta à même la pierre la parure de ses dentelles?

Quelques années à peine s'étaient écoulées depuis la mort de Jean-Sébastien Bach — celui que l'on surnommait le vieux Cantor allemand, — qu'apparaissait sur la terre ce lumineux génie dont la brève existence s'écoula comme un rêve charmant et tendrement romantique. Il suffit, en effet, de nommer Mozart pour que les mots de tendresse, de grâce primesautière, de mélancolie et de fugace tristesse, d'esprit pétillant et de charme délicat, jaillissent spontanément à la pensée; tout ce qui, semblait-il, constitue le charme proprement dit, son essence magique comme ses traits superficiels, Mozart les incarne dans la musique à un point que l'on peut considérer comme inimitable, et qui enlève toute trace d'effort à ses créations inspirées. Il est superflu d'ajouter que la science, la volonté, et l'amour du métier n'ont d'égal chez lui que cette spontanéité et cette facilité admirables, et qu'il est bien peu d'artistes, dans quelque domaine que ce soit, qui ont réalisé jusqu'ici dans sa plénitude un aussi merveilleux équilibre. A ce propos, l'on a souvent dit de Mozart qu'il était comme la réincarnation du génie d'un Raphaël, de qui le rapprochent avec tant d'évidence cette intuition géniale, ce sens de la mesure et cette pudeur dans l'éloquence, ces puissants et divins sortilèges, et de qui l'un des meilleurs critiques de notre époque écrivait récemment: «Il est l'un des rares génies qui n'aient jamais cessé d'être actuels». En leur art à tous deux s'unissent avec le maximum de puissance et de perfection ce que Pascal appelait l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, et c'est peut-être à cause de



MOZART

cela que l'œuvre du peintre et l'œuvre du musicien demeurent parmi nous comme l'expression la plus pure du classicisme dans son suprême épanouissement.

Et si, nous plaisant à poursuivre ce parallèle, nous tentons de situer Raphaël et Mozart dans leur époque et leur milieu, nous découvrons bientôt que ceux-ci favorisèrent singulièrement et d'une façon un peu identique l'évolution de leur art. Alors que l'auteur de la *Vierge au chardonneret* vécut les années de son adolescence à Pérouse, non loin du lac de Trasimène et de ces collines de l'Ombrie célèbres par la douceur de leurs lignes, et dont nous retrouvons la sérénité délicate dans le regard de ses Madones et dans presque tous les paysages qu'il peignit à cette période de sa jeunesse, nous voyons Mozart subissant dès son enfance l'attrait de la ville qui était alors la plus musicale du monde, et il devait à son tour y rencontrer les éléments les plus favorables à l'éclosion de son génie. Vienne était en effet, sur la carte de l'Europe, l'endroit précis où s'alliaient le plus aimablement la tradition allemande avec quelque chose du goût français et un grain de la fièvre tzigane; la capitale autrichienne avait, de plus, subi fortement l'influence de l'opéra-bouffe italien auquel Mozart demanda fréquemment son inspiration, et qu'il devait modifier pour ainsi dire à son usage, comme l'avait fait Watteau au commencement du siècle pour les personnages et les scènes de la *Comedia dell'Arte*. Il savait enlever aux choses ce qu'elles pouvaient contenir de lourdeur ou de vulgarité. C'est Paul Valéry, je crois, qui, à propos d'une danseuse illustre, disait que ses pas «pleins d'esprit» semblaient «effacer de la terre toute fatigue et toute sottise». Je ne connais rien qui puisse mieux s'appliquer à la musique de Mozart.

Nous savons que la diversité de ses dons touchait au miracle et n'avait d'égale que l'extrême versatilité de son tempérament. Sa musique religieuse nous

le montre rompu au sévère contrepoint des vieux maîtres, et partagé tour à tour entre la forme austère de l'admirable écriture polyphonique — encore en honneur à Vienne — et le goût nouveau déjà adopté dans sa ville natale, Salzbourg, pour une musique fastueuse et d'esprit plus profane, riche en ses harmonisations et à laquelle l'orchestre venait ajouter l'éclat de ses timbres et la variété de ses couleurs. Et ne pouvons-nous pas aussi nous faire au sujet de Mozart cette remarque qui s'applique par excellence à Shakespeare, que le sérieux et l'humour se partageaient avec un égal bonheur son génie et ses dons? Cela explique sans doute le goût passionné qui l'inclinait vers cette forme dramatique qu'est l'opéra, et les géniales réusites qu'il réalisait dans ce genre qui nécessite un instinct psychologique autant que musical. Dès ses premiers essais, il sut prouver déjà, dans l'art de traiter les voix, par exemple, en respectant leurs inflexions naturelles, et en leur prêtant, quand il le fallait, le plus juste accent dramatique, qu'il était supérieur par avance dans ce domaine à un Beethoven lui-même. Pour atteindre d'un seul coup à la maîtrise de «Cosi fan tutte» et de «Don Juan», Mozart n'avait contre lui qu'une seule chose: c'était son extrême jeunesse; en effet, comment serait-il possible à un être à peine au seuil de l'adolescence, — faute de ces «années d'apprentissage» dont parlait Goethe, de ce fardeau d'expériences et de souvenirs qui constitue pour l'artiste un progressif enrichissement — de pouvoir créer, fût-ce dans le langage musical, un drame possédant la vie et un large caractère humain et personnel? C'est pourquoi nulle part mieux qu'en ses derniers opéras Mozart sut associer à la souple arabesque de l'art italien la noblesse et la touchante beauté dont Gluck avait laissé à la France et à l'Allemagne, avec *Orphée*, *Iphigénie* et *Alceste*, l'héritage sans prix.

Annette LASALLE-LEDUC

A SUIVRE

Poésies de Ladislav Mécs

Le P. Ladislav Mécs, le prêtre-poète hongrois dont notre correspondant parisien Philippe Bertault nous a déjà entretenus (voir la RENAISSANCE du 20 et du 27 juillet), a bien voulu nous autoriser très aimablement à reproduire pour nos lecteurs ces deux pièces, extraites du Choix de poésies qui composa le programme de la Soirée en Sorbonne. Ce sont les premières traductions françaises de son œuvre.

AU PAS CADENCE

Printemps! Tout est gonflé de légendes, tout est chaud, la terre, les herbes et les feuilles! Tout débordé de santé, d'allégresse et [de vie, de petits anges jousflus chevauchent [le troupeau des nuages... Tandis que, dans mon jardin, je [marche à pas cadencés: un, [deux! un, deux!

Les pommiers sont de folâtres belles [en robe de soirée, je voudrais devant elles me mettre [tête en bas, et parmi elles marcher sur les mains, je voudrais leur montrer quelque [chose de bizarre et de baroque et pourtant moi, je marche à pas [cadencés: un, deux! un, deux!

J'ai envie d'imiter le Printemps, et je [n'ose: mon jardin est entouré de maisons [dont les fenêtres sont pleines de [regards curieux, la tour même semble me guetter et [cherche à surprendre la danse [des fées; de jour, c'est le Soleil, de nuit, c'est [la Lune qui contrôle mes pas, et voilà que moi, je marche à pas [cadencés: un, deux! un, deux!

Je me réfugie dans ma chambre. Des [images de saints et de vierges m'invitent à éteindre les étincelles des [bourgeons et les feux du Printemps, car de ces étincelles naîtra un [immense bûcher, la Bible l'enseigne, et aussi le Fils de Dieu, le Crucifié, et de nouveau, je vais dans ma [chambre à pas cadencés: un, [deux! un, deux!

Je me cache dans mon lit. Là peut-être pourrai-je m'ébattre à mon gré. Peut-être les rêves suffiront-ils à [contenter mes désirs.

Je rêve aux vents printaniers qui se [poursuivent dans le jardin, je rêve aux pommiers à pas cadencés: [un, deux! un, deux! Les jeunes pommiers me regardent

[et se déshabillent j'aurais envie de leur lancer une [ceillade, mais je résiste, je résiste, car un chérubin, un glaive flamboyant, [me fixe, me guette, m'arrête...

La Conscience... et je marche à pas [cadencés: un, deux! un, deux!

Jamais un moment d'oubli! Jamais [une heure de relâche! Le chevalier de Dieu, droit dans son armure est toujours prêt à suivre les fanfares éternelles qui l'appellent sur [le chemin du Seigneur des cieux! Marcher toute la vie à pas cadencés: [un, deux! un, deux!

PORTEUR!

C'est la frontière. On change de train. [Douaniers tchèques et gendarmes magyars. On fouille les voyageurs d'une façon barbare. On est [soupçonneux partout sur la terre! Nous descendons humiliés, mais en [criant avec dédain: «Porteur!» Et il accourt prendre nos bagages.

A Ujhely, c'est toujours le même [porteur qui vient à mon appel. C'est un numéro, à deux pieds, à deux [bras forts et musclés, prêt à porter les trésors et le linge sale [des autres. Il ne réfléchit jamais sur les rangs, [ni sur les religions. Que ce soient Tchèques, Hongrois qui [le hêlent, il accourt, c'est tout.

Tel je l'ai vu jusqu'ici. Or cette fois il [me demande, tout confus, mais d'une voix belle et sonore, de [lui donner une photo, pour que mes jeunes années brillent [comme un modèle dans sa chambre! Il a deux fils qui vont au lycée: l'un sera prêtre, l'autre chanteur et [maître d'école.

Donc il est homme! Il a un cœur. Il [rentre éreinté à minuit, il range ses sous, puis il rêve, à moitié endormi, au moment où il se reposera, comme père du curé, dans un jardin [de roses, là, il fumera sa pipe, soignera ses [abeilles et n'entendra personne crier: «porteur!»

Comme les petits oiseaux dans le nid, les enfants grandissent insouciant, ils se balancent sur des rameaux en [fleurs, sous un ciel souriant, et le père et la mère — comme les [oiseaux — leur apportent à manger parmi les épines et les [ronces.

Les trains arrivent et partent... berceau, printemps, deuil, noces, cercueil, l'enfant dit: «Du pain» comme s'il [disait «porteur».

Il demande des bonbons et des balles [et tous les pères se courbent comme les porteurs les plus humbles, sous le fardeau de rêves de leur famille [et de leur peuple.

On change éternellement de train: [jusqu'à la dernière station, nos pères sont les porteurs et là, ils montent eux aussi; Où est mon père qui a porté des malles [jusqu'à la mort? Va, vole, mon soupir, baiser les deux mains lasses de ce porteur.

(Traductions de Mlle M. Pomès et L. Galdi).

Vient de paraître

L'Abbé Groulx: **ORIENTATION**
aux Editions du Zodiaque
Montréal

LES BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES

publiées par RAPHAEL OUIMET

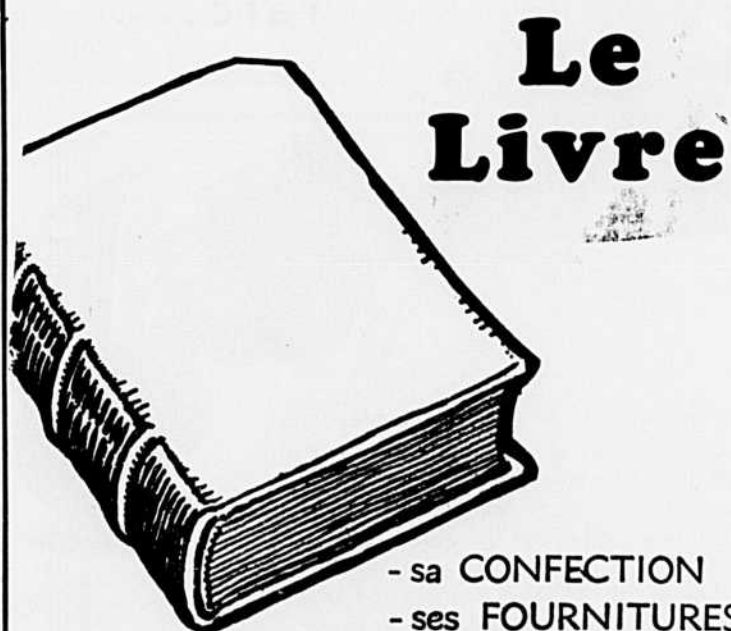
Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet.

Cet ouvrage, exclusivement consacré aux nôtres, est le seul du genre au pays. Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens marquants, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici.

Les «Biographies Canadiennes-Françaises» ont depuis longtemps acquis une importance nationale.

La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

RELIURE DE LUXE ET DE BIBLIOTHEQUE



- sa CONFECTION
- ses FOURNITURES

La confection du Livre, son impression et ses fournitures exigent une foule de choses, telles que la RELIURE DE LUXE et de bibliothèque de diverses catégories, que peu d'imprimeries peuvent se vanter de posséder au complet. Cependant,

Les Ateliers
d'IMPRESSION et RELIURE
du «SOLEIL» (Québec)

sont parfaitement outillés pour ces sortes de travaux. Leurs ouvriers sont d'ailleurs habiles et consciencieux.

«... une simple commande d'essai aura tôt fait de vous convaincre»

NOTRE CONCOURS

SUJET

- Quel parti l'emportera
a) au Canada?
b) dans la province de Québec?
c) dans votre comté?
- Dans la province de Québec combien de sièges le parti vainqueur remportera-t-il?

Les prix seront attribués à ceux qui auront répondu à TOUTES LES QUESTIONS avec le plus de précision.

S'il y a plus de 4 personnes qui remplissent cette condition, le tirage au sort décidera des 4 premiers gagnants, les autres ayant droit à un abonnement d'un an à la RENAISSANCE.

DEPOUILLEMENT: Les réponses seront remises avant le 14 octobre à un comité qui désignera les gagnants et attribuera les prix. Son rapport sera fait sous serment.

COMPTES RENDUS: La RENAISSANCE publiera des comptes rendus les 12 et 19 octobre.

Pour répondre à la première question, disposez trois croix (x) aux endroits que vous choisirez.

Pour la seconde question, placez une croix sur le chiffre que vous croyez le bon (il y a 65 députés fédéraux dans la province de Québec).

Détacher suivant pointillé et adresser à Concours Renaissance, case postale 4018, Montréal.

Nom

Adresse

Comté (fédéral)

PRIX

- 1er prix: \$300 en argent.
- 2e prix: Un passage (aller et retour) en France sur le «Champlain» pour les abonnés de 5 semaines ou plus (valable du 1er novembre 1935 au 1er mai 1936).
- 3e prix: Une encyclopédie Quillet d'une valeur de \$100 (6 volumes).
- 4e prix: Une malle de voyage, d'une valeur de \$60.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
PARTIS																							
CONSERVATEUR																							
LIBERAL																							
de la RESTAURATION																							

(1) Important: Indiquer par une croix sur un des 65 numéros le nombre de sièges que le parti vainqueur remportera dans Québec.

L A F E M M E . . .

Élégances

Le linge de couleur...

Nous ne portons plus de linge blanc : c'est un fait. Seules restent vraiment blanches — à la manière d'autrefois — les « lingerie », ce qui n'est pas du tout la même chose que le linge. Guimpes de mousseline, jabots, grands revers, petits cols, satisfont le goût inné de la femme pour les blancheurs transparentes ou empesées. Mais tout ce qui touche au corps, à l'intimité des sous-vêtements, est harmonieusement coloré pour faire valoir le ton naturel de la peau. C'est un assortiment délicat qui réclame de chacune de nous un coup d'œil d'artiste, (ou de très bons conseils de lingères spécialisées).

Le rose convient particulièrement bien pour le linge courant : outre qu'il est seyant à presque tous les épidermes, il est aussi la nuance solide entre toutes qui, même dans les tonalités les plus fines, résiste le mieux au lavage et à l'usage.

Le rose frais — feuille de rose — est le plus en vogue actuellement : remarquons toutefois qu'il est plus difficile à porter que le rose chair ou le rose-thé. Les femmes qui ne sont plus très jeunes porteront avec avantage un rose un peu saumoné, plutôt pâle que soutenu.

Les blondes fraîches, dont la peau rougit facilement et dont les bras, le cou, les jambes ont une légère tendance à devenir « grenus » et plus colorés que le reste du buste, devront se méfier des roses trop tendres dont la finesse fera tort à leur décolleté. Elles auront souvent raison de choisir du linge bleu-lingerie, bleu-argent, gris-bleu... Pas de vert ! le vert, même le plus doux, exalte les tonalités rouges ou roses de l'épiderme.

Le rose franc est la parure rêvée des peaux de brunes, très hâlées, patinées ou ivoirines... Un épiderme de couleur safran ou terre-cuite n'a rien à craindre (et tout à gagner) du voisinage d'un crêpe de Chine rose, si frais ou si vif

qu'il soit. Les peaux très mates, très lisses, très fines, peuvent seules se permettre le linge vert d'eau ou vert-bisnthe (couleur « risquée » entre toutes, qui tombe si vite dans le vulgaire...).

Le linge mauve-pâle, bleu-mauve, lancé par Olga Hitrovo depuis deux ans déjà, — merveille de finesse et d'élégance, à peine teinté, plus pareil à un reflet qu'à une couleur — convient plutôt pour le soir et les élégances du déshabillé. Nous n'en conseillons pas l'usage habituel, qui serait décevant, mais nous en signalons la rare beauté, l'orté par une rousse à chair blanche, ce linge nacré est une trouvaille d'artiste.

Le linge assorti à la robe tente une offensive amusante, qui correspond à une certaine utilité, pour les sports notamment. Sous la robe de montagne, en lin beige ou en tricot havane, nous apprécions à sa valeur la combinaison ou la culotte de jersey pareil. Pour le bateau également nous aimons des sous-vêtements bleu matelot ou bleu-marine... Le maillot de bain a donné le ton à cette mode confortable, d'un évident intérêt pratique. C'est aussi la seule occasion qui permette à une femme élégante de porter des sous-vêtements blancs... Pour le tennis et le yachting, reparaissent les chemises-combinaison, les culottes fermées en albâtre blanche : mais on les change après le sport. Elles ne sont pas du linge, mais un équipement : la nuance est forte.

Quant au linge noir, très chic, très commode avec les robes du soir noires, il est déplacé en toute autre occasion.

Florence ARVALE

(Du JOURNAL DE LA FEMME)

Que nos lectrices nous fassent des suggestions : elles seront toujours favorablement accueillies.

Tissus et soieries d'automne

UNE des caractéristiques des tissus que l'on portera cette saison, est leur aspect rugueux ; mais, malgré cette rugosité apparente, ils seront en général très souples et très moelleux. On verra beaucoup de boutonnés et des tissus à tissage très inégal. Les tweeds seront également très en vogue et obéissent aux mêmes règles ; ils seront d'épaisseurs diverses, selon qu'ils devront servir pour le manteau, le tailleur ou la robe. Les tissus à fond crêpe, tissé de poils fauves très brillants sont également d'un effet très nouveau.

Les tons préférés seront le vert assez clair, la gamme des bruns chauds, les tons violine et rouille, le nouveau ton moutarde qui a également beaucoup d'adeptes ; comme toujours le noir sera très en faveur.

Quant aux soieries employées pour les robes d'après-midi, elles suivent en partie les mêmes directives que les tissus avec dessins et bouclettes en relief. Elles sont en général très souples et très lourdes. Le satin lourd mat a beaucoup de succès et convient très bien aux robes drapées. Beaucoup de soies naturelles sont employées, mais les rayonnées présentent également de nombreux avantages. Les velours ont toujours beaucoup de succès et l'on en voit énormément dans les collections ; certains sont ciselés et produisent les dessins les plus divers.

Pour le soir, l'on portera de lourds brochés, des velours mats et givrés, des mousselines, un peu de dentelles, des tulles, des chartruses ; les paillettes et les lames restent toujours en vogue.

Les coloris préférés sont les tons pastels.

S. et G.

(De CASSANDRE)



Cette robe dont le genre est très en vogue cette saison d'automne se portera très bien durant l'hiver.

Modèle BUTTERICK

Vieilles coutumes matrimoniales

Il existe encore, en 1935, en Provence, de pittoresques coutumes datant du Moyen Age.

En voici une : la jeune fille à marier confectionne elle-même un délicieux gâteau que l'on nomme « fougasse ». Elle dispose ce gâteau avec un pot de vin aux environs de sa maison. Certaines vieilles maisons comportent d'ailleurs des niches ménagées à cet effet dans les murs.

Lorsque le prétendant découvre la fougasse il mange le gâteau et boit le vin. Il laisse alors dans la niche ou la cachette un chapeau ou un mouchoir de soie. Cela signifie « Voulez-vous m'épouser ? » La jeune fille donne la réponse, le dimanche suivant, en portant ostensiblement le chapeau ou le mouchoir en allant à la messe. Quelques semaines plus tard le mariage a lieu.

Si, pourtant, la jeune fille a préparé la fougasse en manière de plaisanterie elle répond « non » au soupirant en lui offrant une poignée d'avoine.

Il est encore courant en Provence d'arrêter le cortège nuptial. A cet effet une corde garnie de fleurs est tendue en travers de la rue et le cortège ne peut passer que lorsque le mari a payé rançon aux bandits de Cupidon.

D'autre part, si une jeune fille épouse un jeune homme d'un autre village, ses anciens amis barricadent la route jusqu'à ce que l'époux ait payé à boire à tous. Cette coutume, loin de déplaire à la jeune fille, la flatte d'autant plus que les assaillants « aimables » sont plus nombreux.

Pendant la nuit de nocces les amis viennent aussi donner aubade aux jeunes mariés. Parfois, c'est de la réelle musique mais le plus souvent un terrible charivari. Dans tous les cas, le marié doit payer les musiciens.

Petit album

Il y a des femmes qui traversent la vie comme ces souffles des printemps qui vivent tout sur leur passage.

Une femme vertueuse a dans le cœur une fibre de plus ou de moins que les autres femmes : elle est stupide ou sublime.

La grâce n'appartient guère qu'aux natures délicates.

Les yeux et le cœur sont trop souvent la source du jugement des femmes.

La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas.

La beauté féminine

Ce qu'on en a dit

Aristote regardait la beauté comme un don, le philosophe Bion comme un bien pour les autres, Socrate l'envisageait comme un tyrannie de peu de durée; Théophraste comme une tromperie muette, Théocrite comme un beau mal et Carnéade en parle comme d'une reine sans garde.

Démade, dans Stobée, déplore le sort des personnes qui ne sont que belles. Plutarque raconte qu'un garçon ayant aperçu le bras de Théano, femme de Pythagore, pendant qu'elle s'habillait, s'écria : « Voilà un beau bras. »

— Il n'est pas au public, répondit Théano.

Romanciers et poètes se sont accordés, depuis l'origine des littératures, à faire de la beauté féminine le ressort de toutes leurs intrigues et aussi la cause de tous les malheurs, malheurs pour ceux qui sont entraînés par cette beauté et malheurs pour celle qui possède ce don fatal. Hélène de Sparte, Armide, Héro, Dona Maria de Padilla, Dona Sol, Carmen, Manon Lescaut, etc..., traînent autour d'elles une atmosphère de mort, de deuil et de guerre.

Thème éternel sur lequel les poètes, les dramaturges, les conteurs et les philosophes ont brodé et broderont longtemps. La Beauté et la Mort, comme deux sœurs, sourient toujours aux dernières pages des grandes œuvres littéraires. Et, pourtant, la beauté est apparue à certains comme une excuse suprême. Dans un admirable poème sur la Tyndaride, M. Henri de Régnier nous montre Hélène de Sparte descendue aux enfers et entourée par les ombres menaçantes de ceux qui périrent à cause d'elle :

Sur Celle qui descend à l'Infernal [séjour,

Vont-ils venger au fond de la nuit [souterraine

Le cruel souvenir de leurs terrestres [jours ?

Leur attente sans voix halète sans [haléine.

Non; tous, debout, les bras tendus [vers la Beauté,

Au lieu de la maudire, eux qui sont [morts pour elle,

D'une bouche muette où nul cri n'est [resté,

Acclament en silence Hélène toujours [belle.

On le voit, M. Henri de Régnier renouvelle en faveur de l'épouse de Ménélas, l'absolution déjà donnée par les vieillards d'Homère.

E. G.

La grève des flots

Depuis des années il règne un peu partout une véritable épidémie... C'est la manie, à l'état latent, endémique, de se mettre en grève. Cette maladie se propage de bas en haut et de façon inattendue dans les classes que l'on aurait cru immunisées contre ce mal vulgaire... et pour cause !

Oh ! soyez tranquille, je ne ferai ni polémique, ni controverse ; je ne veux que vous amuser un peu en vous disant l'histoire d'une grève très originale, ma foi !

Cela se passait il y a longtemps, longtemps, et je n'ai pas connu les témoins, il se peut même qu'il n'y ait pas.

Il y a très très longtemps une troupe de théâtre de troisième ordre donnait avec beaucoup de succès, dans une petite ville des Etats-Unis, une pièce à grand effet dans laquelle une tempête furieuse jouait un rôle important.

Pour rendre l'effet des flots en courroux plus saisissant, le régisseur recruta en ville une quinzaine de grands gamins qu'il transforma en autant de vagues déréglées.

A cette époque on employait des procédés très primitifs pour la mise en scène. Ainsi, dans cette pièce avant le lever du rideau, on échelonnait les figurants invisibles sur trois ou quatre rangs au fond de la scène et l'on étendait sur leur tête une immense toile verte bouteille qui représentait l'Océan Atlantique !

Ensuite, tandis que dans les coulisses un sinistre coup de tonnerre en tête donnait le signal de la tempête, surgissait un génie marin, gros homme en maillot, perruque rousse et ailes bleu tendre qui étendait majestueusement les bras et chantait :

« Vagues, réveillez-vous ! Réveillez-vous ! » Et les jeunes « Flots » se mettaient à sauter, à bondir, à se heurter en désordre, lançant, à l'aide d'un soufflet, du plâtre par les trous de la toile, pour imiter l'écume des flots d'une mer déchainée.

C'était à s'y méprendre... pourvu qu'on n'y regardât pas de trop près.

La pièce faisait fureur dans la ville, les recettes avaient triplé et le directeur enthousiasmé augmenta de moitié les appointements des acteurs.

Il oublia pourtant les « Flots ». Or, comme on parlait surtout de la scène de la tempête et que c'était là le clou de la pièce, les « Flots » s'étaient imaginés qu'ils pouvaient s'attribuer les trois quarts et demi du succès.

Avec cet espoir, l'ambition leur était venue naturellement. Leurs

prétentions avaient grandi et, en présence de l'oubli offensant du directeur, ils avaient fini par se persuader qu'on voulait les exploiter, les tenir dans l'ombre parce qu'on était jaloux de leur triomphe.

Ils étaient d'aussi bons acteurs que les autres ! Telle était leur opinion.

Après plusieurs conciliabules arrosés de beaucoup de bière, la Mer dépêcha deux « Flots » au directeur pour lui déclarer qu'elle se mettrait en grève s'il n'augmentait pas le salaire de moitié.

Devant de telles prétentions, le régisseur envoya la Mer et ses représentants... au diable !

Furieuses d'un tel affront, les quinze vagues jurèrent de se venger. Le soir même, les vagues prirent place dans l'ordre habituel. Elles se laissèrent recouvrir de la fameuse toile verte bouteille comme des ondes qui ne roulaient aucune pensée de révolte.

Le rideau se leva, on entendit dans la coulisse gronder le tonnerre en tête ; deux livres de pois secs agités dans un grand crible imitèrent le bruit du vent et de la grêle, on produisit des éclairs fantastiques et d'une voix sépulcrale le Génie chanta : « Réveillez-vous ! Vagues, réveillez-vous ! »

Mais la mer n'ondulait même pas : c'était la Mer Morte dans un de ses calmes plats.

Le vent des petits pois redoubla ses sifflements, la feuille de tôle s'agitait avec frénésie, les éclairs se succédèrent sans arrêt, mais les vagues restèrent pétrifiées.

Bouillonnant de rage, le régisseur s'élança dans les coulisses, souleva un coin de la toile verte et la voix rauque et étouffée, le poing menaçant :

— « Que faites-vous donc, les vagues ? N'avez-vous pas entendu le signal, imbéciles ? »

— De Quoi ? La mer se met en grève ! C'est-y des vagues de dix sous ou des vagues de vingt sous que vous voulez ? Les celles de dix sous grouillent pas. »

Pendant ces pourparlers, la basse s'enrouait à crier : « Réveillez-vous », la grêle et le vent faiblissaient, la provision d'éclairs diminuait et le public impatient réclamait sa tempête.

Il fallait céder... le directeur promit les vingt sous.

De suite, les vagues se soulevèrent comme fouettées par un cyclone, elles roulèrent, s'élevèrent, s'entrechoquèrent, écumèrent. Ce fut la plus belle tempête de la saison !

Hélène ROLLIN

Le charme exquis d'un objet rare....



Pour qu'un cadeau fasse vraiment plaisir, il faut qu'il réussisse à exprimer la délicate attention d'avoir été choisi personnellement, d'être un hommage discret au bon goût de celle ou de celui qui le reçoit. Or, il suffit de visiter la galerie des cadeaux, chez Eaton, pour y trouver une sélection particulièrement heureuse de jolis objets d'art et de bibelots français, italiens, danois, suédois ; pour y découvrir d'adorables poupées Lenci dont le mutin minois se reflète dans l'argenterie finement ciselée d'un George Jensen ou dans le cristal et la verrerie d'un Lalique, pour voir, comme Edmond Rostand... des siècles de finesse, des siècles de victoires sur la lourde matière totalisés.

Galerie des cadeaux, deuxième étage

THE T. EATON CO. LIMITED
DE MONTREAL

Qualité ET Chic



NOUS vous invitons cordialement à suivre l'exemple des nombreuses élégantes qui, depuis quelques jours, viennent voir notre nouvel assortiment de robes de velours et de crêpe, nos manteaux d'hiver faits de draps magnifiques et de tweeds de fantaisie garnis de renard, de loup, de raton, de blaireau, d'écureuil, de putois, de lynx, de caracul, de genette, etc.

Nos prix sont exceptionnellement bas

Pour jeunes filles, tailles allant de 13 à 19, de 14 à 20 et de 14½ à 20½.

Pour dames, tailles allant de 36 à 44, de 34½ à 40½ et de 42½ à 50½.

Kahn Brothers, Limited

858 est, rue Sainte-Catherine
(vis-à-vis de Dupuis Frères)

La mention du journal LA RENAISSANCE vous vaudra un escompte de 10%.

... E T L A M O D E

Pour avoir de beaux bras

Pourquoi ces bras décharnés chez les dames ? Parce qu'ils sont de moins en moins « cultivés ». Le progrès diminue chaque jour davantage l'effort de l'individu. Les bras s'atrophient parce qu'ils ne servent plus à grand-chose. Les êtres primitifs parviennent beaucoup plus souvent que nous à leur développement intégral par la pratique instinctive des exercices naturels et utilitaires. La femme sauvage porte son enfant, nage, grimpe, déplace des objets lourds, bref emploie ses bras, que la nature lui a donnés dans ce but. Aussi est-il nécessaire que les femmes civilisées remplacent les exercices naturels qu'elles ne font plus par une série de mouvements de culture physique artificiels, mais d'un effet identique.

C'est aussi pour éviter une musculature excessive que la femme doit choisir avec infiniment de prudence ses exercices quotidiens. Ceux qui conviennent aux hommes risqueraient de lui donner un résultat navrant, en ne développant que les biceps, ce qui est inutile et inesthétique. Il faut que le bras soit un peu charnu au lieu d'être gras. Il y a exactement onze muscles moteurs du bras qu'il s'agit d'entraîner harmonieusement à chacun desquels il faut donner son galbe normal. Ce qui est laid, c'est que l'un d'eux soit exagérément saillant, alors que les autres sont à demi atrophies. Pour que le bras soit beau, rond et ferme, ce qu'il faut faire travailler c'est, plutôt que le biceps ou le triceps, toute cette végétation fibreuse que les anatomistes ont baptisée de noms barbares, qu'il s'agisse du grand palmaire, du rond pronateur, du cubital postérieur ou du brachial antérieur.

Dans ce but, voici quelques exercices, auxquels vous pourriez vous livrer chaque matin, en ayant soin de les faire davantage en souplesse qu'en force. Encore une fois, est-il nécessaire d'ajouter que tous ces mouvements doivent être intercalés entre ceux d'une séance complète, qu'il est indispensable à toute femme soucieuse de la vraie beauté d'exécuter chaque jour devant une fenêtre entrouverte ?

Premier exercice. — Allonger verticalement les avant-bras comme si une résistance très forte s'y opposait. Puis revenir à la position première en mettant les mains à la nuque. Ne jamais hausser les épaules. (Exécuter dix fois de suite.)

Deuxième exercice. — Faire pivoter simultanément les épaules en commandant à un mouvement des avant-bras tel que soit toujours conservé un angle droit entre le bras et l'avant-bras. (Exécuter dix fois de suite.)

Troisième exercice. — Lancer d'une main à l'autre un ballon de quatre livres environ en conservant, sans raideur, les bras tendus horizontalement. Accompagner ce mouvement d'un balancement de tout le corps et d'un fléchissement alternatif des jambes. (Exécuter dix fois.)

Quatrième exercice. — En tenant un ballon entre les deux mains et dans l'axe médiane du corps, l'élever verticalement au-dessus de la tête, puis le rabaisser jusqu'à ce que les bras soient tendus vers le sol. Il faut éviter de soulever les épaules et de bomber le ventre. (Exécuter dix fois de suite.)

Cinquième exercice. — Le corps tendu horizontalement, fléchir les bras jusqu'à ce que le visage touche le sol et se redresser en ayant soin de rester absolument raidie. (N'exécuter que cinq fois, de manière à ne point trop développer les biceps.)

Et voilà ! Surtout, n'exagérez pas. N'exécutez pas ces mouvements plus souvent qu'il ne faut. Si vous le pouvez, faites beaucoup de natation et, lorsque vous jouez au tennis, veillez, le lendemain, à faire davantage d'exercices du bras gauche que du droit. Et je vous donne deux mois au plus pour avoir les bras qu'il nous est permis d'imaginer à la Vénus de Milo !

Michel ARBAUD

Tous droits réservés par l'ALL. Reproduction, même partielle, interdite.

Qui a dit le premier ?

— L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Voltaire, dans *Œdipe* (Acte 1, scène 1), Philoctète parle de l'amitié d'Hercule.

...

— Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.

Beaumarchais, dans *Le Mariage de Figaro* (Acte 5, scène 3) met ces paroles dans la bouche de Figaro.

...

— Chacun est artisan de sa propre fortune.

Mathurin Régnier (Satire XIII).

...

— Sévère mais juste.

Nadar dans la *Revue Comique à l'usage des gens sérieux*. Il s'agit du pion de la pension *Pet-de-Loup*, lequel était « sévère mais juste ».

...

— Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

Ces mots sont une parodie de la tragédie lyrique de Roland par Quinault, où il était dit : « Quand on prend de l'amour, on n'en saurait trop prendre ».

Licence de mariage

Les Françaises n'ont pas le droit de voter, mais elles en ont pas mal d'autres qui valent bien le morceau de papier assez décevant qu'on met périodiquement dans une boîte symbolique. On a appris en effet avec surprise que jusqu'à ce jour les institutrices de Londres n'avaient pas le droit de se marier et si on l'a appris c'est grâce au vote du Conseil municipal qui par 76 voix contre 37 a décidé qu'à partir du 1^{er} août les institutrices et professeurs femmes pourraient convoier et que celles qui avaient dû démissionner pour se marier pourraient être réintégrées sur leur demande. Il faut reconnaître que c'est une femme qui mena l'attaque contre ce célibat pédagogique, mais il faut dire aussi que c'est une autre femme, également conseillère, qui se mit à la tête des 37 opposants.



Pour être parfait, un manteau de fourrure doit être d'une belle coupe. Voici un manteau trois-quarts très élégant en « broadtail foncé ». Cette illustration donne une idée des modèles exclusifs de HOLT, RENFREW and Co., Limited.

Les petits secrets de beauté

Pour ou contre l'épilation

Il ne faut pas se dissimuler que l'usage excessif des épilatoires durcit les duvets et les fait repousser plus abondamment et plus gros qu'au début. N'employez donc l'épilatoire qu'avec beaucoup de réserve et seulement si c'est très nécessaire.

Nous estimons — d'accord avec beaucoup d'esthètes — qu'un léger duvet blond également réparti sur les bras et les jambes n'a rien de choquant et peut même passer pour un attrait original (assez piquant, sans jeu de mots). Ce qui est laid et donne l'aspect négligé, ce sont les poils noirs, disposés en plaques irrégulières.

Aussi longtemps que possible, évitez les procédés chimiques et préférez l'épilation à la pince, à la cire, plus longs, plus douloureux, mais qui ne créent pas d'accoutumance.

Pour le visage, le seul procédé réellement radical, c'est l'électrolyse : il vaut donc mieux réserver toutes ses ressources pour s'offrir ce traitement libérateur (et le plus tôt sera le mieux).

Certains produits épilatoires vendus sans garantie de fabrication, sans marque, ont le grave inconvénient de faire tomber les cheveux chez les personnes qui y sont prédisposées : on explique ce phénomène par l'imprégnation toxique qui se fait au niveau de la peau et qui passe dans le sang. Assurez-vous donc, mesdames, de la qualité supérieure de votre crème ou lotion épilatoire : c'est plus grave qu'on ne croit.

Les masques toniques

Depuis fort longtemps les femmes coquettes préparent elles-mêmes des

masques au blanc d'œuf battu : on casse un œuf très frais, on sépare avec soin le jaune — qui servira pour le nettoyage des cheveux — et on agite pendant quelques minutes le blanc de manière à le faire mousser (sans toutefois aller jusqu'à la consistance du blanc d'œuf meringues). On étale ce blanc comme une crème épaisse sur le visage et le cou : on laisse sécher et on garde pendant un petit quart d'heure. Le blanc resserre la peau et agit comme un astringent tonique. On lave ensuite à l'eau tiède.

Un autre masque — vendu dans un célèbre studio — se présente comme un « masque de boue » et il agit merveilleusement sur les peaux irritées ou flétries. Il est très facile à faire soi-même. Il suffit de délayer dans de l'eau tiède une cuillerée environ de poudre spéciale : on obtient une crème assez épaisse que l'on étend comme le blanc d'œuf. Cette crème durcit et sèche : on la garde un quart d'heure ou même davantage (les personnes dont la peau est grasse peuvent le garder une demi-heure). On ôte le masque en tamponnant le visage à l'eau tiède : on étend ensuite sur la peau un peu de lait d'amande ou de crème de beauté adoucissante. Le visage reprend beaucoup de fermeté et d'éclat à la suite de cette application. Les personnes qui s'en servent régulièrement, une fois par semaine environ, peuvent se passer de massage et de « tonique » pendant un ou deux mois. C'est donc une excellente recette de vacances.

E. B.

(Du JOURNAL DE LA FEMME)

Les voiles dans le soleil couchant

Par la fenêtre de l'hôtel.

On voit le port à l'onde lasse,
Et l'on croit, derrière une glace,
Être en face d'un grand pastel.

Sur les quais aux bords anguleux,
On peut voir, à l'heure où l'on dîne,
Comme des voilettes d'ondine,
Pendre aux mâts les longs filets bleus.

Sur l'eau rose et verte qui dort,
Voici que se gonfle une voile,
On croit voir s'animer la toile,
On croit voir bouger le décor.

Comme une aile de goéland
La voile brune s'ouvre et glisse,
Là-bas, là-bas sur la mer lisse,
Les bateaux prennent leur élan.

Ils vont deux par deux sur la mer,
Courir l'éternelle aventure,
Sous le grand rectangle de bure
Qui s'arrondit au souffle amer.

Aux derniers rayons du soleil,
Les tons bruns des voiles écloses
Prendent parfois des teintes roses
Et parfois un reflet vermeil.

Et toi — ne sois pas méchant —
Tu penses aux robes de toile
Que ferait cette grande voile
Si dorée au soleil couchant.

Raymond GENTY

De l'importance du décor

On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres. On ne boit pas le champagne dans des quarts en fer-blanc. Voilà deux points acquis.

Le décor, ce site dont nous croyons orner nos vies, nos pauvres vies passagères et insignifiantes, a-t-il moins d'importance ? On néglige trop cet aspect-là des choses. Un député bien inspiré fonderait sa réélection sur un programme sagement étudié qui tendrait à mettre en harmonie l'existence de ses électeurs et le paysage où cette existence est condamnée à se dérouler. La vie qu'on nous fait n'est déjà pas si joyeuse qu'il la faille passer en un cadre qui heurte en nous tout ce que la publicité a laissé subsister de sensibilité artistique.

Le fond ne peut être le même pour un drame sanglant ou pour une déclaration, dirons-nous d'amour ? Copeau commettrait une erreur, s'il faisait tourner l'orgue de Fualdès dans les tentures qui servaient pour Roméo.

Ce sont de ces détails que ne sentent pas les hommes bien équilibrés, ceux qui savent comment on peut gagner beaucoup d'argent. Il faut être femme, ou avoir déjà les nerfs malades, semble-t-il, pour souffrir d'un décor mal

planté ou aux couleurs inadéquates. Et pourtant ! La Joconde reçoit dans son salon carré, et qui oserait dire : « Je l'aime », à la Vénus de Milo, dans une chambre borgne où le papier des murs, pisseux, se décolle ? Que de jeunes idylles ont péri, à la fleur de leur printemps, qui durent leur triste sort au cadre mal choisi !

Une erreur sur le choix du décor, si le monde était sage, devrait blesser comme une faute d'orthographe. Mais l'orthographe reste la perfection des pauvres en esprit, qui ignorent tout du style et de leur propre rythme intérieur...

Vous avez eu naguère, Maryse inaccessible, un geste qui prouva ce qu'en vous perdait le théâtre et l'art de la mise en scène, et ce que gagnaient les salons. Avec cette intuition qui distingue votre sexe, n'avez-vous pas choisi, au jour où vous vouliez me dire que vous ne m'aimiez pas, ce lieu exactement voisin de deux cimetières ? Ce jour-là, j'ai compris quelle artiste le monde négligeait en vous.

J.S.

(Le « Journal de Genève »)

Un peu de culture physique

Les exercices de culture physique les plus simples donnent souvent des résultats surprenants, qu'on n'osait même pas espérer aussi complets. Mais encore faut-il pour cela qu'ils soient bien exécutés.

Une des premières choses à observer est que le corps doit être parfaitement à l'aise, débarrassé de tout vêtement trop serré, trop engonçant.

On doit aussi faire très attention à ce que les membres qui exécutent les mouvements soient énergiquement tendus. Pas de bras, de jambes levés mollement. Il faut se tenir extrêmement droit et faire élévations et flexions nettement et complètement. Au cours des exercices, vous devez avoir l'impression que les muscles « tirent ». Observez-vous bien si vous voulez obtenir le maximum de votre culture physique.

(de MADAME)

MESDAMES !

Pour améliorer votre ligne, avoir une apparence svelte, juvénile, prenez le vrai correctif de l'organisme :



Le Thé des Antilles

du Dr Dark. Traitement facile, nombreux certificats de guérison, circulaire sur demande.

Pharmacie FORGET

551 est, rue Ontario, Montréal.
Pharmacie H. P. BARRY,
122 rue St-Joseph, Québec

LE LAIT

est un agent naturel de reconstitution

Du moment que vous vous sentez faible, prenez du lait. L'action alcaline du lait frais fortifie l'organisme.

Le lait détruit les acides qui se sont accumulés dans le sang. Aussi a-t-il une action bienfaisante sur les nerfs. La réserve d'alcalins qu'il fournit au corps ne vous rend pas seulement votre énergie première, mais elle vous donne une énergie nouvelle.

N'oubliez pas que le lait est un agent naturel de reconstitution et prenez-en un verre matin et soir.

COOPERATIVE
LAIT et CREME MONTREAL

4101 EST, RUE NOTRE-DAME

Tél. AMherst 2171

A. MERCIER

E. E. DION



FOURRURES DE QUALITÉ

Coupe garantie par un dessinateur diplômé
Nous remodèlerons ou réparerons vos fourrures et leur donnerons l'apparence du neuf.

MERCIER & DION

2117 est, rue du Mont-Royal
près de Delorimier Tél. FRontenac 2711

LA VIE DES SPORTS

La montée de l'astre noir

Mardi, le 24 septembre dernier, le match Baer-Louis était pour des milliers de personnes le fait le plus important du jour, un fait qui reléguait à l'arrière-plan l'affaire pourtant cruciale de l'Éthiopie. Le knockout au quatrième round, par lequel s'est terminé le match, met certainement fin à la carrière pugilistique de Max Baer. Le Juudo-américain, à peine âgé de 26 ans, n'a personne à blâmer que lui-même pour sa défaite cuisante. Depuis six ans, il marchait de succès en succès et, grisé par des victoires sensationnelles et faciles, il s'était lentement laissé aller à l'arrogance : il a négligé l'entraînement rigoureux et constant, impérieusement requis de quiconque aspire à se tailler une place de choix dans le domaine de la boxe. Alors qu'il était champion, on le voyait plus souvent dans les music-halls et les boîtes de nuit de Broadway que dans les gymnases. Aussi dut-il baisser pavillon devant un adversaire certes inférieur, mais en forme parfaite : le champion actuel Jimmy Braddock. La leçon qui lui coûta le championnat fit ouvrir les yeux à Max Baer. Il se remit courageusement à la besogne. Malheureusement pour le solide gaillard, tout son travail opiniâtre ne put réparer les déficiences physiques causées par Vénus et Bacchus.

Dès le son du gong, le jeune noir de 21 ans porte des coups tels que la fin du premier round ne fait plus de doute quant à l'issue inévitable du match. Les trois autres rounds sont la répétition du premier. Baer n'offre au-

cune résistance sérieuse devant les coups précis de Louis, logés au corps et à la tête avec la force d'un marteau-pilon. Il s'avère impuissant à esquiver et à riposter. On dirait que l'attaque foudroyante du noir l'a paralysé dès l'ouverture des hostilités. Pour atténuer la portée de l'avalanche de jabs, d'uppercuts, etc., il se contente, en guise de riposte, de se cacher la figure. Le grand champion qu'il était il y a un an à peine fait pitié à voir avec sa face tuméfiée et le sang qui gicle de la bouche et du nez. Aussi bien, quand Louis lui donne le coup de grâce et le fait s'effondrer définitivement pour les dix secondes réglementaires, la foule ne peut s'empêcher de pousser un soupir de soulagement. Et tandis que l'arbitre reconduit Louis dans son coin aux applaudissements frénétiques surtout du monde noir de Harlem, Baer reste assis, les bras pendants et les yeux hagards : une loque humaine, l'ombre de lui-même. *Vae victis...*

La presse britannique a sonné la note juste quand, avant de donner les péripéties du combat, elle disait judicieusement : « Nous venons d'assister à un meurtre légalisé où l'on a permis inconsidérément à Max Baer de faire face à Joe Louis ». A cette juste affirmation on ne manquera pas de répondre qu'empêcher le match aurait créé un précédent susceptible d'ouvrir la porte à l'arbitraire. L'argument n'est pas à rejeter, car on a vu des boxeurs titubants et chancelants faire un suprême effort et parvenir à vaincre l'adversaire par un

coup bien placé. Pour notre part, nous avouons qu'il est infiniment difficile de dire qui a raison. Se prononcer serait se placer les doigts entre l'arbre et l'écorce. « Dans le doute, abstiens-toi. »

Mais pourquoi Baer a-t-il interrompu ou diminué son entraînement après son match avec Braddock ? C'était faire preuve de peu d'intelligence de son propre intérêt. Pour les profanes, disons que l'entraînement d'un boxeur est dur, fastidieux et terriblement assommant. L'athlète le mieux disposé ne peut s'empêcher à un moment donné de manifester de la lassitude. Le système nerveux est tendu au paroxysme et, pour tout dire, les coups reçus à la tête par exemple finissent tôt ou tard par affecter le cerveau, sans compter les dangers que courent l'ouïe et la vue. La boîte crânienne, si sensible sous tout rapport, ne manque jamais de se ressentir cruellement d'avoir été heurtée sans ménagement. Rares sont donc les boxeurs à l'intelligence supérieure. Ils ont tous à peu près des figures patibulaires, presque idiotes, abruties en quelque sorte par la monotonie d'un entraînement implacable. Or la lassitude dont nous avons parlé se traduit invariablement par un arrêt subit du régime imposé à l'athlète, qui se livrera alors aux pires excès, incapable de contenir plus longtemps les débordements du vieil homme.

Ainsi s'explique la descente vertigineuse d'idoles, bâties apparemment de granit. Car s'il est pénible d'atteindre par l'entraîne-

ment la perfection physique, il est presque impossible de la retrouver si par hasard on l'a perdue. L'exemple pitoyable et mérité de Baer ne fait que confirmer cette règle.

Contrairement aux autres sports professionnels, où à l'appât du gain certes légitime se joint une inclination naturelle à les pratiquer, le boxeur ne combat que pour arrondir son pécule. Le pugiliste n'a donc rien de l'athlète. Il est bon de le bien noter lorsqu'on traite de boxe.

Au moment où le monde de couleur est en effervescence à propos du conflit italo-éthiopien, la victoire décisive d'un noir fouette le courage et le nationalisme latent de ces *minus habens*, de ces ilotes qui sont en définitive les noirs américains. L'écrasement d'un blanc par un des leurs prélude en quelque sorte à leur débordement en Amérique du Nord sur les Blancs omnipotents. C'est ce que doit penser tout Harlem déchantant de joie après le triomphe de Louis. Quand on sait la réputation instinctive et le dédain qu'a du noir l'Américain moyen, on est en droit de se demander si on n'arrêtera pas net Louis avant qu'il touche le but pugilistique suprême : le championnat poids-lourd du monde. A moins d'un revirement ou d'une formation profonde du sentiment public américain, assisterons-nous à une répétition de la bouffonnerie rencontre Johnson-Willard, à la Havane ?

Jean-Robert BONNIER

Esquisse d'une histoire du sport

(Des NOUVELLES LITTÉRAIRES)

SUITE ET FIN

Avec le triomphe de Rome, l'heure du matérialisme accablant paraissait sonnée. Le sport, qui, quoi qu'on en pense, se nourrit peu de matérialisme, n'y trouvait que faiblement son compte. Cependant, la réaction est proche. Elle va s'appeler le christianisme ; réaction toute-puissante.

Mouvement si fort qu'en vérité, nous en ressentons les vifs remous à quinze siècles de distance. La Loi, durant ce laps de temps, sera — elle était hier encore — que le corps, en effet, ne compte pas, que se soucier de lui est superflu, que le dénuder est infâme. Conception qui porte en soi l'implicite condamnation de l'épanouissement physique. Sans doute, on voit tout en quinze siècles ! Sans doute l'instinct profond est là, de races saines qui veulent vivre, et dont naivement les jeunes couchés sentent, aux premiers rayons de soleil, sordre de leur organisme l'appel à la dépense musculaire. Les prêtres ne condamnent pas toujours si sévèrement le jeu corporel ; les suzerains se plaisent souvent, dessous le chêne seigneurial, à présider aux amusements athlétiques de leurs vassaux. C'est le temps où, timidement, dans les fêtes villageoises, en France surtout (le Français est « allant et batailleur ») apparaissent ces sports populaires dont aucun de ceux qui s'y adonnent n'entreverrait la vogue future, que ce soit la joute, la quintaine, la paume, aïeule du tennis, la crosse, mère du hockey, du golf, la soule, ancêtre du football. Mais attention ! Pour pratiquer pareil « desport » (le nom aussi est de chez nous), la logique d'accord avec l'instinct vous conseillerait de vous dévêtir ; les lourds habillements que maintient farouchement la religion brisent dans l'œuf toute progression technique, partant d'instinct.

On ne peut ne pas dire un mot de la Chevalerie considérée de l'angle de l'histoire sportive. Bref moment, mais essentiel ! C'est celui où rien que pour pouvoir porter cet encapuchonnage de métal que constitue l'armure complète avec casque, haume et cuirasse, le preux-géant se doit d'avoir développé aux extrêmes limites ses capacités athlétiques. A l'abri sous son blindage, quelle robustesse et résistance il lui faut, sur le champ de bataille, pour faire tourner à bout de bras l'épée massive, ou pour enfler de sa lance des grappes entières de manants ! Cela c'est la guerre, son élément ! Mais c'est à peine si ses tournois-divertissements sont moins cruels ; en tout cas, il lui nécessite tout autant de vigueur et de coup d'œil. Ce qui paraît digne, avant tout, d'être noté chez ces paladins, c'est l'apparition — la première — d'un certain idéalisme que nous sommes tentés

d'appeler sportif. Grâce aux troubadours, grâce à la religion — recense d'un trésor de justice et de pitié — ces chevaliers bardés de fer, champions splendides, sont animés d'une inspiration morale que l'athlète grec même n'a pas connue. Leur force brute, leur puissance quasiment invulnérable, au service de quoi les mettent-ils ? De la dame de leurs pensées, de la justice, de la foi, puisque ces héros — inventeurs aussi de l'amour sentimental — seront également des Croisés. Respect de la chose jurée, de l'adversaire, du résultat ; horreur du mensonge, choix vite fait entre la mort et la trahison ; nous voyons s'esquisser déjà, en ces temps de fer du treizième siècle, un schéma de la « religion » qui nous est chère aujourd'hui.

Que leur manque-t-il pour incarner à leur tour un « instant sublime » du sport et de l'humanité ? Pas grand-chose. Simplement un peu d'esprit, dirons-nous, démocratique. Ils vivent dans leurs formidables armures, un peu en marge de l'humanité, séparés par leurs cuirasses et leurs cuissards de leur propre corps... Mais les premiers coups de canon qui retentissent à travers l'Europe — 1350, invention de la poudre — leur portent des coups mortels.

Formidable brassage encore celui de la Renaissance. Les Français, race semi-nordique, passent les Alpes, et sentent refluer leur atavisme latin et grec. Un Michel-Ange, superbe athlète, un Léonard, fier, à trente ans, de la vigueur de ses muscles autant que de son génie pictural, vont servir de modèles et de maîtres. La cour de France se met de pair. Le vieux don corréol gaulois ressuscite et fait des merveilles. Tournois, carrousels, parties de chasse et de longue-paume, concours de course et de sauts ; Rabelais théoricien, et Montaigne navré d'être malingre ; François Ier, premier lutteur de son temps, et qui « tombe » Henri VIII au seuil de l'entrevue du Drap d'Or ; impétueux élan du Français vers l'accomplissement harmonieux d'une destinée d'homme complet.

Mais, après des oscillations qui occupent deux générations, notre civilisation — qui tient la tête de l'Europe — va se décider, pour trois siècles, en faveur d'un « idéal noble ». Elle l'emprunte bien plus aux Latins qu'aux Grecs, infiniment moins connus ; elle leur prend leur sens du décor, du faste, de la discipline, d'une tenue un peu guidée. La guerre, l'organisation, les lettres, les arts, et leurs pompes, c'est tout le siècle de Louis XIV. L'Eglise veille à ses côtés, tutélaire mais hautaine, ennemie plus que jamais de la libération du corps, et de l'abominable nudité. Que ferait le sport

sinon de venir, avec sa « beauté du diable » et les grimaces de ses efforts troubler l'ordonnance majestueuse de fêtes soigneusement réglées ? Insuffisamment « distinguée » la passion disparaît toute des carrousels qui ne sont plus que de simples exhibitions.

Le dix-huitième siècle emboîte le pas. Lui qui remet tant de choses en question ne s'inquiète nullement de savoir si la culture de son corps est un des premiers devoirs de l'homme. Seul Jean-Jacques... Mais Rousseau est un homme de nos jours, égaré deux siècles plus tôt. De même que on trouverait, chez lui, les principes du socialisme, de la musique, du tourisme modernes, l'Emile pose les fondements d'une méthode d'éducation physique et morale, « naturelle », en des termes que pour la plupart, ne désavouerait pas Hébert.

Passons la Révolution, l'Empire, magnanimes époques, mais où l'homme ne semble pas penser — bien que l'influence de l'Eglise faiblisse — que son corps puisse être fait pour autre chose que pour la bataille et l'amour. Le recul fait défaut encore. Mais nos petits-neveux, j'en suis persuadé, s'apercevront que la moitié — environ — du dix-neuvième siècle fut un des pivots décisifs de l'histoire de l'humanité. Depuis bien plus d'un millénaire, le corps, nous l'avons montré, était région presque inviolable. L'esprit était tout. C'était vers les thèmes « supérieurs » religieux ou métaphysiques que, nécessairement, les recherches de tout « intellectuel » se portaient. Or, voici que tant de convulsions politiques, militaires, sociales, réclament brutalement le philosophe dont les yeux se tournaient vers le ciel, vers le spectacle du monde réel. La religion, la métaphysique n'ont rien empêché des horreurs que le monde vient de voir s'accomplir. Nouvel effacement de la foi ; énigmatique sort de l'homme. Une revanche lui est-elle promise là-haut ? Est-ce bien sûr ? En attendant : « *Défroque si l'on veut, ma défroque m'est chère* », redirait le bourgeois français après le bonhomme Chysale.

Cause ou résultat, c'est l'époque d'incommensurables inventions qui conditionnent l'évolution industrielle, matérialiste — mais dans un sens bien élargi — de l'ère nouvelle où l'Europe s'engage. La chimie prend rang de science précise ; Jacquart vend le métier, Papin la machine à vapeur. C'est Claude Bernard, c'est Pasteur, précédant Forest et Branly. Avènement d'un ensemble de sciences, toutes appliquées à accroître les possibilités de notre corps. A ce titre, la culture physique, branche de l'hygiène ou de la médecine, travaille exactement dans le sens de l'actuelle évolution.

Ne pas négliger l'impulsion que lui donne, de tout temps, le goût des armes, la Prusse, après l'Éna, s'applique à se refaire avidement une âme, des poudrons, des muscles. C'est ainsi qu'une histoire du sport se devrait de considérer comme siens les noms de Fichte et de Ludwig Jahn. En même temps, Amoros, Espagnol, mais fonctionnaire successivement de l'Empire, de Louis XVIII et de Charles X, prend à cœur de revigorer ce qui nous reste de jeunesse.

Autre chose : des peuples, surtout du Nord, Angleterre, Suède, Bohême, à force de manque de soleil, de manigances et de beuveries, se sentent étioilés, dévorés par les progrès de la « consommation ». Ling fonde à Stockholm l'Institut Central de Gymnastique en 1814 ; Fugner, à Prague, institue les Sokols. Surtout, en Grande-Bretagne, les Kingsley, les Thomas Arnold, éducateurs et érudits, fabriquent de toutes pièces — en dépit des pédagogues conformistes, médecins et puritains unis — un système d'enseignement physique et moral, viril, où se retrouve — enfin — l'écho des leçons du siècle de Périclès.

L'Angleterre ! Mais c'est qu'en même temps première nation que sa prédominance en charbon amène à l'étape industrielle, elle se trouve du coup la première à avoir besoin d'un « contrepoids » d'hygiène et d'exercice. Industries, agglomérations, foules aptes à se réunir pour se régaler des jeux-spectacles, autant d'anneaux du même chaînon ; ce régime confère aux Britanniques l'avance sportive considérable dont ils ont joui pendant cent ans.

Passons ! D'autres maîtres se révélaient : le Suisse Pestalozzi, l'Américain Horace Mann. Passons : c'est le puissant courant du néo-hellénisme français (mitigé de l'influence anglaise, fortifié du désir secret du relèvement après 70), Pierre de Coubertin, Saint Clair, Frantz Reichel vers 96, rénovent l'Olympisme, relancent les illustres Jeux quadrienaux. L'Eglise même se rallie, découvre qu'au fait, le corps, chef-d'œuvre de Dieu, peut bien être aussi cultivé. C'est, en fait, qu'elle a, des premières, saisi l'importance croissante de l'aménagement des loisirs. Quelques lustres d'incubation. La guerre 1914-18, dans la pourriture des tranchées et sous la menace perpétuelle de la dilacération, beaucoup d'entre nous ont fait vœu, s'ils s'en tiraient, d'honorer leur corps admirable. Et nous voici à la période strictement contemporaine, celle où la « chose sportive » cesse d'appartenir à l'histoire pour apparaître activité originale, tentaculaire, frayant avec toutes les autres, glissant et rayonnant partout.

Marcel BERGER

Pourquoi? DES MILLIERS ONT-ILS CHANGÉ AUX



Cigarette
GRADS
Parce qu'elles sont
UN CHANGEMENT POUR LE MIEUX
52 "Mains de Bridge", en série ou non, sont acceptées
L. O. GROTHE LTEE — MAISON CANADIENNE ET INDEPENDANTE

La renaissance agricole

Les arts domestiques

Les Arts domestiques, ou Arts paysans, ainsi que l'on a accoutumé de les appeler, sont constitués par l'ensemble des divers travaux dans l'exécution desquels le goût et le doigté de la femme jouent les principaux rôles.

Ils embrassent toute la gamme des ouvrages infiniment variés que le public urbain a l'occasion d'admirer lors des expositions agricoles annuellement tenues dans la province de Québec, aux exhibits de l'Ecole des Arts domestiques et des Cercles de Fermières : tricot de laine du pays, broderies, tapis aux tons artistement agencés, peintures, délicats ouvrages à l'aiguille, pièces de belle étoffe souple, poteries rustiques, dessins, etc.

Ils sont l'expression de l'esprit industriel de nos fermières, de leur sens inné du beau servi par une habileté incontestable et une savante technique.

A venir jusqu'à ces dernières années, les femmes de la campagne pratiquaient bien les arts domestiques, mais limitaient généralement leur champ d'activité à la fabrication d'articles d'un usage courant à la ferme : tapis rudimentaires, toile rude, couvertures de laine brute, grosse étoffe du pays, bas, mitaines, bonnets de laine, et autres objets d'utilité pratique.

Aujourd'hui, une transformation est opérée, une technique a été imposée, des directives ont été données, et les petites industries domestiques sont devenues de véritables arts dans lesquels la fermière — la jeune fille aussi bien que l'épouse — excelle et se spécialise de plus en plus.

Cette transformation est sans conteste l'œuvre de l'Ecole des Arts domestiques de Québec, fondée il y a six ans à peine par feu l'honorable J.-L. Perron, ministre de l'Agriculture, et portée à son maximum d'efficacité par son successeur, l'honorable Adélard Godbout, avec l'actif concours de monsieur O.-A. Bériau, l'entrepreneur directeur de cette école.

En ce court espace de temps l'Ecole des Arts domestiques a totalement modifié la petite industrie rurale. Des cours de toute sorte ont été donnés gratuitement aux institutrices — religieuses ou laïques, — les conférences et démonstrations ont été multipliées par toute la Province et la publicité a été intelligemment soignée au moyen d'expositions savamment préparées à l'époque du tourisme, créant ainsi chez les étrangers qui nous visitent annuellement une haute réputation aux articles de fabrication domestique.

Les Arts domestiques sont intéressants à un double point de vue :

1° Ils permettent d'utiliser agréablement des heures qui autrement appartiendraient à l'oisiveté et, conve-

nablement dirigés, ils aident à développer le sens du beau au sein de notre population rurale.

2° Les revenus additionnels que la vente des articles fabriqués à domicile apporte au budget familial incitent fortement les jeunes filles à ne pas désertir la campagne, en leur assurant une certaine indépendance financière.

C'est en considération de ces deux faits que fut lancé le mouvement de réveil de la petite industrie et des Arts domestiques dans la province de Québec, mouvement qui s'accroît d'année en année sous l'impulsion constamment donnée par l'Ecole des Arts domestiques.

Aujourd'hui, au delà de 80.500 rouets filent la laine de nos moutons, environ 52.200 métiers à tisser fonctionnent avec diligence, plusieurs milliers de fermières cultivent le lin et pas moins de 51.000 autres gardent des moutons, alors qu'il y a quelques années on se demandait si la petite industrie rurale n'était pas en voie d'extinction complète, si le rouet n'était pas relégué à tout jamais au grenier et si le métier n'était pas appelé à disparaître de la ferme canadienne.

En juillet dernier, l'Ecole des Arts domestiques ouvrait, dans la salle du Café de l'Hôtel du Gouvernement, à Québec, au début de la saison du tourisme, une magnifique exposition qui inspira un bel article à monsieur Jean-Charles Harvey, écrivain, critique, et statisticien de la province de Québec. Nous ne croyons pas pouvoir faire mieux, en terminant ces quelques notes, que de citer le jugement porté par monsieur Harvey :

« ...Si j'en juge par cette exposition, l'Ecole des Arts domestiques aura pour résultat premier et principal de contribuer plus puissamment que toute autre institution en cette province à la formation du goût dans la masse du peuple... Les anciens travaux domestiques, tout solides et pratiques qu'ils aient été, devenaient des horreurs chaque fois qu'on voulait y mettre un dessin ou de la couleur. On n'y faisait rien de fort, rien de personnel, rien de senti, rien de neuf, comme si les imaginations avaient été taries ou comme si la sensibilité s'était émoussée ou était devenue grossière. L'Ecole, en affinant ces facultés, aura rendu à notre peuple un grand, un très grand service... »

(Communiqué du ministère de l'Agriculture de la province de Québec)

Souffrez-vous d'insomnie ?

PRENEZ

SLEEPER

ET DORMEZ BIEN !

Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. Sleepex calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPER, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5 sous vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros, appelez LA 2269, ou voyez : SLEEPER REGD

Immeuble Castle Montréal



BIERE
BLACK HORSE
DAWES

La SCÈNE et L'ÉCRAN.

Technique du cinéma

Le montage

Le spectacle a appris non seulement à distinguer un bon film d'un mauvais, mais à se rendre compte de la technique, de la mise en scène, et du jeu des artistes qui attire particulièrement son attention.

Toutefois, la majeure partie du public ignore la « cuisine du film », les divers éléments auxquels il doit de voir se dérouler devant ses yeux un film parfaitement régulier.

Je veux parler ici du

MONTAGE DU FILM

Un metteur en scène, avant même d'aborder les prises de vues, compose son film en séquence et en scènes séparées. Il connaît les épisodes indispensables à l'action et crée des scènes de transition qui en assurent la liaison logique.

Malgré le minutieux travail de préparation, un film dont le métrage total, une fois terminé, varie entre 2,200 et 2,600 mètres, nécessite l'utilisation d'environ 15 à 20,000 mètres de pellicule, en moyenne. On connaît même, dans le cinéma, certains films de 2,500 mètres pour lesquels 50 à 100,000 mètres de pellicule furent utilisés.

Les raisons qui provoquent ces dépassements sont très nombreuses : présence sur la pellicule image ou son de personnes, d'objets ou de bruits étrangers à la scène, éclairage ou maquillage défectueux, pannes d'appareils, erreurs de texte, etc... On pourrait écrire des livres sur les causes qui empêchent le travail normal au stu-

dio, et qui obligent à tourner une scène cinq, dix, quinze fois de suite.

On fait ensuite tirer les prises qui paraissent satisfaisantes, et, après les avoir reçues au laboratoire, le metteur en scène et ses collaborateurs choisissent, pour chaque scène, la meilleure prise. Enfin, une fois les prises de vues terminées et les scènes choisies, on commence le montage du film ou plutôt une nouvelle mise en scène, dans le montage.

QU'EST-CE QUE LE MONTAGE ?

Le montage n'est pas un découpage mécanique ou un simple assemblage des scènes tournées, mais une composition artistique. Un film artistique, c'est une œuvre composée avec le sentiment et la compréhension des mesures et des proportions. Le montage est en quelque sorte la syntaxe du film : c'est le problème de stylisation.

Les longueurs, les pauses, les images en trop nuisent à l'action et au rythme du film.

Existe-t-elle, l'école de montage ?

Peut-on apprendre à monter un film ?

Dans « la bonne cuisine » du cinéma — dans le montage — c'est comme, par exemple, dans la peinture.

On peut apprendre les éléments du montage, comme on apprend les couleurs, les petits dessins ; mais pour composer un beau tableau, où chaque détail « parle », il faut du goût, de l'instinct et de l'intuition.

Un peu de couleur par-ci par-là, une, deux images dans une scène ou dans une autre, un mot, une parole, un geste, une pause à couper ou à ajouter, pour tout cela il faut savoir la mesure, il faut sentir le rythme.

Le montage des scènes séparées crée l'épisode, le montage des épisodes crée le film.

L'échafaudage du sujet a comme base le montage de plans déterminés, groupés en épisodes, dont la succession assure la bonne exposition du sujet.

Les contrastes et l'action parallèle sont les principaux facteurs du montage par rapport à l'intrigue. En effet, parallèlement à l'action dramatique proprement dite, la succession d'épisodes diamétralement opposés, tant par le rythme qui les anime que par l'ambiance qu'ils créent, arrive à provoquer la tension et l'intérêt du spectateur.

C'est David Griffith qui a innové ce système de montage par contrastes ; il l'a utilisé en particulier dans son film « Intolérance », lors des scènes de poursuite, de siège et de sauvetage des héros. De même, dans « Les Deux Orphelins », lorsque la lame de la guillotine s'apprête à faire son œuvre, il crée chez les spectateurs une tension fiévreuse en opposant le ralenti des préparatifs de l'exécution au temps rapide de l'approche de ceux qui doivent sauver le condamné.

Le premier souci de celui qui monte un film est de ne pas fatiguer le spectateur physiquement.

Un bon metteur en scène, un bon monteur de film, doivent être d'abord de bons spectateurs.

L'art cinématographique, particulièrement en ce qui concerne le scénario, la mise en scène et le montage, est le résultat d'une grande observation.

Il est difficile à un metteur en scène de créer un film artistique sans connaître les lois physiologiques et psychologiques de la nature humaine.

Cela est élémentaire, comme il est élémentaire pour tout véritable artiste



Simone Simon telle qu'elle apparaît dans « Les Yeux Noirs », le très beau film que le ciné Saint-Denis met aujourd'hui à l'affiche.

Gracieuseté de France-Film

de penser à son futur spectateur ou à son futur lecteur en créant son œuvre.

Le spectateur veut voir un film calmement, sans avoir à dépenser d'énergie ou à fournir un effort. Quand il est contraint de forcer son attention pour comprendre le dialogue ou quelque scène rendue incompréhensible par la mise en scène ou le montage, il se lasse, il devient furieux..., et comme il a raison !

Le changement de plans, le passage du plan général au plan moyen, au gros plan, ne peut pas s'effectuer au gré de l'inspiration, comme pendant le montage des films muets. Actuellement, le monteur doit ménager l'attention du spectateur non seulement dans le changement des plans visuels, mais aussi dans le montage du son ; et cela l'oblige à observer scrupuleusement une ligne de travail.

Les yeux et l'oreille du spectateur acceptent volontiers la succession rapide et inattendue des images et des sons, à condition qu'elle se fasse conformément aux règles esthétiques et logiques.

Dans le cinéma, comme dans chaque art, il faut attribuer moins d'importance aux effets techniques qu'à l'effet psychologique.

Le metteur en scène doit savoir quel est le plan qui lui sera nécessaire pour produire cet effet : il donne à chaque scène un rythme déterminé par le style du film, et il ne donne pas le même rythme aux films psychologiques et aux films comiques.

Par contre, un montage long et lent (employé de préférence dans les films d'ordre psychologique) accentue l'action, développe l'intensité de l'effet dramatique, et, par conséquent, émeut plus profondément.

La physiologie du film ne doit pas exister pour le spectateur. En regardant l'écran, le spectateur doit s'abandonner à l'impression psychologique qu'il subit, et pour cela ne pas sentir le montage, le changement de plans dans une même scène, ou encore les « trucs ».

La mise en scène, la photo, le décor et le montage doivent être dans l'ambiance, dans l'action de l'histoire, sans attirer particulièrement l'attention du spectateur.

Le lieu et le temps sont donc fondés, au montage, sur les données empiriques de la psychologie de perception visuelle du spectateur. C'est ainsi que des images tournées en différents endroits peuvent se succéder au montage, sans choquer l'œil du spectateur.

Comme on peut le voir ici, dans cet article où j'ai essayé de donner une vue générale des grandes lignes du montage, cette opération représente un travail extrêmement délicat qui doit susciter l'attention du spectateur et s'en emparer, sans toutefois lui faire sentir la longue besogne qu'est le montage.

Un bon montage peut sauver un film manqué, un mauvais montage peut détruire un film parfaitement exécuté.

Léonide MOGUY

RADIO

L'orchestre symphonique de la General Motors exécutera dimanche prochain, le 6 octobre, sous la direction d'Erno Rapee et avec le concours de Kirsten Flagstad, soprano, le programme suivant :

- 1 — Ouverture du « Mariage de Figaro », de Mozart (orchestre) ;
- 2 — Contes des bois de Vienne, de Strauss (orchestre) ;
- 3 — Chant de la mort de « Tristan et Yseult », de Wagner (Kirsten Flagstad) ;
- 4 — Airs tziganes, de Sarasate (orchestre) ;
- Intermède : Causerie : « When Our Young Folk Start to Drive » ;
- 5 — (a) Prélude du premier acte de « La Traviata », de Verdi, (b) Intermède, ouverture du troisième acte des « Joyaux de la Madone », de Wolf-Ferrari (orchestre) ;
- 6 — (a) Ave Maria, de Schubert, (b) Ich Liebe Dich, de Grieg, (c) At parting, de Rogers (Kirsten Flagstad) ;
- 7 — Bolero, de Ravel (orchestre).

Au poste C K A C, dimanche soir de 10 heures à 10 heures et demie, les Produits Sleeper offrent des extraits de « La Traviata » avec le concours de Mme Geneviève Davies-Lebel et de MM. Georges Dufresne et Gérard Gélinas. L'orchestre est sous la direction de Giulio Romano.

- 1 — Prélude (orchestre) ;
- 2 — « Brindisi », duo (Violette et Rodolphe) ;
- 3 — « Mon faible cœur » (Violette) ;

Tovaritch

Si, un jour, quelque statisticien entreprend de dresser la liste des œuvres littéraires et artistiques d'inspiration russe parues depuis quelques années, on sera effaré du nombre de thèmes musicaux et chorégraphiques, de romans, de pièces de théâtre et de films qu'une telle liste comporte.

Aussi l'atmosphère russe qui baigne la pièce de M. Jacques Deval n'a-t-elle rien d'inattendu. Quant à l'intrigue elle-même — les quatre milliards du prince Ouratief — l'idée n'en est pas mauvaise. Mais voilà qu'aux deuxième et troisième actes, prestement escamotés, les quatre milliards cèdent la place à une tout autre intrigue, née de la nouvelle situation de Mikail et de Tatiana, situation qui n'a rien de neuf, elle non plus. Après tout, le caractère un peu passé de mode de la pièce nuit à peine au plaisir que le spectateur y trouve si elle est bien traitée.

Une comparaison entre M. Jacques Deval et M. Henry Bernstein ne s'impose pas, mais puisque, au programme du Stella, *Tovaritch* suit immédiatement *Le Voleur*, il ne semble pas tout à fait hors de propos de rapprocher la rouerie de M. Bernstein de l'ingéniosité de M. Deval. L'auteur de *Tovaritch* possède une connaissance certaine du théâtre mais qui est loin d'atteindre la sûreté de métier de Bernstein. Ce n'est pas au *Voleur* que nous aurions pu reprocher la fragmentation de l'intrigue, sa lenteur à « démarrer », un premier acte long et laborieux qui sert tout entier à présenter le sujet.

Ce premier acte est entaché d'un défaut plus grave : l'esprit y est d'un ton assez peu relevé. Oh ! ce n'est pas que je veuille poser au puritain, mais je crois qu'une blague n'a le droit de friser la vulgarité que lorsque, par ailleurs, elle est vraiment drôle. Autrement, elle ne fait que choquer, et c'est ici le cas.

Si le premier acte est, à mon sens, assez malheureux, la suite est un enchantement. L'esprit, de très bonne venue cette fois, y fuse à chaque réplique, et s'il faut classer *Tovaritch* dans le genre vaudeville, que ce soit au tout premier rang, parmi ceux qui touchent à la comédie tout court.

Si nous devons féliciter la direction du choix d'une très bonne pièce, il est moins sûr que nous devions applaudir à la distribution des rôles.

Mikail Ouratief est de haute noblesse. En dépit de la déchéance financière, la race ne se perd pas. Aussi, pour incarner Ouratief, il eût fallu un acteur d'une élégance et d'une distinction naturelles. Le genre de M. Dauriac est tout autre et nous l'aurions applaudi sans restriction dans le rôle de Gorotchenko ou d'Arbeziah.

M. Prad n'est pas non plus l'homme de son rôle. Arbeziah est un bon bourgeois rond et sans façon. Le physique de M. Prad est à l'opposé. Toutefois M. Prad s'en tire avec une extrême habileté et se révèle excellent comique. Une restriction : les contortions auxquelles se livre Arbeziah après avoir avalé la potion sont d'un goût douteux et

rappellent la manière de certains grotesques de l'écran.

Comme ensemble, la distribution est honorable. Elle souffre inévitablement d'un trop grand nombre d'emplois secondaires, considérés comme tels par ceux qui les tiennent. Ceci s'adresse surtout à Mme Olga Ugane qui aurait pu se donner la peine de vieillir son personnage.

Mme Jeanne Demons, MM. Charles André et Pierre Durand donnent à leur personnage le ton qui convient. Mme Jana Griana est impossible.

Mme Jacqueline Brévannes mérite, et de beaucoup, une mention à part. Son jeu, très juste, qui unit la souplesse à la sobriété, lui a permis de créer une princesse Tatiana idéale où nous retrouvons, habilement dosées, la vivacité et la douceur, l'espièglerie et la distinction qui forment le caractère contrasté de la princesse déçue. Mme Brévannes porte avec infiniment de grâce des toilettes du meilleur goût, ce qui n'est pas, quoi qu'on en puisse penser, qualité négligeable.

Louis PELLAND

L'exemple de Marcel Pagnol

On annonce que Noël Coward, un des plus brillants auteurs dramatiques anglo-saxons de l'époque actuelle, se proposerait de fonder prochainement sa propre société de production, où il remplirait à la fois les fonctions d'auteur, d'acteur et de metteur en scène. Rappelons que plusieurs de ses œuvres, notamment *Trouble in Paradise*, *Sérénade à Trois* et *Private Lives* ont été transposées à l'écran et accueillies partout avec le plus vif succès.

L'exemple de Marcel Pagnol est décidément contagieux. Personne ne s'en plaindra.

France Film
TROIS grands artistes
Simone Simon, Harry Baur,
J.-P. Aumont
dans
LES YEUX NOIRS
Un film aux qualités dramatiques
Incompréhensibles
Au même programme
Parlez-moi d'amour
avec
le comique PAULEY
Roger Tréville, Germaine Aussey
SAINT-DENIS

France Film
En 3^e semaine
Le plus célèbre mélodrame
du répertoire
**Les mystères
de Paris**
avec
CONSTANT REMY
HENRI ROLLAN
MARCELLE GENIAT
MADELEINE OZERAY
CINÉMA DE PARIS

**LA GUITARE HAWAÏENNE
ET LA GUITARE ESPAGNOLE**
sont des instruments populaires.

POURQUOI ?

Parce qu'ils sont faciles à apprendre, coûtent peu d'argent et de temps, peuvent servir comme instrument de solo ou d'accompagnement et surtout parce qu'ils ont un charme caractéristique qui séduit l'auditeur.

VEZ VOIR LE PLUS BEAU CHOIX

Modèles d'amateur \$7 avec 26 leçons pour débutants
Modèles professionnels dans tous les prix.

J.-E. TURCOT
Pianos-accordeons, mandolines, violons et tous les instruments de musique ; partitions de musique.

568 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
(Demandez nos catalogues)

Le 6 octobre à 8 h. 45 du soir au théâtre His Majesty's
LES COSAQUES DU DON
Dirigés par SERGE JAROFF
Prix des places : \$1.15, \$1.65, \$2.25, \$2.50 — Loges : \$2.75
On peut dès maintenant retenir ses places en écrivant ou en téléphonant à GOULET-PAGER, 4239 rue Saint-Hubert — FAIRKIRK 2233

BUVEZ CE QU'IL
Y A DE MIEUX
Ca ne coûte pas plus cher.

Carling

AMBER ALE
RED CAP ALE
BLACK LABEL LAGER
Carling Breweries Limited



Le Bouddha au lotus, à Kamakoura (Japon), petite ville qui fut autrefois la capitale des Shogouns et qui conserve encore de beaux monuments attestant de son ancienne importance.

(Photo du Canadien Pacifique)

Un roman d'amour chez les Habsbourg

Depuis que les troupes de l'amiral Horthy sont entrées à Budapest et qu'elles ont mis fin au communisme, la Hongrie connaît l'exceptionnel régime d'un royaume sans roi. La régence qui avait été provisoirement établie à une époque de graves troubles politiques, s'est prolongée pendant quinze années et actuellement encore, personne, en Hongrie, ne désire sérieusement résoudre la question dynastique, car on estime qu'une solution de ce problème, dans quelque sens qu'elle intervienne, ne manquerait pas de susciter de nombreuses complications. On souhaite donc prolonger le provisoire afin d'éviter à ce pays, qui a besoin plus qu'un autre de calme et de paix, de nouveaux désordres.

Il y a quelques semaines, le gouvernement hongrois a fêté avec un éclat particulier l'anniversaire du régent Nicolas Horthy, puis, quelques jours plus tard, le quinzième anniversaire de sa régence. La splendeur de ces fêtes, l'hommage solennel et ému que les autorités hongroises ont tenu à rendre au Régent, furent comme un adieu à l'homme qui, pendant quinze années, a dirigé les destinées du pays et qui serait sur le point de se retirer. Il n'est un secret pour personne, en effet, que le régent Horthy est fatigué des responsabilités de chef d'Etat, que sa santé laisse à désirer et qu'une maladie de gorge, notamment, lui fait beaucoup souffrir, lui imposant, pour ainsi dire, un repos absolu, incompatible avec l'exercice de ses fonctions.

Il n'est que trop naturel, dans ces conditions, que les personnes touchant de près au pouvoir se préoccupent de la succession du régent. La solution définitive de la question dynastique étant jugée — ainsi que nous venons de dire — généralement inopportune, il ne pourra être question que de la proclamation d'un nouveau régent. Or, actuellement, tous les milieux sont d'accord sur la personne de l'archiduc Albrecht de Habsbourg, neveu du feu roi Charles et cousin du prétendant Otto.

Le successeur probable du régent Horthy est une figure bien connue en Hongrie. Contrairement aux autres Habsbourg, il a été élevé dans le pays où il possède d'immenses richesses. Du côté de sa mère, l'archiduchesse Isabelle, née princesse Croy-Chanel, il descend des Arpád, la première dynastie qui a gouverné la Hongrie et dont la branche mâle s'est éteinte au 13^e siècle. Sa double descendance royale, sa grande richesse, sa jeunesse rehaussée par un caractère franc et joyeux, ont tôt fait de lui acquérir de nombreuses sympathies. A un moment donné un parti s'est même formé dans le but de faire de la propagande en vue de sa candidature au trône, mais le jeune prince a rendu lui-même impossible cette candidature par ce qu'on a coutume d'appeler... son roman d'amour.

Il avait fait la connaissance, à la Haye, de la femme d'un diplomate, la charmante Mme Rudnay, née Irène Leibach. A la suite de leurs rencontres quotidiennes, l'archiduc finit par s'éprendre éperdument de la jeune femme. Le lien sentimental qui unissait le jeune couple fut encore renforcé par un événement tragique l'archiduc ayant aidé à soigner les enfants de Mme Rudnay, atteints de scarlatine, attrapa lui-même la dangereuse maladie et faillit en mourir. L'un des fils de

en ayant une éducation hongroise, pour préparer la voie au rétablissement de l'ancienne dynastie ? Voilà donc l'avenir d'Albrecht plein de promesses : qui sait si, une fois élu régent, il ne se fera pas proclamer, au moment propice, roi de Hongrie ?

Devant cette perspective, un seul obstacle : son mariage avec la bourgeoise Irène Leibach, une femme sans un « de » nobiliaire. Mais le roman d'amour de l'archiduc Albrecht a connu un dénouement inattendu...

Dans un des plus élégants quartiers de la capitale hongroise, l'archiduc Albrecht vient d'acquiescer pour sa femme un palais somptueux. En même temps, il a acheté pour elle 1500 acres de bonne terre de Hongrie. Les journaux ont annoncé à la suite de ces achats sensationnels, qu'ils constituaient les cadeaux d'adieu de l'archiduc à la charmante Irène Leibach, alias Mme de Rudnay.

Les journaux disaient vrai, mais ils ne disaient pas tout. Un exploit en dissolution du mariage des époux Albrecht de Habsbourg et Irène Leibach fut introduit auprès du tribunal de Budapest, par le mari demandeur, le

même jour où le divorce était prononcé aux torts de la défenderesse, une scène très tendre eut lieu dans le nouveau palais acheté par l'archiduc, entre les ex-époux. Ceux-ci continuèrent à s'aimer avec le plus romantique des amours, mais ne pourront sans doute plus se revoir... pour raison d'Etat. C'avait été elle qui, la première, a suggéré le divorce ; car si elle aime toujours son ex-princier époux, elle ne voudrait aucunement être une entrave à son ascension.

Elle a persuadé l'archiduc Albrecht de dénouer le lien qui les unissait, et, quittant « le domicile conjugal », elle lui fournit ainsi un motif de divorce prévu par la loi.

Depuis son divorce, l'archiduc Albrecht recommence à se montrer partout où paraissent les notabilités du pays. Mais il portera sans doute toujours dans son cœur celle qui, par amour pour lui, a su renoncer à son amour.

Gustave SZAMOSI

(Tous droits réservés par P.A.L.I. Reproduction, même partielle, interdite.)

Une monnaie d'or sans or

Que va devenir la lire ?

Il y a quelques temps la lire était une monnaie d'or garantie à concurrence de 40% par l'encaisse de l'institut d'émission. La lire est aujourd'hui une monnaie d'or qui n'est plus garantie par un pourcentage d'or déterminé. « C'est cependant toujours une monnaie d'or », dit-on à Rome. Sa définition légale n'a pas changé, en effet. Seule sa garantie s'est modifiée.

Un mot résume alors la situation : la lire sera désormais ce que M. Mussolini voudra.

Depuis la loi du 7 juin 1928, qui avait consacré la stabilisation, nous avons connu trois espèces de lires.

Une lire-or, convertible en or (ou en devises-or), conformément aux formules classiques.

Une lire-or, que l'institut d'émission n'était plus obligé d'échanger contre de l'or, mais qui restait couverte par l'encaisse à concurrence d'au moins 40%.

Enfin, depuis le 22 juillet, une lire-or qui n'est pas convertible en or et qui peut même, théoriquement, n'être couverte qu'à concurrence de zéro pour cent par du métal.

Bref, une monnaie d'or sans or.

Pour la préserver de toute déflation, il faut dès lors en contrôler tous les mouvements et en surveiller toutes les cotes. Autant que possible, on ne laisse aucune lire courir librement sur le marché mondial. On la soustrait au jeu normal de l'offre et de la demande. Sa vertu monétaire est proclamée toujours intacte, puisqu'on ne permet à personne de l'apprécier.

Mais si l'expérience monétaire italienne s'apparente par quelques

côtés à l'expérience allemande, elle en diffère radicalement du point de vue moral et social. Car l'expérience germanique est à base de faillite. L'Allemagne a pris prétexte de la faiblesse de sa monnaie pour rejeter progressivement toutes ses dettes extérieures et duper ses créanciers à court terme, comme ses prêteurs à longue échéance. Or, si M. Mussolini suspend l'obligation du pourcentage de couverture-or, c'est au contraire afin d'effectuer sur l'encaisse de la Banque d'Italie un prélèvement immédiat d'un demi milliard en vue de régler des dettes urgentes. A Londres notamment.

L'Allemagne a créé, d'autre part, à côté du mark-or, toute une série de marks dépréciés, qui lui permettent de pratiquer sur une grande échelle le dumping international. Rien de tel en Italie. Il est toutefois évident qu'en suspendant l'obligation d'un pourcentage de couverture-or, on stimule le développement de transactions occultes sur la lire, à des cours naturellement dépréciés. A côté du change officiel, il y aura ainsi un change de contrebande, dont on signale d'ailleurs déjà les premières manifestations.

Comme l'Allemagne, le principal problème que l'Italie va être obligée de résoudre est celui de son approvisionnement en devises étrangères. Elle doit en effet régler ses importations, que la préparation de l'expédition africaine tend précisément à amplifier.

Un pays — qui n'est pas la Grande-Bretagne — lui a récemment laissé entendre qu'il serait disposé à lui consentir certaines ouvertures de

Le tourisme d'automne

On associe trop souvent aux seuls mois d'été l'idée de tourisme.

Il est naturel qu'à l'époque des vacances, époque de la saison chaude, l'on songe à se reposer et à se distraire en changeant de milieu. Il est naturel aussi que cette recherche du repos et de la distraction, surtout en ces temps de l'automobilisme, ait pris la forme de randonnées vers des régions voisines, randonnées plus ou moins prolongées, suivant le temps et l'argent dont on dispose.

Mais l'été n'est pas la seule saison de tourisme. L'automne possède un charme bien particulier, surtout dans la province de Québec. « L'été des Sauvages », suivant un terme consacré chez nous, offre les journées peut-être les plus belles de l'année. La splendeur des coloris, la pureté de l'atmosphère, la tiédeur des jours, donnent au voyage en automobile un charme que l'on ne trouve pas durant l'été. Y a-t-il de plus beau jour qu'une belle journée d'octobre ?

Quelques considérations d'ordre très pratique relèvent encore les avantages du tourisme d'automne. Fini également l'encombrement des hôtels-les. Le touriste y reçoit un accueil plus personnel et plus attentif. Enfin, les routes, soumises comme toujours à un entretien constant et méthodique, assurent un confort parfois supérieur à celui de l'été.

Pour celui qui aime à voyager lentement, loin des foules de l'été, l'automne est la saison par excellence. C'est alors que l'on peut visiter en toute tranquillité les différentes régions de la province : les Laurentides, pays dont les vastes forêts sont parsemées d'un nombre infini de lacs et de cours d'eau ; la Vallée du Saint-Maurice, royaume de l'industrie hydroélectrique, papetière et électrochimique ; les Cantons de l'Est, surnommés le jardin de la Province, région vallonnée où les villages pittoresques et

crédit. M. Mussolini a repoussé jusqu'ici ces solutions de facilité passagère. Pour le moment, le prélèvement effectué sur l'encaisse-or dégage la situation. Quelle attitude adoptera-t-on ensuite ? Nul ne le sait. Ce qui semble exclu, c'est que l'on puisse un jour revenir en arrière et rétablir la libre convertibilité de la lire sur sa base ancienne. Créée le 7 juin 1928, la lire-or ne se survit plus à elle-même que comme une abstraction légale.

Une abstraction qui a d'ailleurs sa raison d'être pour la stabilité économique et sociale du pays.

A. L. JEUNE
expert financier

Tous droits réservés par P.A.L.I. Reproduction même partielle interdite.



Nous acceptons maintenant, comme série complète, 52 "Mains de Poker" portant n'importe quel numéro.

les paroisses agricoles prospères voisinent avec les petites villes modernes, débordantes d'activité ; les régions de Québec et de Gaspésie, qu'une route unique en Amérique par la beauté de ses paysages et la hardiesse de sa construction encercle dans un vaste circuit d'au delà de 1000 milles ; la région de Montréal, enfin, plus particulièrement propre au tourisme à cette saison-ci de l'année par son climat et l'avantage qu'elle offre d'être reliée par de nombreuses routes à tous les points de la Province, de l'Ontario et des États-Unis.

Bon nombre de voyageurs s'inquiètent de la date après laquelle il n'est plus prudent de voyager dans la province de Québec. D'une façon générale, les premières neiges font rarement leur apparition avant le mois de novembre et le plus souvent l'hiver ne commence qu'en décembre. On peut donc voyager sans crainte dans toutes les régions de la province jusqu'à la fin d'octobre. Encore une fois, ce mois est l'un des plus avantageux pour le tourisme. On doit donc profiter de ses avantages avant la saison d'hiver.

L'Office provincial du tourisme



Lettres de l'étranger

Lettres de Bruxelles

A travers l'Exposition de Bruxelles

Malgré le vœu nettement formulé du Ministère de l'Intérieur (qui désirait les voir flotter librement), les drapeaux en berne ont tristement pavés la ville de Bruxelles pendant les longues journées de deuil précédant l'enterrement de la Reine Astrid. Presque tous étaient enroulés de façon à ne laisser paraître, du noir-jaune-rouge national, que la bande noire avoisinant la hampe.

Dès le dimanche, avant-veille des funérailles, Sainte-Gudule avait reçu sa lourde parure de deuil, de hauts dais noir et argent, à forme de couronne, brisant le bel élan des colonnes toutes tendues de noir. Etant donné le très court trajet du Palais-Royal jusqu'à Sainte-Gudule, le cortège funèbre ne pouvait être vu que par un nombre relativement restreint de privilégiés. Ce n'est pas comme à Paris, où les cérémonies de ce genre se déroulent le plus souvent sur le long parcours de Notre-Dame au Panthéon ou aux Invalides en passant par la Place de la Concorde. Aussi le peuple de Belgique est-il venu du fond de ses neuf provinces saluer la dépouille mortelle de celle qu'ils appelaient leur « petite Reine ».

A l'aube déjà, sans compter ceux, nombreux, qui passèrent la nuit dans l'attente, une foule que l'on croit pouvoir évaluer à près d'un million couvrait sur une longueur interminable le trottoir menant à la grande grille du Palais. Une fois admis, après un pénible parcours dans des couloirs où s'entassaient des milliers de couronnes florales, c'est à peine si l'on avait le temps d'entrevoir la tête bandée de la jeune Reine, si fine, si svelte, le profil non blessé demeuré pur bien qu'un peu creusé. Cependant le défilé n'en a pas moins serpenté inlassablement, toujours aussi long, toujours aussi dense, femmes et enfants en nombre beaucoup plus grand que lors des funérailles du Roi Albert.

C'est que la Reine Astrid avait su se créer une place privilégiée dans les foyers belges, où son charme et un tact inné lui avaient peu à peu gagné tous les cœurs. Elle symbolisait vraiment, avec une infinie simplicité, toutes les grâces et toutes les vertus dont l'imagination se plaît à parer une reine. De plus, un ascendant très grand sur son royal époux, ascendant sans intrigue et sans l'ombre d'ambition personnelle, dont elle usait pour le plus grand bien du Roi et du pays, l'avait fait apprécier des milieux gouvernementaux où sa brutale disparition sera vivement ressentie.

Malgré la tristesse qui y plane toujours, l'Exposition conserve son charme. Pour un peu je dirais presque que son charme en est accentué par ce calme qui permet d'admirer à loisir et les grandes lignes et les détails si variés, surtout les bas-reliefs, fresques et autres décorations évocatrices qui embellissent les façades de certains palais.

Et le Vieux Bruxelles, donc, le bijou de l'Exposition ! Devenu silencieux et solitaire, il m'a rappelé, au cours de ma dernière et récente visite, ces petites villes mortes des Flandres — comme Bruges avant sa « découverte » par Rodenbach — qui sommeillent depuis des siècles.

Les récents progrès dans la composition du staff font que pas un instant on n'a l'impression de pénétrer dans une cité fabriquée de toutes pièces. Le flâneur le plus épris de vieilles pierres s'y tromperait. On a utilisé les accidents naturels du terrain pour les ruelles aux méandres imprévus, pour les sombres escaliers en coupe-gorge ; les beaux arbres servent aux coins de verdure ; un étang s'est vu transformer en « rivelette » aux eaux vertes, sortant d'une écluse à deux arches où tourne la roue d'un moulin. Des ponts en dos d'âne la traversent, d'où l'on aperçoit, d'un côté les vieux murs qui s'y baignent, de l'autre les jardins des hôtels de la Grand' Place qui la bordent. On a choisi à dessein, pour cette reconstitution d'un Bruxelles d'autrefois, l'une des périodes de son histoire où un calme trop rare avait, sous les gouverneurs autrichiens, ramené la prospérité dans les provinces de Belgique ; époque où le Brabant délivré des guerres civiles et des invasions étrangères pouvait s'adonner aux œuvres de paix. Et c'est l'air enfin tranquille et doux du XVIII^e siècle brabançon que l'on respire ici.

Tout le monde — sauf les spectateurs ! — est en costume de l'époque, sauf, bien entendu, en ces jours de

deuil. Et quand vers le soir les pichets de bière auront eu le temps d'échauffer un peu les têtes et que tous les cabarets déverseront leurs flots de musique et de gaillardises, la foule grouillante, bruyante, truculente, offrira, dans ce décor fait exprès, un spectacle haut en couleurs, rappelant les kermesses des Breughels et des Téniers vues l'autre jour à l'Art Ancien.

Mais il faut quitter cette reconstitution qui nous rajeunit de deux siècles, car la vie géométrique de demain nous guette de l'autre côté de l'enceinte médiévale et les pavillons de l'Italie et de la Pologne, de la Suède et de la Norvège, du Danemark et des Pays-Bas, de la Roumanie et de la Grande-Bretagne, nous ramènent brusquement à l'art moderne dans son expression la plus simpliste. Seule la France — dont la participation équivalait presque à une exposition en soi, si nombreuses en sont les sections — a atteint avec le plus de bonheur, au point de vue architectural, une « divina misura » dont elle fut pendant si longtemps coutumière en tant de domaines. Le « Pavillon de la France » tout court, ceux de la France d'Outre-mer, des Arts Décoratifs, de l'Agriculture, de l'Aviation, celui de la Ville de Paris, sont autant d'exemples de ce que le génie français peut réussir avec les difficultés données de la mode actuelle. Une seule reconstitution du passé, et combien charmante : le Pavillon des Eaux et Forêts, installé dans une reproduction fidèle de la maison de La Fontaine à Chateau-Thierry où le bon fabuliste fut un

fonctionnaire de cette administration dont la France est fière à juste titre. La Belgique a réalisé de très belles choses en nombre très grand. On n'avait jamais, jusqu'ici, su grouper aussi complètement tout ce qui est utile à la vie et tout ce qui peut l'améliorer, l'embellir, la rendre plus heureuse. Son très beau Pavillon d'Agriculture, celui d'Horticulture, sa Ferme Modèle, son exquise Roseale aux 25,000 roses, témoignent de l'intérêt porté aux métiers de cultivateur et d'horticulteur, où 600,000 chefs et 220,000 salariés — soit le 10^{ème} de la population — trouvent leur subsistance.

Il est difficile de faire un choix parmi tout ce que nous offre ce World's Fair, ainsi que les Belges appellent leur Exposition (pour éviter l'éternelle traduction dans les deux langues, croit-on). Le Congo Belge a ses pavillons, qui intéresseront les anciens coloniaux et les amateurs d'exotisme ; la trentaine de pavillons étrangers réunit la fleur de l'activité humaine si l'on excepte les Amériques, l'U.R.S.S., l'Allemagne et le Japon, qui n'y sont point représentés. Le Danemark a peut-être réussi la plus belle exposition, presque tout ce qu'il a présenté ayant été primé.

Pour ma part c'est l'ensemble qui m'enchantait, sur cette colline verdoyante de Laeken dont Léopold I avait fait sa Thèbaïde. Dans le Palais de Laeken la Reine Elizabeth, qui n'y était plus revenue depuis son veuvage, revit peut-être un passé qui connut aussi des jours heureux, tandis que, dans la modeste demeure voisine, dans ce même parc qui abritait le jeune ménage, le Roi, espère-t-on, reprend forces et courage auprès de ses enfants, après le douloureux et épuisant Calvaire qu'il s'imposa en accompagnant à pied, sans une larme, jusqu'à sa dernière demeure, la femme qu'il adorait.

Hélène ROULANS

Bruxelles, 10 septembre 1935

Lettre de Rome

Les travaux d'Herculanum

Les fouilles entreprises pour la réurrection d'Herculanum avancent avec rapidité et commencent à produire des fruits de grande importance au point de vue de l'histoire et de l'art ancien. Après plusieurs années d'un labeur intense, cette ville nous donne une des plus remarquables et des plus vives visions du monde antique. Tirée de son immense sépulture, elle nous a rendu un trésor inestimable, la plus riche collection de bronzes que le sol nous ait jamais livrée. Elle nous a restitué de nombreux papyrus, des parements en marbres polychromes, des statues, des peintures, peut-être les plus précieuses pour l'étude de l'art antique. La seconde ville, ensevelie par le Vésuve, commence à émerger de la terre, à montrer ses quartiers, ses rues, à découvrir les traits de sa physionomie.

Si l'on veut se rendre un compte exact de l'importance de cette gigantesque entreprise, de l'effort tenace nécessaire pour continuer les travaux, si l'on veut mesurer à sa juste valeur tout ce que l'on a pu obtenir en un laps de temps assez bref, il faut se reporter par la pensée à ce que furent les tentatives héroïques faites dans le passé. Les premières fouilles d'Herculanum remontent à Charles III, premier des rois Bourbons de Naples, au XVIII^e siècle. Des terrassiers, en creusant des puits, retrouvèrent, par hasard, les gradins supérieurs d'un théâtre romain. Alléché par cette découverte, le roi ordonna l'envoi sur place d'une équipe de prisonniers qui creusèrent des galeries pour atteindre

le fond du théâtre, sans détruire les habitations de la ville moderne bâtie au-dessus. Les galeries, d'où l'on put extraire alors des objets précieux, ont, en divers endroits, détruit des murailles de maisons antiques et abîmé des édifices que les siècles avaient respecté sous leur linéol. On s'arrêta heureusement par manque de moyens dans cette œuvre, qui a été reprise grâce à la ferme volonté de M. Mussolini. Il ne faut pas perdre de vue les énormes difficultés de cette entreprise, bien plus grande quand il s'agit de fouiller le sépulcre d'Herculanum que quand on veut déterrer Pompéi ou Ostie. En effet, pour exhumer Pompéi, de sa couche de cendres et de lapilli, le terrassier n'a trouvé qu'une épaisseur de 6 à 8 mètres sous sa pioche, tandis qu'à Herculanum il a fallu remuer, déblayer jusqu'à 25 mètres sous le sol ! Les plus grands obstacles proviennent aussi de la nature et de la consistance de la couche ensevelissante. Herculanum fut engloutie par une mer de boue, formée de cendres, sables, graviers, accumulés autour de la bouche du cratère. Cette masse gigantesque fut entraînée par des pluies torrentielles et la ville et ses faubourgs disparurent, sous une épouvantable alluvion boueuse qui, après avoir tout recouvert, parvint à s'insinuer partout dans les moindres coins, comblant les plus petites cavités pour se solidifier ensuite, en séchant, en un bloc de tuf compact et homogène dur à la pioche. Rien n'est plus attirant que cette lutte entre les forces ennemies et conservatrices de la nature

et la volonté humaine qui veut leur arracher leurs millénaires secrets.

Ce caractère de la ville se déchiffre avec clarté lorsqu'on observe les quartiers exhumés, lorsqu'on parcourt ses rues et visite ses édifices rendus à la lumière du jour. On ne peut s'empêcher de constater la profonde différence qui existe entre Herculanum et Pompéi tant au point de vue de la construction qu'à celui du genre de vie de leurs habitants. Les ateliers et les industries y sont faiblement représentés. Tout donne à croire que la pêche devait être l'occupation principale du bas peuple si l'on en juge par la quantité de cordages, d'hameçons, qui ont été retrouvés.

Mais la vie d'une ville se manifeste surtout dans le caractère, dans la forme, dans la structure et la décoration des maisons. A ce point de vue les nouvelles fouilles sont des plus instructives. Le meilleur état de conservation des étages supérieurs et surtout celui de l'ossature en bois, poutres, toitures, escaliers, cloisons, lits, meubles, etc., tout cela donne à la maison d'Herculanum quelque chose de plus intime et de complet qu'il est rare de trouver à Pompéi. La mer des laves envahissantes, en pénétrant partout et en se solidifiant, a tout enveloppé d'une gaine impénétrable qui a accompli un véritable miracle de conservation. Aussi a-t-on pu, au prix de restauration d'une extrême délicatesse, maintenir et remettre en place non seulement les puissantes travées et les poutres, mais les battants des portes, et les faire encore une fois tourner sur leurs gonds ! On peut même monter à l'étage supérieur d'une maison par son escalier primitif en posant le pied sur les antiques degrés, recouverts et protégés par des plaques de cristal. Les grands progrès accomplis par la technique moderne des fouilles ont suggéré l'idée de conserver sur place, à l'endroit même où on les a retrouvés, la plupart des objets et pièces d'ameublement. C'est ainsi que, dans la pénombre d'un atrium, l'hermès de son ancien propriétaire semble accueillir le visiteur, et que dans le « tabernae » on peut reconnaître des vestiges de denrées restées invendues : froment, orge, fèves, du pain et de la galette.

Les plus récentes fouilles ont amené à la découverte d'une boutique ancienne. A en juger par la richesse des pièces, le goût de son propriétaire, dont on ignore le nom, devait ressembler à celui des riches marchands de la Renaissance qui aimaient après une journée de labeur se réfugier dans les petites et élégantes alcôves peuplées d'œuvres d'art faites pour le repos et les amicales causeries. A la place d'un portique, d'un jardin, d'une belle vue sur la mer, ce marchand inconnu avait orné la petite cour intérieure de son habitation avec un luxe de patricien et toutes les parois des chambres étaient décorées de mosaïques éblouissantes. Le hasard a voulu que Herculanum, après les mosaïques murales de Pompéi, encore peu étudiées, nous révélât la première mosaïque qui par sa technique, ses belles couleurs, ses motifs ornementaux : festons de feuilles et de fruits, scènes de chasse avec cerfs et chiens en fuite, masques de théâtre, etc., nous reporte au plus ancien âge de l'art de la mosaïque chrétienne et byzantine. Considérant la technique hardie de cette mosaïque de l'an 79, on pourrait l'attribuer facilement à une basilique chrétienne du IV ou Ve siècle. Indiscutablement cette mosaïque d'Herculanum est le plus éloquent témoignage de la continuité de l'art de la mosaïque murale depuis l'antiquité romaine jusqu'à l'ère chrétienne et byzantine.

C'est ainsi que l'on est en train de rendre à Herculanum sa physionomie antique. Les résultats obtenus en ces dernières années de recherches ayant largement récompensé les efforts, on est en droit de compter sur d'autres promesses, encore plus brillantes.

Charles CARRY

Rome, août 1935.

Villes bruyantes

Il paraît que, dans ces derniers temps, l'usage de la T. S. F. s'est beaucoup répandu à Londres et dans toute l'Angleterre et que de nombreux automobilistes ont fait établir des appareils récepteurs dans leurs voitures. Cette coutume contribue naturellement à accroître encore le bruit dans les villes et notamment dans la capitale. De là des protestations sans nombre qui ont amené le ministre des Transports à envisager de sévères mesures pour remédier au mal. Il serait question, dit-on, d'interdire l'usage des appareils placés dans les autos lorsque celles-ci stationnent dans les agglomérations ou les traversent.



W. L. MACKENZIE KING



ERNEST LAPOINTE



LA POLITIQUE LIBÉRALE EST CELLE QUI CONVIENT LE MIEUX AU PAYS

1. Elle respecte les libertés individuelles tout en admettant une réglementation raisonnable des forces de production sous le contrôle du parlement et non par le moyen d'organismes ni par voie d'arrêtés ministériels échappant à la volonté du parlement.
2. Elle favorise le commerce mondial par l'abaissement des tarifs du Canada. Aucun pays ne peut exiger des avantages sans rien donner en retour. Le commerce est avant tout un échange de denrées.
3. Elle est basée sur la justice sociale et favorise le bien-être collectif dans la plus grande mesure possible.
4. La politique libérale est le résultat d'une longue étude des besoins du pays; elle permet d'appliquer les réformes en accord avec l'évolution générale, avec prudence et sans heurt, en temps opportun.
5. Le parti libéral est le seul groupe politique du pays au sein duquel règne l'union qui inspire confiance et commande le respect. Ses membres ont une longue expérience parlementaire et leurs actions sont inspirées par des principes équitables et appuyés sur des doctrines réalisables.

● L'agitation et l'inquiétude semées par l'inconsistance politique du gouvernement Bennett constituent un défi aux électeurs sérieux du pays. Ne commettez pas l'erreur de confier de nouveau l'administration du parlement canadien à un dictateur ni au prétendu restaurateur issu des querelles du parti bleu.

VOTEZ POUR KING

Son parti est le seul groupe politique pouvant réaliser l'unité nationale et restaurer la situation économique du Canada.

LE COMITÉ CENTRAL LIBÉRAL, 10, rue St-Jacques ouest, Montréal.

C 3-F-35-A

Un chevalier moderne, le Marquis d'Andigné

Le Marquis Fortuné d'Andigné, député de Maine-et-Loire, ancien Président et membre du Conseil Municipal de Paris, Commandeur de la Légion d'Honneur, est décédé en son château de Craon, Mayenne, le 29 août, après une brève mais cruelle maladie supportée très chrétiennement. A celui que Paris en deuil aurait glorifié et pleuré en des obsèques grandioses, il a été réservé de recevoir l'hommage imposant des populations rurales anxieuses aux soins desquelles il se consacrait depuis trois ans, dans son mandat de député. Bien qu'il soit éminemment honorable, ce ne sont pas tant ces postes qui lui méritent de se survivre en la postérité, que la manière dont il les tint. Sa personnalité, comme ce Paris qu'il représentait avec élégance et noblesse, en se portant dans les diverses nations d'Europe, valait à la capitale française une renommée de parfait bon ton, un accroissement de sympathie, créait un réconfortant et irrésistible courant d'amitié et d'admiration. Paris, sa grâce, son esprit, sa sensibilité frémissante, son goût, son instinct des nuances, sa générosité, transparaissent dans ce gentilhomme qui résumait cette richesse.

Les Canadiens-Français ne me démentiront pas qui le virent, l'entendirent l'an dernier, aux fêtes de Gaspé, de Montréal, de Trois-Rivières, tout au long de ces manifestations inoubliables qui célébrèrent le quatrième centenaire de Jacques Cartier. Parmi les membres de la mission officielle, composée pourtant du meilleur des élites, il tranchait par son allure. Chargé d'apporter le salut des familles françaises aux familles canadiennes, il s'en acquitta avec un accent où résonnaient toutes les fibres d'un cœur animé d'un sang généreux et vertueux, qui est un des joyaux de sa Patrie.

Le Marquis Fortuné d'Andigné avait coutume de répéter à ses fils, à ses neveux : « Notre nom est lourd à porter ». Il avait constamment devant les yeux l'obligation impérieuse de rester au moins égal à ses ancêtres dont « la longue lignée incarne l'histoire de l'Anjou », aux héros de sa race qui, depuis l'époque féodale jusqu'à nos jours, sur tous les champs de bataille, dans toutes les guerres, furent des capitaines valeureux, prodiges de bravoure, très souvent illustres. Petit-fils du fameux général vendéen, fils d'un général qui eut un cheval tué sous lui en déclanchant la charge de Reischaffen, il s'était destiné à la carrière des armes, mais le lieutenant de cavalerie avait brisé son épée lors du lamentable conflit que la politique sectaire suscita pour nos officiers au moment des odieux Inventaires.

Quand retentit l'appel de la Patrie en 1914, il reprit l'uniforme. Sa vaillance se distingua aux premiers combats. Comme son père à Sedan, il tombait grièvement blessé. Devant sur l'heure de la main défaillante du général Bridoux qui, mortellement atteint, détacha sa propre croix pour la remettre au capitaine d'Andigné, auteur d'une action héroïque, sous les yeux de son chef ému d'admiration. Emmené captif en Allemagne, il fut échangé contre un officier ennemi.

Pendant plus de trente ans qu'il occupa un siège au Conseil municipal de Paris, deux Commissions profitèrent de son activité, de ses qualités morales et de ses initiatives : celle de l'Assistance et celle des Beaux-Arts.

On a dit que personne n'est plus proche de l'aristocratie que le peuple. Jadis, quand les nobles détenaient la richesse, ils s'en servaient en « économes de Dieu ». Les traditions, les principes, les exemples reçus au foyer paternel, inspirèrent au marquis d'Andigné la résolution de détruire la misère autour de lui. Elle est plus cruelle encore dans les agglomérations urbaines où les splendeurs cachent les épreuves du travail forcé, les épaves de la malchance, parfois les fruits maléfiques du vice. Avec quelle tenacité le conseiller municipal d'Andigné mène ses enquêtes dans les quartiers sombres, afin de déceler les causes qui engendrent l'indigence, les maladies, les rigueurs du destin et de la pauvreté ; il veut plus efficacement y remédier. Un double motif inspirait son action, j'allais dire son apostolat : la charité chrétienne qui n'admet point avec une sécheresse positiviste les différences sociales, qui ne se complait pas dans la vanité égoïste ; un esprit moderne, impatient d'établir sur tous les plans une aisance matérielle, où se déploie mieux le règne de la vertu avec les joies personnelles et familiales.

Parmi les déshérités du sort, il vouait aux artistes malheureux un dévouement dont sa nature affinée lui dévoilait la tendance à s'abîmer dans le désespoir, à sombrer dans la contrainte farouche. Ce « Surintendant des Beaux-Arts de la Cité Parisienne », comme on le dénommait parfois, fut le protecteur de tous les talents, réparant même les dommages de l'insuccès, encourageant les promesses de gloire. Que d'artistes lui doivent ce premier triomphe qui ouvre la voie aux honneurs ! ou la dernière consolation de finir leurs jours à l'abri de la débâcle matérielle ou morale. M. Chiappe, l'ancien Préfet de police et le Président actuel du Conseil municipal, a trouvé des mots trop somptueux pour que je ne les lui enchaîne pas ici. « Déjà à une époque où il constatait lui-même que

« les Français ne s'aimaient point », il montra l'âme des grands seigneurs d'autrefois qui, pour bâtir d'impérissables monuments, faisaient lever du bon peuple de France des prestigieuses pleiades d'ouvriers, d'artisans et d'artistes, rassemblaient affectueusement les équipes créatrices, et parce qu'ils étaient vraiment nobles, s'inclinaient devant la noblesse de la conscience et du travail. »

Après la tradition du courage militaire, de la bienfaisance, il maintenait celle de la culture qui complète dans les grandes familles l'harmonieuse image d'une parfaite civilisation. L'intelligence d'une race s'ankylose quand ne la revivifie pas l'assidu travail de la réflexion, l'acquisition des notions récentes. Son esprit fut ardent, infatigable à s'assouplir, à s'éclaircir. C'est une lourde responsabilité que de presider à l'embellissement de Paris, que de veiller au maintien de ses reliques à une époque qui recherche avant tout, et souvent au détriment de l'art et des merveilles du passé, tout ce qui sert la convoitise, l'utilitarisme, l'engouement pour les nouveautés plates ou infâmes. Il ne serait impossible en quelques lignes d'indiquer la somme des entreprises et des sauvegardes dont le charme de Paris étincelle, grâce au Président marquis d'Andigné.

Lui-même était un musicien qui s'enchantait au piano et à l'orgue, servi par une technique patiemment acquise. Ses livres d'histoire artistique qu'il consacra à Paris, sa ville natale, aux monuments de la capitale : *Passy-Auteuil*, *Vieux Paris*, *les Musées de Paris*, *Mon beau Paris*, vibrant d'un amour passionné pour toutes les formes de la beauté. Avant de déguster leurs jouissances mystérieuses, pour exercer leur générosité, il faut aux mécènes la compétence et l'érudition ; elles ne s'improvisent pas ; elles sont le produit des disciplines austères imposées à toute vocation, à toute ambition. S'il ne se fût donné la peine de les posséder, il n'eût point efficacement rempli son rôle.

Cette esquisse manquerait de précision, si je ne traçais encore un trait définitif de sa physionomie, si je ne fixais la teinte morale de ce mâle caractère. Large d'esprit, compréhensif, attentif à ne brimer point l'indépendance de ses adversaires politiques, conservant avec eux cette politesse exquise du gentilhomme,

Le parrain éconduit

Elle était jolie et agréablement grasse. A la voir on n'aurait jamais deviné qu'à sa sortie de l'école normale elle avait été maîtresse à l'école du rang pour passer ensuite à la rédaction d'un journal de province. Bref, c'était une des nombreuses exceptions qui confirmèrent toutes les règles générales.

Puis elle s'était intitulée femme de lettres.

Il ne faudrait pas prêter un ton malveillant à ce qui précède, car elle était vraiment intelligente. Elle s'amusait follement à fouiller la prose de certaines « directrices de coins ». Après avoir trouvé un article qu'elle tenait pour un chef-d'œuvre du genre, elle le conservait comme un trésor et en refaisait souvent la lecture. C'était écrit par la présidente d'un cercle d'étude, dans un petit village :

« Dans le but très louable d'être utile à nos jeunes lecteurs et même à leurs aînés, nous donnerons ici les noms des auteurs que l'on ne doit pas lire. Nous nous inspirons du choix fait par l'abbé Bethléem.

« Gabrielle d'Annunzio, poétesse et romancière italienne, dont les œuvres d'une hardiesse excessive... »

Elle poursuivait rarement plus avant. Elle riait trop.

Si c'est bien vrai que le travail haïssable accompli sans trop mot dire conduit inévitablement au succès, elle avait, comme on le chante dans les réunions d'amis et les meetings électoraux, gagné ses épaulettes. C'est une affaire que d'enseigner le ba-bi-bo-bu à l'« espoir de la race » et c'est encore une autre affaire que de servir d'intermédiaire entre Seulet et Nicholson-Ambré, à qui on demande les paroles de la chanson : « Zut ! M'man, moi c'est Toïnon que j'veux. »

Son premier roman était confit depuis longtemps. Il s'agissait d'un maître d'équipage de la marine marchande qui s'entichait d'une employée de « 5-10-15 », dans un grand port japonais. Après un court séjour, il y laissait, avec elle, toutes ses illusions.

Ça sentait son lieutenant-Pinkerton à plein nez et l'on avait raison de croire que, si elle en avait l'occasion, Cio-Cio-San pourrait bien revenir en causer, à Radio-Conan-Doyle.

D'après l'auteur, c'est ce qui s'appellait du nouveau en Extrême-Orient. Peu importait qu'ait vécu auparavant des Lafadio Hearn et des Maurice Dekobra. Fallait-il avoir été levantin-louisianais-nippon, enfin, fallait-il avoir *tourismé* à la vitesse d'une huit-cylindres, pour pouvoir bien parler de l'Orient ? Non. Evidemment non. Pas après avoir passé par l'école normale...

— Alors tu as lu beaucoup de

maître de ses nerfs, il ne transigeait jamais sur ce que sa conscience lui démontrait être le devoir et l'honneur. De ces deux impératifs, il ne s'affranchit jamais. Ses convictions religieuses, il les manifestait au grand jour. Tous les catholiques de France applaudirent à la distinction qui lui remit, après son année de Présidence, S. Em. le Cardinal Verdier, de la part du Souverain Pontife. Elle soulignait les heureux résultats dont avaient bénéficié la religion et les œuvres paroissiales de la Capitale, par son entente, par l'attitude, parfois très érudite, de sa foi agissante mais nullement dédaigneuse de la diplomatie. Au soir tragique du 6 février 1934, il fut au premier rang des défenseurs de l'ordre avec ses camarades, les Anciens Combattants.

J'avais approché plusieurs fois, dans l'intimité d'un cercle familial, cet homme affable et courtois qui ne grisait pas le succès d'une carrière magnifique. Quelques semaines avant sa mort, j'avais pénétré dans la chapelle de sa belle résidence de Monet, prié dans cette crypte où repose maintenant, en terre angevine, sa dépouille, près de deux généraux, deux héros, son grand-père et son père.

Une gloire de la chaire, le R. P. Janvier, l'ancien conférencier de N.-D. de Paris, le Président Chiappe, le vicomte de Blois, sénateur de Maine-et-Loire, écrivain célèbre, le Prince de Polignac, son collègue à la Chambre des Députés, ont magnifié, d'une voix attristée, mais en termes éloquentes, cette vie si bien remplie. L'immense concours d'un peuple laborieux escortait ses restes en cette dernière manifestation terrestre et y conféra la valeur d'un symbole de reconnaissance. Deux évêques et plusieurs dignitaires ecclésiastiques, l'élite de la Société angevine et vendéenne, des notabilités du monde littéraire et politique, plusieurs généraux, de nombreux officiers, recomposaient autour du cercueil une atmosphère de grandeur sociale.

Et je songeais qu'une aussi noble existence demeure, pour tous, mais surtout pour ceux que leur atavisme marque d'un signe providentiel, un exemple et une leçon de chevalerie moderne.

Philippe BERTAULT

Paris, septembre 1935

Tous contre Bennett !

La campagne qui se poursuit d'un océan à l'autre n'est pas pour nous réconcilier avec le régime électoral et le suffrage universel. Ce n'est toutefois pas une raison pour s'en désintéresser totalement et s'enfermer dans une tour d'ivoire d'où l'on serait mal venu de sortir le 15 octobre ou plus tard pour déplorer le résultat des élections.

Si dégoûtante que soit par certains côtés cette campagne dont la durée excessive ne sert qu'à prolonger un règne déjà trop long, il ne faut pas hésiter à s'y intéresser, à s'en mêler même si cela devient nécessaire afin de nous débarrasser à tout prix du pire : car le radicalisme qui se présente sous un masque conservateur et se donne comme l'antidote de la révolution est plus néfaste et plus dangereux encore que les lubies avouées des partis d'extrême gauche.

Vers la fin du parlement qu'a dirigé M. Bennett en substituant sa volonté à celle des élus de 1930, tout le monde se disait avec les plus chauds partisans de M. Bennett eux-mêmes : il n'y a pas à s'en faire, Bennett est... et son « règne » touche à sa fin. Les uns voyaient avec plaisir la chute imminente de ce sur-homme en carton-pâte, d'autres la prévoyaient avec un regret plus ou moins sincère et plus ou moins désintéressé, d'autres enfin se préparaient à y assister avec indifférence, mais tous étaient à peu près unanimes à reconnaître que la santé politique de M. Bennett était beaucoup plus précaire que sa santé physique.

La campagne est venue et avec elle l'attisement plus pernicieux que jamais des passions dans une population déjà trop prédisposée à s'agiter. La campagne est venue avec ses collusions d'intérêts et de partis qui ont si bien mêlé les cartes que d'aucuns se demandent si M. Bennett et sa politique seront balayés avec autant de vigueur qu'on le disait.

Tant que l'on se bornait à juger l'homme et sa politique, il suffisait d'être quelque peu renseigné et de n'être pas entièrement dépourvu de discernement pour se prononcer sans hésitation. Maintenant que le bulletin de vote de l'illettré aveugle et passionné va compter autant que celui de l'universitaire réfléchi et pondéré, qui oserait prédire avec assurance le résultat du scrutin du 14 ? Ne voit-on pas des hommes, que l'on tenait pour sérieux et dont le nom en impose à la foule, se ranger derrière la bannière de M. Bennett comme s'ils le prenaient eux-mêmes au sérieux alors que dans

l'intimité ils ne peuvent approuver sa politique ? Ne voit-on pas les députés que M. Bennett a bafoués au Parlement se battre pour lui comme pour eux-mêmes et se préparer délibérément au même asservissement ? Les conditions sociales et économiques dont les démagogues s'emparent pour en faire leur cheval de bataille ne nous exposent-elles pas à voir la campagne électorale se terminer dans une boue plus épaisse que jamais ?

Avec tout cela il serait imprudent d'augurer beaucoup de bien du scrutin du 14 octobre. Mais ce n'est pas une raison pour assister, impassibles, à la raison pour assister, impassibles, à la désorganisation définitive de notre pays, à la décomposition irrémédiable de notre société. C'est le temps où jamais de réunir en un faisceau toutes les forces saines, de rallier tous les hommes d'ordre contre l'anarchie menaçante, de stimuler l'énergie de tout ce qui est susceptible de réaction contre les tendances d'un parti qui pousse le pays vers la gauche en criant qu'il tire à droite.

Le STAR avait raison dans un certain sens de réclamer un « gouvernement national », car ce mal chronique qu'on nomme les élections n'est jamais aussi néfaste que dans des temps comme ceux que nous vivons. Mais le gouvernement national que réclamait le STAR ne pouvait être que la consécration d'une politique de mort car il aurait maintenu au pouvoir l'homme qui, à notre sens, a fait le plus de mal au Canada. De gouvernement national dans le sens véritable des mots, il est entendu que l'élection ne nous en donnera pas, mais ce n'est pas une raison pour maintenir au pouvoir l'homme qui prépare le terrain à la révolution en prétendant s'y opposer.

Et cet homme, dont on disait la défaite certaine il y a quelques mois, ne doit pas encore être compté comme battu bien qu'il ne soit pas pour cela assuré de la victoire. Il se défend et il attaque, et ses lieutenants n'abandonnent pas la partie. Si l'on se contente de dire ou de croire que personne n'en veut plus et de se reposer sur cette confiance, on pourrait avoir des surprises. Si l'on ne veut pas avoir un mauvais réveil le matin du 15 octobre, il faut dès maintenant s'occuper des affaires de l'Etat, ne pas se désintéresser de la campagne sous prétexte qu'on pourrait s'y salir, ne pas hésiter à descendre soi-même dans la mêlée s'il le faut pour débarrasser le Canada du gouvernement qui prépare sa faillite.

Georges LANGLOIS



Emile Thisdale

VETEMENTS ET ARTICLES POUR HOMMES
Maison essentiellement canadienne-française

335 EST, RUE STE-CATHERINE — MONTREAL



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure ; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.



UNE BONNE VUE
est un facteur de bonne santé

Carrière & Sénécal
LIMITÉE

271 EST, rue STE-CATHERINE
Tél. : LAncester 7070

Optométristes - Opticiens
A L'HOTEL - DIEU
(Ajustement des yeux artificiels)

Le succès de l'entrepôt frigorifique

dépend d'un entrepôt moderne, bien outillé et pourvu de toutes les facilités permettant une réfrigération scientifique et soignée.

L'ENTREPÔT DES COMMISSAIRES DU HAVRE

réunit toutes ces conditions et se trouve avantageusement situé pour le commerce local et étranger.

PRIX EXTRÊMEMENT MODÉRÉS

Pour tous renseignements, s'adresser aux

Commissaires du Havre de Montréal

MARquette 3781 (de 9 h. à 5 h. 30)

Bureau de l'Entrepôt Frigorifique

0806
HARbour 4810
8040

Elle et lui sont à jamais brouillés et il ne cesse de répéter depuis : « Toutes les femmes sont bizarres et les romancières itou. »

Jean-Marie FORTIER

la Vie économique

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

Une faillite de la S. D. N.

De tous les échecs de la S. D. N., il n'en est certes pas de plus grand que celui de la législation internationale du travail. Tout le monde se souvient de la vague de législation sociale d'après-guerre; il fallait, disait-on, donner à l'ouvrier un niveau de vie inconnu jusque là et faire triompher pour toujours la justice, la paix et l'amour entre les hommes. La conférence internationale du travail et le Bureau international du travail devaient tous deux amener le triomphe, jusqu'à la fin des temps, de ce qu'on appelle la justice sociale, sans trop savoir en quoi elle consiste. Quel était le but essentiel de cette législation du travail dans le cadre international? Tout simplement l'uniformisation des conditions du travail dans l'univers entier. On sait qu'il est arrivé ceci: ne se sont conformés aux ukases du B. I. T. que quelques pays, particulièrement l'Angleterre, ses dominions et la France. A part cela, chaque pays s'est efforcé de tirer son épingle du jeu: les Américains et les Russes, les Japonais et les Allemands ne veulent rien entendre. Pour ce qui est des Japonais seulement, malgré les tarifs dits protecteurs, ils inondent à l'heure actuelle, les marchés du monde entier, grâce au prix extraordinairement bas de la main-d'œuvre. Le petit jouet qui vous coûte dix sous a sans doute été fabriqué par une petite ouvrière nipponne qui travaille au gros salaire de trois sous par jour. Par sa forte production, dont la capacité augmente constamment, le Japon accroît tous les jours son emprise économique

sur les grands marchés internationaux. Voilà donc les méfaits de la S. D. N. dus à quelques illuminés, obstinés à vouloir assurer la paix et le bonheur de tous les hommes au mépris des règles les plus élémentaires de la psychologie. De par la seule faute de ces dangereux lunatiques, la S. D. N. a saboté, à son insu peut-être, l'équilibre des marchés mondiaux, restreint les échanges dans leurs extrêmes limites, accentué à l'intérieur de chaque pays les dangereuses luttes de classes. S'il fallait faire le procès de cette tour de Babel qu'est la S. D. N., nous n'en finirions plus. Le pire, c'est qu'il y a partout d'innombrables naifs pour croire aux billevesées annuelles des Conférences internationales du travail et qui s'empresse, sans discernement, de les mettre en pratique sans plus de délai, à l'encontre de tout bon sens. Le Canada a, en grand nombre, de ces naifs dangereux qui sont la cause involontaire de la plupart des malaises économiques et sociaux. Nos faiseurs de lois abracadantes puisent-ils ailleurs que dans les rapports de la S. D. N. les idées qu'ils incorporent tout de suite dans des textes de lois? Avant d'aller chercher le principe de nos lois à Genève, au coût de trois sous par habitant, regardons donc ce qui se passe au pays et voyons ce qu'il nous faut pour atteindre au minimum de justice sociale et de bonheur auquel les hommes travailleurs et honnêtes ont droit. On recherche les causes de la perte progressive de nos marchés extérieurs! En regardant bien du côté de la protestante Genève, nous finirons par trouver, comme l'Europe du seizième siècle, l'origine d'une bonne partie de nos maux. A l'idéologie des années d'après-guerre, il faudra bien ajouter les méfaits de l'humanitarisme qui n'a eu de cesse qu'il n'ait empoisonné les esprits. Quelques pays ont su revenir à des notions plus humaines d'économie sociale. Etudions ce qu'ils ont fait et c'est là plutôt qu'à Genève que nous trouverons la règle d'or de la justice sociale et, par voie de conséquence, de la prospérité économique conçue et réalisée dans des proportions raisonnables.

L'Angleterre et la stabilisation des monnaies

Les partisans d'une stabilisation monétaire internationale seront-ils toujours déçus? L'accession au pouvoir du ministre Laval, en France, fortifiée, pendant quelque temps, les espérances des partisans de la stabilisation. Le gouvernement français n'avait-il pas promis de favoriser la conclusion immédiate d'un accord international par lequel les grandes nations stabiliseraient leur monnaie sur la base de l'or? Jusqu'ici rien n'a été fait ni en France ni ailleurs. La dispute Italo-éthiopienne détourne sans doute l'attention des hommes d'Etat européens de la question monétaire. En est-il de même des grands financiers cosmopolites? Ils ne se

gèrent pas pour livrer, comme avant, des assauts répétés contre les monnaies, en particulier contre le franc français, le florin et le franc suisse.

Quelles sont les causes de cette lutte contre les monnaies d'or? M. Hilaire Belloc, écrivain anglais, les énumère brièvement dans un article que résume le SOIR. En substance, M. Belloc écrit qu'une monnaie saine est une menace constante à une monnaie dévaluée. La livre sterling, qui n'est plus que du papier, se trouve à la merci d'une tension imprévue qui peut, d'un moment à l'autre, forcer les Anglais à imprimer de plus en plus de papier, autrement dit à faire fonctionner la planche aux assignats. La City ne veut évidemment pas aller si loin et prendre les risques d'une crise de confiance analogue à celle du mois de septembre 1931. Mais ce qu'elle veut à tout prix réussir, c'est la destruction de toutes les monnaies qui restent attachées à l'or. C'est par ce seul moyen que l'Angleterre maintiendra sa suprématie dans l'orientation des prix mondiaux. Il faut que les autres monnaies de l'univers tendent nécessairement vers le niveau de la livre sterling.

Jusqu'ici, le franc français, le franc suisse et le florin ont résisté victorieusement aux assauts de la finance anglaise et internationale. Malheureusement, les partisans de la stabilisation sont toujours restés jusqu'à maintenant sur la défensive. Une contre-attaque est pourtant nécessaire contre les pays qui favorisent le désordre monétaire. La situation des monnaies est actuellement la suivante: 23 pays sont rattachés directement ou indirectement à l'or et 20 pays, au nombre desquels il faut ajouter les possessions britanniques, gravitent autour de la livre sterling. L'importance du premier groupe est encore la plus considérable. Il n'y a donc aucune raison pour le premier groupe de céder aux exigences du second. L'Angleterre elle-même s'en rend compte. Mais les milieux politiques anglais croient dur comme fer qu'il est préférable d'attendre le résultat des prochaines élections. La stabilisation monétaire internationale dépend donc des électeurs anglais bien plus encore que des desiderata, si clairs soient-ils, de la Chambre de commerce internationale.

La stabilité des changes va de pair avec de saines relations financières et une reprise du commerce international. Ce sont là les conditions essentielles d'un relèvement général de la vie économique. Une stabilisation monétaire au niveau de 30 pour cent du niveau actuel donnerait à l'or nouveau extrait des mines son rôle véritable, provoquerait une meilleure utilisation des réserves monétaires des grands pays et accélérerait la circulation du crédit. Il s'en suivrait aussi un relèvement général de prix qui n'aurait rien de factice. Mais avant d'en arriver là, il faut que tous les grands pays rétablissent l'ordre chez eux et renoncent à toute idée de brigandage monétaire pour rétablir définitivement l'équilibre des échanges internationaux sur une base commune: la monnaie-or.

Jean-Marie NADEAU

La nouvelle île de l'Arctique

On sait que l'expédition du brise-glaces *Sadko* a découvert, récemment, dans l'Arctique, par 85° 54 de latitude nord et 79° 10 de longitude est, une nouvelle île. Le chef de l'expédition, le professeur Ouchakov, dont l'île portera désormais le nom, a visité cette terre entièrement couverte de glaciers et d'un accès assez difficile. Un avion, sur lequel prit place le capitaine Nikolaïev, commandant du navire, survola l'île et constata qu'elle avait la forme d'un ovale presque régulier, orienté de l'ouest à l'est. Sa largeur est d'environ 15 à 18 kilomètres et sa hauteur maxima de 300 kilomètres. Le *Sadko* fit ensuite le tour de l'île pour en déterminer les contours exacts et les porter sur la carte de l'Arctique.

L'Australie et les opales

L'un des capitaines de la Canadian National Steamships, qui commande un navire de cette compagnie sur la route des Antipodes et s'intéresse à ses heures de loisirs aux pierres précieuses, rapporte que l'Australie est le seul pays au monde où l'on trouve des opales noires. Ce pays a déjà produit pour plus de \$8,000,000 de ces pierres.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

Le marché de Wall Street montre une certaine activité qui n'est pas toujours partagée par ceux de Montréal ou de Toronto. Trop d'éléments défavorables entrent en ligne de compte pour que l'on puisse s'attendre à une hausse véritable d'ici quelque temps. Il faut d'abord noter l'incertitude politique causée par des déclarations électorales qui n'ont rien de rassurant, puis l'instabilité monétaire qui paralyse les échanges internationaux et enfin la menace de faillite, à peine voilée par des propositions de conversion forcée de la dette publique.

En raison de son importance, cette conversion mérite d'être étudiée de près. Non seulement on a parlé d'une inflation dirigée, mais on a encore et surtout appuyé dans certains milieux sur la nécessité de procéder à une conversion de la dette publique, en prenant pour exemple l'expérience anglaise qui a parfaitement réussi. Mais là, s'arrête la comparaison, car l'opération exécutée à Londres s'est faite dans des conditions entièrement différentes et à un moment particulièrement propice. Tout d'abord, la Trésorerie britannique, s'est préoccupée de ne pas secouer le marché financier. Elle a donc offert une conversion à un taux parfaitement acceptable, 3 1/4 %, qui était devenu le rendement normal des valeurs de tout repos. Mais elle s'est bien gardée de parler de conversion forcée qui aurait eu pour résultat immédiat de faire tomber les fonds d'Etat. Elle a simplement offert, soit un rachat au pair, soit un échange de titres. Et comme il était à peu près impossible de trouver une valeur solide qui donne plus de 4 %, l'opération s'est exécutée sans l'ombre d'une difficulté. Le premier résultat a été de sur le nickel sont le fait d'une

provoquer une hausse des cours des valeurs à revenu variable, jusqu'au moment où la parité de rendement a été atteinte. Le second a été de maintenir les cours des fonds d'Etat au niveau choisi. L'opération a donc été parfaite à tous points de vue.

Dans le cas d'une conversion de la dette canadienne, la situation serait tout autre, par le seul fait que la conversion serait forcée, ce qui, dans les circonstances, équivaldrait à une spoliation, de quelque nom qu'on l'appellât. Ces ballons d'essai ont eu leurs conséquences. Les rentes ont baissé. Et le crédit national a reçu un coup qui se traduit par des réflexions caractéristiques de la presse financière de Londres. Une fois de plus, la politique a secoué le marché.

On comprend que dans ces conditions, surtout après la victoire des éléments radicaux de l'Ouest, les spéculateurs ne soient pas pressés de s'aventurer sur le marché. Les menaces d'inflation dirigée auront peut-être pour effet de faire monter quelques valeurs industrielles, mais, dans l'ensemble, elles feront plus de mal que de bien. Une nouvelle inflation augmenterait le coût de la vie sans pour cela donner plus de revenus au consommateur, et partant elle contracterait davantage encore le pouvoir d'achat du public.

L'instabilité monétaire est un autre élément qui alourdit encore le marché. Les transactions internationales, indispensables à un pays producteur de matières premières comme le Canada, ne peuvent se développer, et c'est une erreur de croire que quelques hausses temporaires sur le blé ou

orientation politique intelligente. Elles sont dues simplement aux besoins militaires des pays européens.

La situation des échanges internationaux est devenue telle que les Etats-Unis finissent par suivre l'Angleterre dans la voie de la stabilisation. Londres a envoyé en Extrême-Orient sir Frederick Leith Ross, afin d'étudier la situation financière de la Chine et du Japon, en réalité pour voir s'il y a moyen d'entraîner ces deux pays dans l'orbite de la livre sterling. La France serait désireuse, ainsi que les pays à monnaie d'or, de voir enfin une stabilisation des changes. Mais aux dernières nouvelles, et en raison de la tension soulevée par le conflit italo-éthiopien, le chancelier de l'Elysée a fait savoir qu'il ne pouvait plus être question de stabilisation et que les choses resteraient dans l'état où elles sont.

Le marché de New-York s'est naturellement ressenti de cette décision. Conversion forcée, inflation, même dirigée, promesses électorales, tout contribue à tenir les spéculateurs loin du marché. Les élections albertaines ont porté un rude coup au crédit canadien et les élections actuelles ne sont pas de nature à rendre confiance au public.

Il n'y a donc plus qu'à attendre le résultat des élections, avant de s'aventurer dans quelque opération financière qui pourrait fort mal tourner.

AUGUR

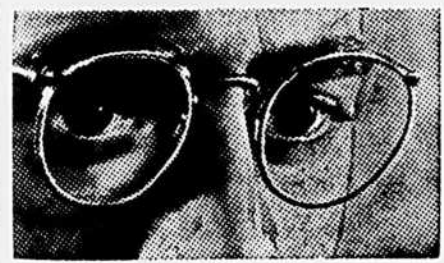
Tél. BELair 1474

Jean-Marie Nadeau

AVOCAT

266 ouest, rue St-Jacques

L'EXAMEN DES YEUX

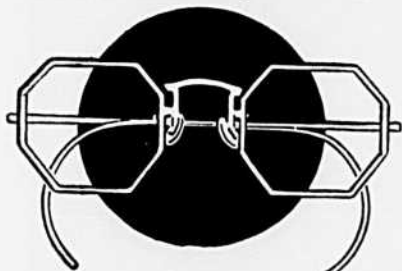


par un personnel de spécialistes qui ne peut être meilleur.
« Optométristes-licenciés et bacheliers en optométrie »

Quand il s'agit de vos dents, vous pensez au meilleur dentiste. S'il s'agit de votre vue, pensez alors à

TAIT-FAVREAU

Personne de meilleur pour vos yeux!



Profitez de la réduction accordée actuellement sur toutes nos montures.

Favro-Lite-Correctal et Tillyer sont nos spécialités. Nos laboratoires sont les plus modernes.

TAIT-FAVREAU

Lorenzo FAVREAU, O. O. L.

265 EST, RUE STE-CATHERINE

Tél.: L.A. 6703

Succursales:

6890 RUE ST-HUBERT

Tél.: C.A. 9344

270 AVENUE VICTORIA

St-Lambert

Tél. 791

J.-E. FOURNIER

Limitée

Manufacturiers de valises et d'articles de voyages

17-25, Ouest, rue Notre-Dame

931 rue St-Laurent,

Succursales:

287 est, rue Ste-Catherine,

1011 est, rue Mont-Royal,

4222 rue Wellington, Verdun,

861 ouest, rue Notre-Dame.

OUTRE nos services ordinaires de courtage, nous offrons à nos clients l'avantage de faire examiner leur portefeuille par nos statisticiens, qui leur donneront des conseils touchant la conservation ou l'abandon des titres qu'ils détiennent.

Nous serons flattés de votre demande de renseignements

GARNEAU & OSTIGUY

AGENTS DE CHANGE

IMMEUBLE ALDRED, PLACE D'ARMES.

Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market

Canadian Commodity Exchange Inc.

CHEZ WOODHOUSE

COMPLETS

À DEUX PANTALONS POUR HOMMES

Il y en a abondance et variété. Venez tôt pour trouver plus de choix. Worsteds de laine de bonne qualité; devant droit ou croisé. Couleurs: brun, bleu marine, bleu pâle, gris Oxford, gris foncé. Tissus rayés, à carreaux ou autres. Tailles: de 33 à 44.

Premier acompte: \$2

Versement mensuel:

\$2.66 — Sans intérêt

Prix régulier \$25

\$17.95

NOUVEAUX

PALETOTS D'AUTOMNE

POUR HOMMES

Le nombre de ces paletots de valeur exceptionnelle diminue rapidement. Hâtez-vous de venir voir nos modèles. Raglan, Chesterfield et autres. Ces paletots sont faits de tweed de laine anglais par des tailleurs expérimentés. Couleurs: toutes les teintes de brun, de gris et autres. Tailles: 33 à 44.

Premier acompte: \$2

Versement mensuel: \$2.59

Sans intérêt

Prix régulier: \$25

\$17.50

Prenez le poste CKAC tous les vendredis soirs de 10 h. à 10 h. 30

pour écouter
le programme de

RADIO-AMATEURS

irradié sous les auspices de
Woodhouse and Co. Ltd.

Ceux qui voudraient prendre part à cette émission doivent s'adresser au directeur du cinéma Orpheum ou bien téléphoner à Harbours 9261. Le gagnant du premier prix bénéficiera d'un engagement d'une semaine dans l'un des principaux cabarets de nuit de Montréal ainsi que d'engagements de music-hall. Le participant qui aura reçu le plus grand nombre de votes fera un voyage gratuit à New-York et participera au programme de radio-amateurs irradié par le réseau Columbia sous les auspices de la Compagnie Feen-a-mint.

Votez par téléphone à Harbours 9261 ou écrivez à Woodhouse and Co. Ltd.
105 ouest, rue Sainte-Catherine, Montréal.

WOODHOUSE & CO., Limited

105 RUE SAINTE-CATHERINE OUEST, MONTREAL

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne Southampton Middlesbrough Sunderland Bristol Cardiff Edinburgh Glasgow Belfast Dublin

APERÇUS SCIENTIFIQUES

Chronique médicale

NOS INSTINCTS

Par instinct il faut entendre cette habitude innée, héréditaire que possèdent l'être humain et l'animal de sentir, de s'émouvoir et d'agir d'une certaine façon dans certaines circonstances. Un lien mystérieux et puissant nous rattache à tous ceux qui nous ont précédés et à tous ceux qui nous suivront. A la survie de l'espèce humaine président trois tendances fondamentales, inhérentes à l'homme : celle de se conserver, celle de se reproduire et celle de s'associer à ses semblables ; trois lois non écrites qui régissent et continueront de régir jusqu'à la fin des temps l'individu, l'espèce et la société. Aussi bien, traiter des instincts de l'homme, est-ce remonter à l'origine même de ses émotions, pénétrer ses desseins les plus secrets, comprendre le pourquoi de ses actes, élucider le mécanisme complexe de ses réactions à travers les âges ? En définitive, c'est repasser l'histoire du monde.

Dans le processus de l'instinct, on retrouve constamment trois phases qui se succèdent avec une rapidité variant avec l'émotivité du sujet : une phase sensitive, une phase émotive et une phase impulsive ou active. Mis en présence d'un fait, d'un personnage ou d'une situation, l'homme possède la faculté de les reconnaître, et sur le champ l'image évoque un souvenir ; si le fait est insolite, le personnage inconnu ou la situation nouvelle, il n'en existe pas moins une certaine sensation de déjà vu parce que d'autres avant lui l'ont perçue : c'est l'atavisme. Puis, une fois qu'elle a été reconnue, cette sensation éveille en nous une émotion, partie dynamique de l'instinct qui déclenche le mouvement, provoque l'impulsion.

Prenons comme exemple une des émotions sur lesquelles l'homme semble avoir le moins de contrôle : la peur, et l'impulsion qu'elle détermine : la fuite. Des temps préhistoriques à nos jours, le plus faible a toujours fui devant le plus fort ; car l'instinct de conservation, le plus puissant de tous les instincts, est là pour lui dicter sa conduite. Tous tant que nous sommes, ainsi que ceux qui nous ont précédés, nous avons peur de l'inconnu parce qu'il représente un élément d'insécurité, de danger contre lequel nous nous sentons sans défense. L'indigène qui rencontre inopinément un tigre sur sa route réalise instinctivement, même s'il n'en a jamais vu, que le monstre est son ennemi mortel ; il n'a qu'une émotion : la peur, et qu'une impulsion : la fuite. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les trois phases du processus instinctif sont franchies et la rapidité des réactions est d'autant plus grande que les phénomènes physiologiques qui les accompagnent toujours sont plus intenses.

Toute émotion entraîne des modifications dans les viscères et ce sont ces modifications, notamment celles qui affectent les systèmes nerveux et circulatoire, qui aident l'organisme à réagir. Ainsi, dès l'instant qu'un individu effrayé ou terrifié prend la fuite, il s'opère une mise en branle de toutes les énergies dont il a besoin : les muscles se contractent davantage, le cœur et les poumons accélèrent leurs mouvements pour activer l'oxygénation des tissus, les sens s'aiguisent et l'appareil digestif même se paralyse momentanément — on connaît les effets purgatifs de la peur — pour qu'il n'y ait pas la moindre déperdition d'énergie. Les glandes endocrines, et particulièrement la surrénale par son adrénaline, se mettent résolument à la besogne ; la pression artérielle monte, le foie déverse son glycogène, aliment par excellence des muscles, les glandes cutanées sécrètent une sueur froide qui tend à régulariser la température du corps, le sang enfin quitte les organes internes pour venir à la rescousse de cette partie importante de l'appareil musculaire qui préside à la locomotion. En d'autres termes, on ne sait pas très bien où l'on va, mais il s'agit de s'y rendre le plus vite possible.

Si on peut dire de certaines craintes qu'elles sont fondées, il n'en reste pas moins que la peur tout court, exclut tout raisonnement. Et c'est en quelque sorte heureux, car chez l'homme conscient qui s'arrête à raisonner, les phénomènes physiologiques que nous venons de mentionner ne sont plus possibles ; c'est dire que l'être peureux, qui bien souvent n'est qu'un faible ou un opprimé, doit à son instinct de fuir le moyen de survivre à un plus fort que lui. En outre de nous donner des instincts, la bonne nature pousse la complaisance jusqu'à nous éveiller sitôt qu'ils apparaissent ; il n'y a donc

pas lieu de s'étonner que l'homme, esclave du moindre effort, fasse en maintes circonstances appel à ses instincts plutôt qu'à son raisonnement.

En face d'une situation qui fait intervenir son instinct de conservation, il arrive fréquemment que l'homme cherche cette fois non pas à fuir mais à combattre. Un malfaiteur traqué, une mère qui défend son petit, un animal aux abois, trouveront dans l'émotion de la colère et dans l'impulsion qu'elle provoque, la combativité, toute l'énergie nerveuse et les ressources physiques qui favoriseraient la fuite dans d'autres conditions. De toutes les émotions capables d'éveiller l'instinct de conservation, la colère est une de celles qui se soumettent le plus imparfaitement au contrôle de la logique et du jugement, et par là-même devient un élément important de destruction ; il n'y a qu'à lire l'histoire des peuples belliqueux de jadis pour se rendre compte que leur instinct de combativité, qu'il s'exérait par des querelles intestines ou des guerres de conquête, est devenu à la longue l'agent de leur perte. A l'origine des guerres qui ont ensanglanté le monde, on retrouve constamment ce penchant qui porte l'homme à se battre non pas tant pour affirmer des droits ou venger des torts que pour exalter un besoin d'acquisition, un impérieux instinct de possession. Dans le commerce, dans l'industrie, dans la pratique même des jeux inoffensifs ou des sports les plus violents, la compétition, la rivalité ne sont-elles pas tout simplement des formes modifiées de cet instinct de combativité ?

L'homme doit-il obéir aveuglément à tous ses instincts ? Se peut-il qu'il soit fatalement porté à user de la somme totale de ses énergies, de son potentiel nerveux pour fuir, se mettre en colère, manger, travailler ou faire l'amour ? En d'autres termes, l'impulsion doit-elle inévitablement suivre l'émotion ? Freud répond que non. Au moyen d'une opération mentale qu'il appelle la sublimation — en chimie, un sublimé est un corps qui passe de l'état solide à l'état gazeux — et qui consiste en quelque sorte à canaliser nos instincts, à les employer à des fins plus nobles, à les mettre au service d'une bonne cause, le médecin viennois prêche les bienfaits de la déviation. Pour ce qui est de l'instinct de combativité, par exemple, il se demande pourquoi les hommes, au lieu de s'entre-tuer, ne cherchent pas plutôt à combattre les fléaux qui depuis toujours menacent de les exterminer : le feu, les inondations, la famine, la misère, la maladie. Des Jeux Olympiques au lieu d'une guerre mondiale. L'idée est excellente. Mais monsieur Freud n'a pas le monopole des bonnes idées. En voici une de notre propre cru : l'hiver approche et il s'annonce, dit-on, comme devant être long et particulièrement rigoureux. Que faire ? Rien n'est plus simple : dériver le cours du Gulf Stream. Rien n'est plus simple ; seulement, voilà, il fallait y penser.

Nos lecteurs auront compris qu'il n'est pas toujours facile de sublimer ses instincts. Il reste alors cette alternative : ou leur obéir aveuglément, ou les refouler dans ce coin de l'âme que Freud appelle le subconscient. Dans le premier cas, c'est ouvrir toutes grandes les digues qui retiennent péniblement le flot tumultueux des passions humaines ; dans le second, c'est favoriser l'apparition des névroses et des psychoses les plus variées. Nous verrons dans une prochaine chronique comment Freud et son école, en prenant pour base les manifestations de la sexualité, sont arrivés par l'étude de l'âme et des instincts à concevoir une forme nouvelle, originale de traitement des maladies nerveuses et mentales.

Docteur G. A. SEGUIN

Le musée de la coiffure

Un nouveau musée va très prochainement être inauguré à Budapest. Il est consacré à l'art capillaire. Il fera concurrence à celui que possèdent les Viennois. On pourra y voir depuis le rasoir dont se servaient les maures jusqu'aux tarifs que l'on appliquait dans les « salons de coiffure » il y a une bonne centaine d'années. Les visiteurs apprendront comment on se coiffait depuis le début de la civilisation jusqu'à nos jours et verront les perles que portaient les personnages célèbres ou les artistes en renom dans les rôles qu'ils interprétaient.

L'IODE

La découverte des éléments dont sont formées les substances qui nous entourent ressemble souvent à un roman policier. Parfois le savant, comme le détective, épuise son labeur durant de longues années à la poursuite méthodique du corps qui sans cesse lui échappe, mais dont l'existence est pour lui une certitude. Il faut alors des trésors de patience, des prodiges d'ingéniosité pour parvenir à isoler cet insaisissable qui apportera la gloire et l'honneur à celui qui a consacré sa vie à cette œuvre. Souvent encore, comme dans le cas des terres rares, il faudra plus de cent ans et le concours de nombreux chimistes pour démêler l'écheveau qui semble inextricable des quinze métaux qui les constituent. Par contre, il arrive que le hasard joue un rôle prépondérant. Le corps simple imprévu se présente de lui-même à l'expérimentateur qui, absorbé par d'autres problèmes, laissera s'échapper l'occasion, la chance qu'il faut, comme toujours, saisir par les cheveux. Un observateur plus sagace remarquera le même fait. Sa curiosité piquée par ce phénomène jusque là inconnu le conduira en quelques jours à la découverte d'un élément qu'il sera le premier à présenter à la science et à l'humanité. Mais le hasard, s'il a son importance, n'est pas le principal facteur de la découverte. On dit qu'il ne sert bien, comme l'affirmait Pasteur, que ceux dont le génie réceptif est prêt à enregistrer ce qu'il offre à leurs sens, à saisir toute la portée du fait nouveau qu'il a fait naître devant eux.

Lui-même fut apprenti pharmacien avant de travailler avec Fourcroy à l'Ecole Polytechnique, récemment fondée. Sous la Révolution, il servit son pays comme pharmacien aux armées. En 1804, il se fit remarquer par d'importants travaux originaux sur l'opium. Les déboires de l'industrie paternelle, ruinée par l'état déplorable du pays en ces jours troublés, le forcèrent à chercher un emploi. Quoique fort savant, Courtois manquait de confiance. Il chargea deux de ses concitoyens, Desormes et Clément, de mener à bien les recherches qu'il avait commencées. Ceux-ci ne s'emballèrent pas. Si peu que le crédit de la découverte faillit échoir à Sir Humphry Davy. Malgré le blocus continental, Napoléon avait autorisé le célèbre savant anglais à séjourner en France. On voulut lui être agréable en lui montrant le singulier produit du jeune Dijonnais. Il y avait déjà plus d'un an que la découverte avait été faite et le monde savant n'en avait pas encore été officiellement informé. Davy ne fut pas lent à saisir l'importance d'un tel fait. Il se rendit bientôt compte de la nature élémentaire de ce corps et il s'apprêta à publier ses résultats. Mais Gay-Lussac veillait. Alerté, « il se rend rue du Regard, chez ce pauvre salpêtrier, en obtint une petite quantité de la matière découverte par lui et produisit en peu de jours un travail également remarquable par la variété, l'importance et la nouveauté des résultats. » (Arago)

L'histoire de l'iode est une illustration remarquable de l'heureuse rencontre de la chance et de la perspicacité du découvreur.

Ce n'est guère qu'en solution, sous forme de teinture, que le public connaît ce métalloïde, ou à l'état combiné dans l'iodeure de potassium et dans certains médicaments utilisés dans le traitement du goitre. Les pharmaciens connaissent bien ces paillettes gris d'acier qui laissent sur le papier et sur les doigts une tache brune. Son odeur est forte et âcre. Il émet à la température ordinaire de belles vapeurs violettes, ce qui lui a valu son nom tiré du grec.

Ces vapeurs violettes, comme le bout d'oreille de la fable, servirent à déceler sa présence dans les cendres de goémon. C'est en 1811, en pleine épopée napoléonienne que Bernard Courtois, afin de détruire certains composés gênants qui s'y trouvaient, ajoutait de l'acide sulfurique à la solution de ces sels. Par inadvertance il en versa un jour une trop grande quantité. L'excès d'acide provoqua aussitôt le dégagement d'abondantes vapeurs violettes, lourdes, d'odeur irritante. En un moment la pièce en est remplie. Le contact des objets froids les fait se condenser. Courtois remarqua alors que la matière refroidie avait une forme cristalline et un éclat gris-noir presque métallique. Il la recueillit et voulut en avoir un peu plus de façon à en connaître la nature. La chose était facile. Il n'avait qu'à répéter, volontairement cette fois, le geste qu'il avait d'abord fait par erreur. Quelques expériences rapides le confirmèrent bientôt dans son opinion qu'il avait ainsi découvert un corps nouveau. Courtois aurait pu poursuivre ses recherches car malgré son humble condition d'ouvrier il possédait une culture scientifique étendue. Son père, fabricant de salpêtre, à Dijon, avait été assistant au laboratoire de Guyton de Morveau.

Le Yogourt de Delisle

Le Yogourt de Delisle se recommande à toute personne qui souffre d'irritation intestinale.

Pris avec du miel, il devient un tonique de premier ordre. C'est le grand réparateur des pertes de l'organisme, recommandé aux affaiblis, aux convalescents.

Pris en petite quantité, il aide la digestion de tous les aliments.

Pour en assurer la fraîcheur, chaque pot de Yogourt de Delisle porte la date à laquelle il doit être consommé. La livraison n'en est faite qu'en petits pots de grès.

Pour livraison à domicile, veuillez appeler Delisle, 916 est, avenue Duluth, AMherst 0434.

Davy était devancé. On établissait ainsi l'antériorité des recherches de Courtois. Celui-ci reçut en 1831 un prix Montyon de 5000 francs, non pas de vertu, comme on le croyait, mais pour sa découverte de l'iode dont on reconnaissait les propriétés thérapeutiques. Déjà, en 1820, Coindet, médecin de Genève, attribuait à l'iode les vertus curatives de l'éponge calcinée que l'on employait depuis longtemps dans le traitement du goitre.

Il ne m'appartient pas de parler des médications iodées. Mon voisin de droite vous dirait plus sciemment ses propriétés que le font utiliser comme antiseptique ou comme spécifique dans certaines maladies. Le foie de morue et d'autres poissons de mer en contiennent.

Nous voyons que plusieurs organismes marins sont des sources d'iode : goémon, varechs, éponges, foie des poissons, l'eau de mer elle-même. C'est donc le monde marin qui constituait jusqu'en 1869 le réservoir le plus important où l'industrie chimique a puisé son approvisionnement d'iode.

Les herbes marines : algues, fucus, laminaires, que les grandes marées poussent vers le rivage, et que l'on désigne alors sous le nom de goémon, sont la matière première que l'on exploite sur le littoral. On sèche d'abord les algues puis on les calcine. La soude de varechs, *kelp* ou *saïn* que l'on obtient ainsi est lessivée, puis la liqueur saline est concentrée et traitée pour en extraire l'iode, généralement par un courant de chlore gazeux. Cette méthode, peu économique, car beaucoup d'iode est volatilisé, n'est plus guère employée

qu'en France et au Japon où on produit de quoi satisfaire à la consommation nationale.

Quoique plus riches en iode, les varechs ont dû, en 1869, céder le pas aux nitrates chiliens. L'exploitation des végétaux marins est saisonnière. Sur les côtes françaises on ne coupe les varechs que deux fois par an et on ne recueille les goémons de fond qu'en avril et mai. Les sociétés nitrières du Chili retirent l'iode comme sous-produit du nitrate qu'elles extraient du *caliche*. Les eaux-mères concentrées sont envoyées à la *maison d'iode*. On précipite l'iode par du gaz sulfureux, ce qui donne l'iode *caillé* que l'on passe au filtre presse. Les gâteaux que l'on recueille s'appellent le *fromage d'iode*. Il contient de 70 à 80 pour 100 d'iode. On purifie par sublimation, ce qui consiste à volatiliser l'iode et, par refroidissement, à le condenser. Il passe ainsi de l'état solide à l'état gazeux, et inversement, sans l'intermédiaire de l'état liquide. La pharmacie n'emploie que l'iode resublimé.

Léon LORTIE

Acheter la RENAISSANCE, c'est s'assurer une lecture agréable et utile pendant une semaine.

TELEPHONE:

Étontane 9246

HEURES DE BUREAU :

de 9 h. du matin à 9 h. du soir

Dr J.-A. Dussault, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

Absent tous les mardis et jeudis

après-midi

12226, RUE VISTATION

MONTREAL

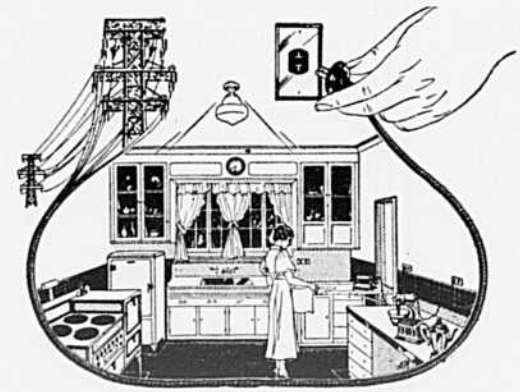
ELECTRIFIEZ VOTRE MAISON POUR VOTRE SANTE



“Comment faites-vous, grand-maman, pour lire sans vous fatiguer, tandis qu'auparavant... Avez-vous des lunettes neuves?”

“Non, mon chéri, mais l'éclairage est tellement meilleur maintenant qu'il me semble avoir des yeux neufs!”

NOUVEAUX TARIFS PAR KILOWATT-HEURE
13-70 2.52¢ 71-200 1.8¢ 201 kw-hr 0.9¢
kw-hr kw-hr et au-delà
(Établi sur une base de consommation mensuelle)



Les efforts constants des compagnies d'utilité publique et des fabricants d'appareils électriques pour assurer un éclairage adéquat à vil prix ont fortement contribué à prévenir plusieurs des maux ordinairement imputables au surmenage de la vue, à donner meilleure santé et plus de confort aux jeunes comme aux vieux. Aujourd'hui, on considère un bon éclairage comme une forme pratique d'assurance sanitaire à la portée de tous. Tout marchand d'appareils électriques se fera un plaisir de vous fournir les plans requis pour améliorer votre éclairage et protéger vos yeux.

Montreal Light Heat & Power
CONSOLIDATED